

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA COLONISATION AGRAIRE AU PAYS DES ILLINOIS :  
TRANSFORMATIONS ÉCOLOGIQUES ET  
RELATIONS EURO-AMÉRINDIENNES

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
GUILLAUME TREMBLAY

AVRIL 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

J'aimerais d'abord remercier mes parents, Renée et Michel, pour leur dévouement et leur foi inébranlable. Je remercie également mes deux directeurs, M<sup>me</sup> Sylvie Dépatie, professeur au département d'histoire de l'UQÀM, et M. Thomas Wien, professeur agrégé au département d'histoire de l'Université de Montréal, pour leurs inspirations, leurs conseils, leurs encouragements et leur passion pour l'histoire coloniale. Je remercie d'avance les différents membres du jury qui vont prendre le temps de parcourir soigneusement chacune des pages de ce mémoire. Merci également à l'équipe du Prêt entre bibliothèques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec pour leur professionnalisme et leur assiduité. J'aimerais aussi ajouter un remerciement à Yves Campeau et à mes ami(e)s et collègues pour leur dynamisme et leurs encouragements.

Un remerciement tout spécial à Katherine, ma jolie femme, pour ses sacrifices, sa motivation, sa patience, sa bonne humeur et sa confiance.

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES .....	iv
LISTE DES TABLEAUX .....	vi
ABRÉVIATIONS .....	vii
RÉSUMÉ .....	viii
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
RACONTER L'HISTOIRE ENVIRONNEMENTALE DU PAYS DES ILLINOIS : HISTORIOGRAPHIE, PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE .....	
1.1 Bilan historiographique .....	5
1.1.1 Historiographie générale sur le Pays des Illinois .....	5
1.1.2 Au sujet du développement colonial français au Pays des Illinois .....	8
1.1.3 Au sujet des bouleversements environnementaux dans la vallée mississippienne .....	11
1.1.4 Au sujet de l'évolution des relations euro-amérindiennes .....	16
1.2 Corpus de sources et méthodologie .....	18
1.2.1 Choix et mode d'exploitation des sources .....	18
1.2.2 Choix méthodologique .....	21
1.2.3 La structure de l'étude .....	22
CHAPITRE II	
LE PAYS DES ILLINOIS AVANT L'ARRIVÉE DES EUROPÉENS .....	
2.1 Les milieux naturels de l'American Bottom .....	25
2.1.1 Le milieu humide .....	27
2.1.2 La forêt de chênes et de noyers .....	29
2.1.3 La prairie <i>peninsula</i> .....	31
2.1.4 Le climat et la dynamique du milieu mississippien au XVII <sup>e</sup> siècle .....	32
2.2 L'occupation amérindienne .....	36
2.2.1 La gestion amérindienne du territoire .....	37



2.2.2	Les différentes périodes culturelles de l'American Bottom .....	41
2.2.3	La culture <i>mississippian</i> .....	44
2.3	L'occupation illinoise .....	47
2.3.1	L'influence oneota .....	47
2.3.2	Les tribus illinoises .....	49
2.3.3	Les premiers contacts avec les Européens .....	56

### CHAPITRE III

#### L'ENRACINEMENT COLONIAL DANS LE HAUT MISSISSIPPI AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE .....

60

3.1	L'histoire institutionnelle, administrative et démographique de l'implantation française au Pays des Illinois .....	60
3.2	Les villages français des Illinois .....	71
3.2.1	Cahokia .....	73
3.2.2	Kaskaskia .....	77
3.2.3	Fort de Chartres .....	80
3.2.4	Saint-Philippe .....	83
3.2.5	Prairie-du-Rocher .....	85
3.2.6	Sainte-Geneviève .....	87
3.3	L'agriculture européenne .....	89
3.3.1	La propriété .....	89
3.3.2	La configuration agricole des villages .....	90
3.3.3	Les cultures et le calendrier agricole .....	92
3.3.4	Le développement d'une agriculture française aux Illinois .....	98
3.3.5	L'élevage .....	101

### CHAPITRE IV

#### LA TRANSFORMATION ENVIRONNEMENTALE ET LES IMPACTS DE L'IMPOSITION D'UN ESPACE EUROPÉEN CHEZ LES ILLINOIS SUR LES RELATIONS FRANCO-ILLINOISES .....

110

4.1	La crise démographique de la population illinoise .....	111
4.2	La transformation du territoire .....	117
4.2.1	L'enracinement pionnier .....	117

4.2.2	Les débuts de l'invasion écologique et de l'expansion coloniale .....	122
4.2.3	La crise environnementale et la seconde phase d'expansion coloniale .....	133
4.2.4	Le nouveau paysage de l'espace colonial .....	136
4.3	La part des Illinois dans le colonialisme environnemental des Français au Pays des Illinois .....	145
4.3.1	Les réactions de la confédération illinoise .....	147
4.3.2	Les réactions différenciées des tribus .....	152
CONCLUSION .....		163
BIBLIOGRAPHIE .....		166

## LISTE DES FIGURES

Figure	Page
0.1 L'est de l'Amérique du Nord au XVIII <sup>e</sup> siècle .....	3
0.2 Le Pays des Illinois par l'officier britannique Thomas Hutching en 1771 .....	4
2.1 La topographie de l'American Bottom .....	26
2.2 La raréfaction du couvert forestier entre les forêts et les prairies .....	27
2.3 Les trois écosystèmes de l'American Bottom et ses deux principales sources de perturbation .....	27
2.4 Illustration représentant Cahokia et ses champs .....	45
2.5 Le territoire des Illinois de 1650 à 1832 .....	50
3.1 L'évolution de la population coloniale aux Illinois entre 1680 et 1767 .....	69
3.2 La région de la rivière des Illinois .....	73
3.3 L'établissement de Cahokia en 1735 .....	76
3.4 L'établissement de Kaskaskia en 1807 .....	79
3.5 L'établissement de Fort de Chartres en 1809 .....	82
3.6 L'établissement de Saint-Philippe en 1826 .....	84

3.7 L'établissement de Prairie-du-Rocher en 1808 .....	86
3.8 L'établissement de Sainte-Geneviève en 1793 .....	88
3.9 L'augmentation du cheptel des Français entre 1690 et 1767 .....	108
4.1 L'évolution de la population illinoise du Pays des Illinois entre 1677 et 1765 .....	115
4.2 La possible zone de pâturage d'un cheptel porcin destiné au commerce entre la rivière des Kaskaskias et les coteaux .....	124
4.3 La possible zone de pâturage d'un cheptel destiné à la multiplication entre le Mississippi et la rivière des Tamarois .....	125

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
3.1 Croissance de la population coloniale à l'époque de la Compagnie des Indes et à l'époque de l'administration royale .....	66
3.2 Calendrier agricole des habitants français et des tribus illinoises au Pays des Illinois .....	97
3.3 Croissance du cheptel d'exploitation à l'époque de la Compagnie des Indes et à l'époque de l'administration royale .....	107
4.1 État des villages en 1732 .....	130
4.2 État des villages en 1752 .....	137

## ABRÉVIATIONS

AC	Bibliothèque et Archives Canada, <i>Fonds des Colonies</i>
AG	Bibliothèque et Archives Canada, <i>Fonds du ministère de la Guerre</i>
ASQ	Archives du Séminaire de Québec
ISM	Illinois State Museum
JR	Reuben Gold Thwaites, <i>The Jesuit Relations and Allied Documents</i>
KM	<i>Kaskaskia Manuscripts, 1714-1816</i> , prés. par Margaret K. Brown et Lawrie C. Dean
PM	Pierre Margry, <i>Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1754. Mémoires et documents inédits</i> , Paris, Maisonneuve, 1870-1888, 6 volumes
VP	<i>The Vaudreuil Papers (French Colonial Manuscripts), 1740-1753</i>

## RÉSUMÉ

Le présent mémoire a pour objectif d'approfondir les connaissances dont nous disposons déjà sur le développement colonial des Français au Pays des Illinois aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Il présente le double aspect d'une histoire environnementale et d'une analyse des relations euro-amérindiennes. Le mémoire est principalement axé sur le développement de l'agriculture française et son impact tant sur les écosystèmes locaux que sur la vie des Illinois. Par son approche comparative entre le mode de gestion territoriale amérindien et français, il souhaite étendre la réflexion sur les rapports des sociétés humaines nord-américaines avec leur milieu naturel. Pour nous aider dans ce travail, nous avons d'abord exploré deux historiographies, celle de l'histoire environnementale et celle de l'histoire du Pays des Illinois, puis nous avons analysé une grande diversité de sources d'époque. L'analyse du développement agricole français aux Illinois, nous a en premier lieu permis de revoir la logique des travaux et du calendrier agricoles, puis d'ouvrir de nouvelles avenues au sujet de l'exploitation de cheptels. Au chapitre des transformations environnementales et des relations franco-illinoises, le mémoire apporte ensuite un nouveau regard sur le processus de transformation du paysage et sur les impacts à long terme de l'extension d'une agriculture allogène dans les milieux naturels mississippiens. Finalement, il permet aussi d'interpréter les réactions des Illinois à l'implantation française à la lumière de leur capacité à influencer l'ampleur des changements environnementaux occasionnés par la présence française. Au total, donc, le mémoire a bel et bien entrepris d'actualiser l'histoire coloniale de la région, renvoyant l'aspect environnemental à l'avant-scène par le biais d'une étude du développement agricole et des relations franco-illinoises.

**MOTS CLÉS :** histoire environnementale, histoire agricole, relations euro-amérindiennes, Pays des Illinois, Illinois (amérindiens).

## INTRODUCTION

L'histoire de l'environnement permet d'étudier l'évolution des interactions entre l'humain et la nature. Cette discipline enrichit notre connaissance des impacts de l'activité humaine sur le milieu naturel, et vice-versa. Le processus d'adaptation du milieu naturel aux facteurs créés par l'homme et les impacts de la transformation de ce milieu sur les relations entre les différents groupes humains sont des sujets d'actualité qui peuvent être informés par l'étude du développement colonial au Pays des Illinois au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le mémoire prend le développement agraire français au Pays des Illinois<sup>1</sup> comme laboratoire d'analyse des interactions entre l'humain et le milieu naturel. En premier lieu, il dresse un portrait global du développement colonial de cette région à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du siècle suivant. Ensuite, il analyse l'adaptation des écosystèmes de l'*American Bottom*<sup>2</sup>, principal lieu du développement colonial du Pays des Illinois, à l'introduction des différents éléments européens durant cette même période. En dernier lieu, il étudie l'impact de la transformation du milieu naturel sur les rapports euro-amérindiens de la région. Le mémoire enrichit ainsi la connaissance sur les relations de voisinage entre les deux groupes à la lumière des conséquences d'un bouleversement écologique dans le milieu naturel mississippien.

---

<sup>1</sup> Note terminologique. Par « Pays des Illinois », nous entendons la bande de colonisation française située sur les berges du Mississippi et illustrée par Thomas Hutchins en 1778 (fig. 0.2). Située dans les comtés actuels de Sainte Clair et de Randolph en Illinois, puis de Sainte Genevieve dans le Missouri, cette partie de la Haute-Louisiane comprend neuf villages : les villages français et amérindiens de Cahokia et de Kaskaskia; le village amérindien des Metchigamias; puis les villages français de Saint-Philippe, Fort de Chartres, Prairie-du-Rocher et Sainte-Geneviève. Si les postes de la rivière des Illinois de Pimiteoui et de Saint-Louis (Starved Rock) sont abordés brièvement, les autres établissements français de cette région administrative comme Saint-Louis et Vincennes ne sont pas touchés par cette étude.

<sup>2</sup> Note terminologique. Ce territoire situé au sud-ouest de l'Illinois couvre une superficie de 450 km<sup>2</sup> et se divise en sept régions différentes : la plus grande couvrant le centre et le sud est composée d'une longue crête de sable et d'argile, tandis que les six autres constituent différentes zones alluviales. Situé à la jonction du Mississippi avec plusieurs rivières dont l'Illinois et le Missouri, ce sont les riches plaines d'inondation de l'Illinois. Par sa situation et son sol riche en sédiments qui date de la dernière glaciation, c'est un territoire très fertile. Exceptionnel pour l'agriculture, cette région est néanmoins soumise à un fort risque d'inondations.

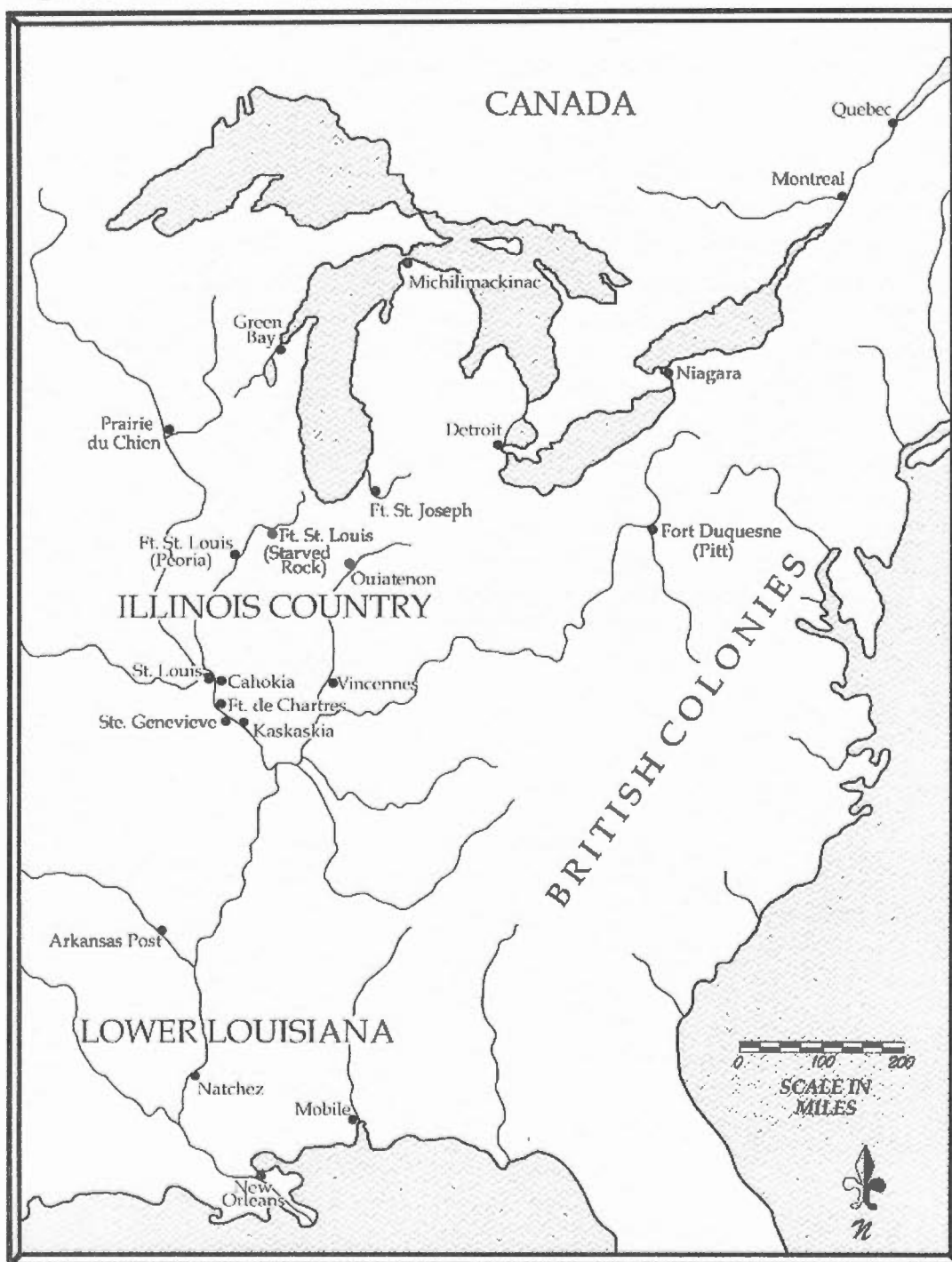


L'étude entend combler certaines lacunes de l'historiographie américaine au sujet du développement colonial au Pays des Illinois. Elle vise également à alimenter les connaissances sur le comportement culturel des groupes humains qui ont habité le milieu naturel mississippien. En effet, à l'instar de l'historien William Cronon, nous sommes d'avis que l'interaction des différents groupes humains avec le milieu naturel est pour une bonne part le reflet de leurs comportements culturels<sup>3</sup>. Ainsi, la recherche tient compte des choix institutionnels des sociétés amérindiennes et européennes au point de vue politique, économique, social et culturel dans son explication des transformations environnementales suscitées par l'activité humaine. Par l'utilisation d'une approche inspirée de l'histoire de l'environnement, le mémoire s'emploie à ouvrir une nouvelle perspective sur l'histoire de cette petite région coloniale.

---

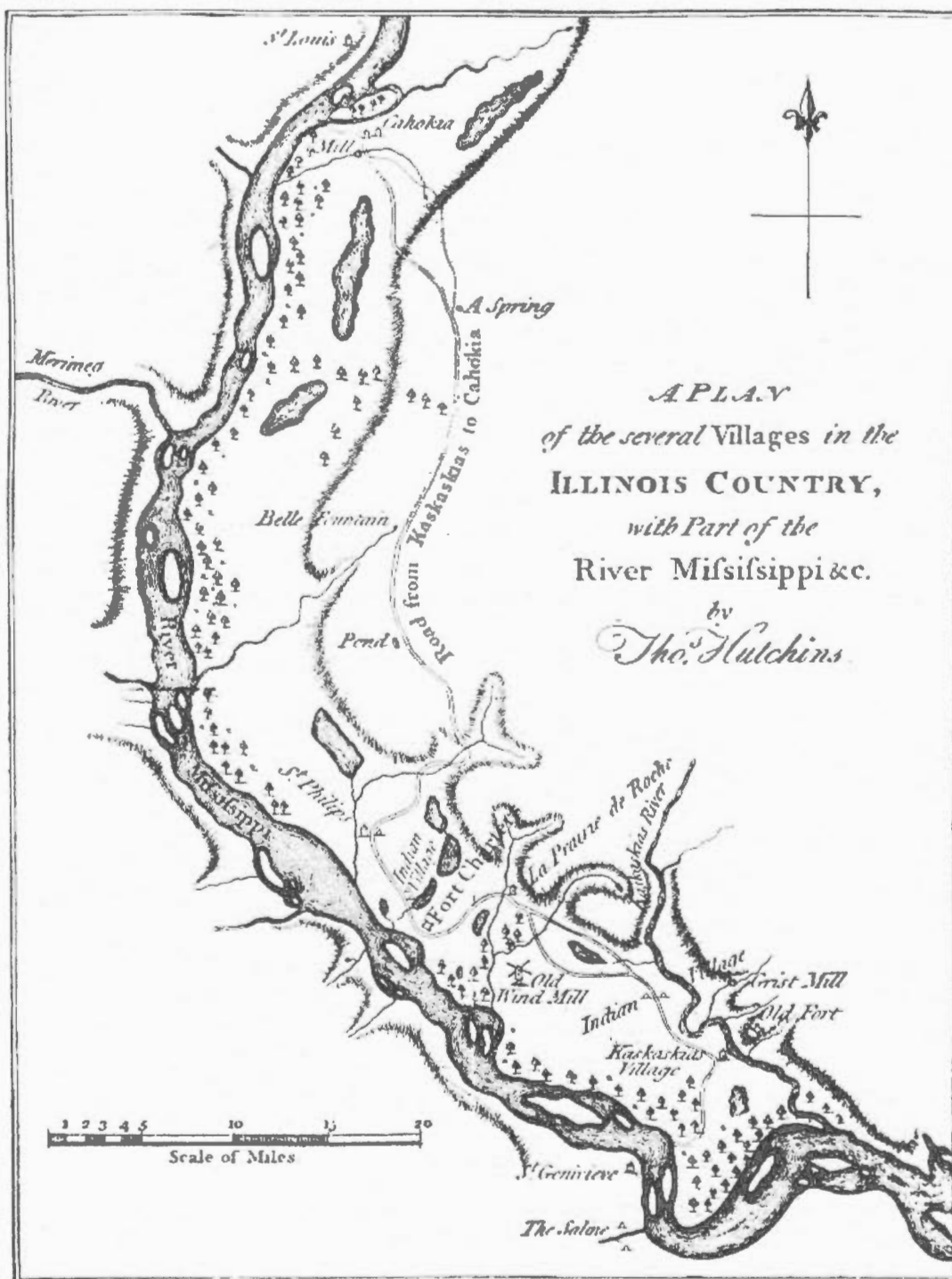
<sup>3</sup> William Cronon, *Changes in the Land : Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill and Wang, 1983, p. vii.

**Figure 0.1** L'est de l'Amérique du Nord au XVIII<sup>e</sup> siècle



Source : Carl J. Ekberg, *French Roots in the Illinois Country: The Mississippi Frontier in Colonial Times*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1998, p. xiv.

**Figure 0.2** Le Pays des Illinois par l'officier britannique Thomas Hutchings en 1771



Source : C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 29.

## CHAPITRE I

### RACONTER L'HISTOIRE ENVIRONNEMENTALE DU PAYS DES ILLINOIS : HISTORIOGRAPHIE, PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE

#### 1.1 Bilan historiographique

##### 1.1.1 Historiographie générale sur le Pays des Illinois

Depuis les années 1980, l'historiographie sur le Pays des Illinois connaît un engouement particulier chez les historiens états-uniens et, dans une moindre mesure, chez leurs collègues canadiens et français. Ce renouveau d'intérêt est grandement stimulé par les efforts de traduction et d'édition, en anglais américain, des sources françaises au cours des années 1970, notamment ceux de Margaret Kimball Brown et Lawrie C. Dean<sup>1</sup>, et par une prise de conscience de l'importance de l'héritage français dans l'histoire américaine chez les historiens états-uniens. Malgré tout, comme l'ont souligné Joseph Zitomersky et Cécile Vidal<sup>2</sup>, cette historiographie éprouve de grandes difficultés à constituer un cadre d'analyse théorique approprié à l'étude de cette région. Cette embûche est principalement attribuable aux difficultés des historiens états-uniens à se dégager des cadres interprétatifs turnériens ou du schéma d'histoire coloniale largement constituée à partir du modèle de développement de la Nouvelle-Angleterre. À cause de ces modèles d'analyse, plusieurs historiens états-uniens ont largement contribué à l'« américanisation des études historiques sur la colonie française

---

<sup>1</sup> Margaret Kimball Brown et Lawrie C. Dean, *The Village of Chartres in Colonial Illinois, 1720-1765*, Nouvelle-Orléans, Polyanthos, 1977, 1042 p.

<sup>2</sup> Joseph Zitomersky, « Ville, État, implantation et société en Louisiane française : la variante "mississippienne" du modèle colonial français en Amérique du Nord », dans *Colonies, territoires, sociétés : l'enjeu français*, sous la dir. d'Alain Saussol et Joseph Zitomersky, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1996, p. 28-31 et Cécile Vidal, « Le Pays des Illinois, six villages français au cœur de l'Amérique du Nord, 1699-1765 », dans *De Québec à l'Amérique française : Histoire et mémoire*, sous la dir. de Thomas Wien, Cécile Vidal et Yves Frenette, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 127-130.

de Louisiane<sup>3</sup> ». Cette orientation historiographique se traduit par une certaine incompréhension de l'Ancien Régime français et par une mésinterprétation fréquente des sources françaises. Malgré les récents progrès à ce sujet, l'influence de cette historiographie donne encore lieu à d'importantes déformations historiques. Plusieurs de ces difficultés conceptuelles et analytiques se retrouvent encore dans de nombreux ouvrages majeurs de fraîche date sur la Louisiane française.

Pour le Pays des Illinois, les travaux de Winstanley Briggs<sup>4</sup> sont particulièrement représentatifs de ces déformations. L'historien états-unien dépeint les villages coloniaux du Pays des Illinois comme des sociétés de « fermiers » qui incarnent avant tout la marche d'une démocratie américaine locale naissante sur la frontière, tel que le concevait Frederick Jackson Turner<sup>5</sup>. Selon W. Briggs, les membres très entreprenants de ces sociétés égalitaires seraient autonomes individuellement, politiquement et administrativement. De plus, la gestion locale de ces sociétés de fermiers, basée sur une participation générale à un mode consensuel de prise de décision, démontrerait une certaine ferveur à défendre sa pleine autonomie en contournant habilement les directives centralisatrices du pouvoir métropolitain. Pour W. Briggs, l'Illinois français est une protodémocratie, américaine avant l'heure<sup>6</sup>. Tout ceci justifie, toujours selon W. Briggs, la grande similitude de la colonie avec certaines petites villes de la Nouvelle-Angleterre, mais dans une version originale située plus à l'Ouest. Par sa présentation de sociétés locales égalitaires en Illinois qu'il met en contraste avec une colonie canadienne féodale, hiérarchique et autoritaire que les habitants de l'Illinois sont heureux d'avoir quittée, W. Briggs rejoint les interprétations proposées par Francis Parkman et les historiens de tradition « whig » sur le Canada français<sup>7</sup>. Dans certains de ses articles sur

---

<sup>3</sup> J. Zitomersky, « Ville, État, implantation... », p. 23.

<sup>4</sup> Winstanley Briggs, « The Forgotten Colony : Le Pays des Illinois », Thèse de doctorat, Chicago, University of Chicago, 1985, 387 p. et *id.*, « Le Pays des Illinois », *William and Mary Quarterly*, troisième série, vol. 47, no 1, janvier 1990, p. 30-56.

<sup>5</sup> Frederick Jackson Turner, *The Frontier in American History*, New York, H. Holt, 1920, 375 p.

<sup>6</sup> J. Zitomersky, « Ville, État, implantation... », p. 23-25 et Gilles Havard, *Empire et métissage : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Paris, Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 42-43.

<sup>7</sup> J. Zitomersky, « Ville, État, implantation... », p. 30-31.

l'esclavage et la condition féminine au Pays des Illinois<sup>8</sup>, W. Briggs va même jusqu'à supposer que la colonie « était un petit paradis pour les minorités qui y vivaient bien mieux qu'ailleurs<sup>9</sup> ».

De leur côté, si les historiens français ont certaines difficultés à s'extraire de l'optique impériale, ils n'ont cependant pas eu à surmonter de problèmes linguistiques. Cependant, tout comme leurs compatriotes canadiens, ces historiens ont tardé à découvrir le Pays des Illinois et leurs recherches demeurent toujours peu nombreuses. D'après l'historien français Gilles Havard, c'est l'histoire de la Nouvelle-France dans son ensemble qui serait un véritable *no man's land* de l'historiographie française<sup>10</sup>. Il attribue cette rareté à un franco-centrisme<sup>11</sup> et un syndrome nationaliste<sup>12</sup> chez ses compatriotes. Le Pays des Illinois demeure un sujet encore plus rarement étudié de manière spécifique. En effet, dans la grande majorité des travaux d'histoire de l'Amérique française, la petite colonie est présentée comme une entité territoriale périphérique de seconde importance dans un ensemble régional plus important : soit celui des Pays d'en Haut (véritable cour arrière ou *hinterland*<sup>13</sup> de la colonie canadienne) pour la période d'avant 1732, puis comme entité provinciale de la Louisiane (Haute-Louisiane) jusqu'à la fin du Régime français.

Par contre, depuis près d'une vingtaine d'années on assiste à un certain décloisonnement dans ce domaine de l'historiographie coloniale. Ce changement reflète la mobilité accrue des historiens. D'une part, le Pays des Illinois a attiré l'attention d'historiens français travaillant aux États-Unis, et d'historiens états-uniens exerçant en France. D'autre part, divers

---

<sup>8</sup> Winstanley Briggs, « Slavery in French Colonial Louisiana », *Chicago History*, vol. 18, no 4, hiver 1989-1990, p. 66-81 et *id.*, « The Enhanced Economic Position of Women in French Colonial Illinois », dans *L'héritage tranquille. The quiet heritage : Proceedings from a conference on the contributions of the French to the Upper Midwest, November 9, 1985*, sous la dir. de Clarence A. Glasrud, Moorhead (M.N.), Concordia College, 1987, p. 62-69.

<sup>9</sup> Cécile Vidal, *Les implantations françaises au pays des Illinois au XVIII<sup>e</sup> siècle (1699-1765)*, Thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Centre d'études nord-américaines, 1995, p. 7.

<sup>10</sup> Gilles Havard, « L'historiographie de la Nouvelle-France en France au XX<sup>e</sup> siècle : nostalgie, oubli et renouveau », dans *De Québec à l'Amérique française. Histoire et mémoire*, sous la dir. de Thomas Wien, Cécile Vidal et Yves Frenette, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 102-103.

<sup>11</sup> *Id.*, *Empire et métissage...*, p. 20.

<sup>12</sup> *Id.*, « L'historiographie... », p. 108.

<sup>13</sup> *Id.*, *Empire et métissage...*, p. 41.

regroupements associatifs transatlantiques tels la *French Colonial Historical Society*<sup>14</sup> facilitent eux aussi la circulation de l'information. Ainsi, par le biais d'échanges professionnels de part et d'autre de l'Atlantique, une transmission plus efficace des connaissances s'installe progressivement au sein de la communauté historienne et ceci dynamise énormément les recherches actuelles sur l'histoire de cette petite région coloniale comme sur celle de son aînée, la Basse-Louisiane française.

Notre étude s'inscrit dans la foulée de ces échanges. Plus précisément, elle est orientée dans la voie tracée par les nombreuses et récentes études de Cécile Vidal<sup>15</sup> qui est actuellement un des agents les plus dynamiques de ce révisionnisme transatlantique au sujet du Pays des Illinois. Le mémoire porte donc sur un champ d'études qui, notamment grâce aux regards croisés dont il fait maintenant l'objet, est très stimulant pour la circulation des connaissances, l'interdisciplinarité et l'approfondissement de la recherche. Voyons à présent ce que l'historiographie a accompli au sujet du développement colonial au Pays des Illinois.

### 1.1.2 Au sujet du développement colonial français au Pays des Illinois

La grande majorité des historiens qui se sont penchés sur le Pays des Illinois ont traité du développement colonial. Notons d'abord qu'après la Seconde Guerre mondiale Natalia Maree Belting<sup>16</sup> a consacré une étude complète à la culture matérielle des sociétés coloniales aux Illinois. Remarquable pour sa perspective anthropologique, ce travail se signale également par ses sources : Belting a été la première à utiliser systématiquement la collection des archives notariales et judiciaires des Manuscrits de Kaskaskia afin d'écrire une histoire

<sup>14</sup> French Colonial Historical Society, The French Colonial Historical Society / La société d'histoire d'Amérique française, janvier 2008. < <http://www.frenchcolonial.org/> > (2 mai 2008).

<sup>15</sup> Parmi ses travaux sur le Pays des Illinois qui ne sont pas mentionnés dans ce chapitre : Cécile Vidal, « L'apport des Manuscrits de Kaskaskia à l'histoire du Pays des Illinois pendant la période française (1708-1765) », *Le Gnomon, Revue internationale d'histoire du notariat*, no 109, 1997, p. 11-29; *id.*, « Africains et Européens au pays des Illinois durant la période française (1699-1765) », *French Colonial History*, no 3, 2003, p. 51-68 et *id.*, « Antoine Bienvenu, Illinois Planter and Mississippi Trader : The Structure of Exchange between Lower and Upper Louisiana », dans *Colonial Louisiana and the Atlantic World*, sous la dir. de Bradley G. Bond, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2005, p. 111-133.

<sup>16</sup> Natalia Maree Belting, *Kaskaskia Under the French Regime*, 1948, Nouvelle-Orléans, Polyanthos, 1975, 140 p.

sociale de Kaskaskia, le plus important village du Pays des Illinois. La fin des années 1970 et le début des années 1980 ont ensuite été marqués par la production d'une série d'ouvrages sur l'histoire des villages de la région<sup>17</sup>. Ces études se sont généralement inscrites dans le courant des monographies régionales d'histoire sociale en vogue depuis les années 1960<sup>18</sup>.

Avec son ouvrage intitulé *French Roots in the Illinois Country : The Mississippi Frontier in Colonial Times*<sup>19</sup>, Carl J. Ekberg, le plus grand spécialiste états-unien actuel de l'histoire du Pays des Illinois, s'est rapidement démarqué de cette dernière vague historiographique. Dans son ouvrage qui demeure l'étude américaine la plus poussée jusqu'à ce jour sur la question agraire du Pays des Illinois, l'historien souligne le caractère original de la structure agraire tripartite et des pratiques communautaires exercées dans la région au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il relie ces pratiques originales au système d'*openfield* de l'Europe du Nord transmis de l'époque féodale par le biais de survivances à travers les mentalités paysannes. Le régime agraire appliqué au Pays des Illinois fait donc partie intégrante du bagage culturel des colons français<sup>20</sup> qui s'y sont installés. Par cette hypothèse, l'historien tente d'offrir une explication au changement surprenant des colons venus du Canada, réputés pour leur individualisme agraire, vers une mentalité communautaire. Or, comme l'ont déjà fait remarquer Cécile Vidal et Morgan J. McFarland, la thèse de C. J. Ekberg démontre d'importants signes de faiblesse dans son enquête. Parmi elles, l'historien n'exploite pas suffisamment les références sur le système d'*openfield* tel qu'il existait en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, puis néglige l'expérience canadienne des nombreux habitants aux Illinois dans les pratiques agricoles. Pour répondre à ces lacunes, il convient d'abord de redéfinir le développement agraire du Pays des Illinois en nuancant à la fois les tendances individualistes et collectives des

---

<sup>17</sup> M. K. Brown et L. C. Dean, *The Village of Chartres...*, 1042 p.; Carl J. Ekberg, *Colonial Ste. Genevieve : An Adventure on the Mississippi Frontier*, Missouri, The Patrice Press, 1985, 541 p. et W. Briggs, « The Forgotten Colony... », 387 p. Cette analyse est tirée de C. Vidal, « Le Pays des Illinois... », p. 127.

<sup>18</sup> J. Zitomersky, « Ville, État, implantation... », p. 41-42.

<sup>19</sup> Carl J. Ekberg, *French Roots in the Illinois Country : The Mississippi Frontier in Colonial Times*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1998, 359 p.

<sup>20</sup> Note terminologique. Par « Canadiens », nous entendons les Français originaire de la colonie canadienne. Par opposition, les « Louisianais » sont les Français originaire de la Basse-Louisiane. Lorsque nous traiterons des Blancs sans nécessairement différencier leurs origines, nous utiliserons le terme plus général de « Français ». Cependant, soulignons que ces définitions ne sont pas tout à fait représentatives puisque plusieurs amérindiens, métis et d'autres individus d'origine européenne se mêleront aux communautés françaises du Pays des Illinois. De plus, certains des Français présents aux Illinois viendront aussi directement de France.



habitants<sup>21</sup>. Ensuite, nous devons réviser les connaissances sur l'organisation et le calendrier agricole des colons. Par ailleurs, soulignons que l'ouvrage de C. J. Ekberg ne procède à aucune analyse des changements environnementaux qu'a pu susciter la présence française et néglige le rôle des Amérindiens de la région dans le développement d'un espace colonial sur leurs territoires<sup>22</sup>.

Intitulée *Les implantations françaises au pays des Illinois au XVIII<sup>e</sup> siècle (1699-1765)*<sup>23</sup>, la thèse de doctorat de Cécile Vidal soutenue en 1995 a su mettre à jour et synthétiser avec habileté l'historiographie clairsemée de cette région. Sa contribution à l'histoire agricole dans le développement français est considérable et corrige plusieurs incompréhensions en ce domaine présentes ailleurs dans l'historiographie. Son analyse sociale et économique du développement français renouvelle avec beaucoup de fraîcheur la présentation de la société coloniale aux Illinois. Finalement, son analyse rigoureuse des sources et la méticulosité de ses nombreuses compilations permettent plusieurs corrections et plusieurs ouvertures enrichissantes quant à l'importance et la nature de l'implantation de la présence française sur les terres illinoises. Cependant, sa recherche sur l'agriculture demeure floue ou manque parfois de nuance sur certains aspects de l'organisation et du calendrier agricole. Comme ses prédécesseurs, C. Vidal n'a pas abordé en profondeur la question environnementale du développement colonial, ni les mécanismes de la prise de position particulière des tribus illinoises devant l'impérialisme culturel et environnemental des Français. Si cette seconde lacune a été en partie corrigée par son article publié en 2004<sup>24</sup>, il demeure que ses travaux demeurent incomplets quant à la manière dont les tribus illinoises ont « géré » les prises de position de leurs membres face au colonialisme des Français. De ce fait, l'analyse de C. Vidal sur l'influence des Illinois sur le processus de colonisation reste à parachever.

---

<sup>21</sup> C. Vidal, « Le Pays des Illinois... », p. 128-130.

<sup>22</sup> Morgan J. McFarland, *The Watery World : The Country of the Illinois, 1699-1778*, Thèse de doctorat, Cincinnati (O.H.), University of Cincinnati, 2005, p. 5.

<sup>23</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, 680 p.

<sup>24</sup> *Id.*, « De l'incorporation à l'exclusion : les relations entre Amérindiens, Européens et Anglo-Américains dans la vallée du Mississippi de 1699 à 1830 », *Tocqueville Review / Revue Tocqueville*, vol. 25, no 2, 2004, p. 35-54.

Les impacts environnementaux et humains de l'intrusion d'éléments européens et du développement agricole français sur les écosystèmes du Pays des Illinois constituent donc un sujet pratiquement inexploré par l'historiographie. Pour bien saisir ces phénomènes, il est indispensable d'étudier l'interaction entre les éléments d'origine européenne et ceux des milieux naturels nord-américains. Pour ce faire, examinons d'abord ce qu'est l'historiographie environnementale et ce qu'elle nous enseigne sur la colonisation française aux Illinois.

### 1.1.3 Au sujet des bouleversements environnementaux dans la vallée mississippienne

Au moment de la professionnalisation de la discipline historique à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, certains auteurs états-uniens comme George Perkins Marsh<sup>25</sup>, Frederick Jackson Turner<sup>26</sup> et Walter Prescott Webb<sup>27</sup> formulent un premier discours historique incorporant des aspects de la relation de l'homme avec la nature. Les travaux tentent de situer l'environnement physique au centre d'une analyse historique sur les relations entre l'environnement naturel et la société américaine. Cette première interprétation qui demeure principalement axée sur le façonnement de la nature effectué par les sociétés euro-américaines blanches, cherche à mettre de l'avant une interprétation idéologique protodémocratique de l'évolution historique des États-Unis. Elle marginalise ainsi l'histoire amérindienne et demeure aveugle au concept d'un environnement évolutif. Par contre, au lendemain du Second conflit mondial, James C. Malin<sup>28</sup> rejette le déterminisme environnemental de ses prédécesseurs et tente, pour la première fois, d'incorporer une analyse écologique plus complexe des relations d'interdépendance entre les institutions humaines et la nature en portant une attention particulière aux éléments biologiques. Dès lors, l'étude des relations entre l'homme et l'environnement s'effectue dans une perspective

---

<sup>25</sup> George Perkins Marsh, *Man and Nature; or, Physical Geography as Modified by Human Action*, Cambridge (M.A.), Belknap Press of Harvard University Press, 1965, 2<sup>e</sup> éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1864), 472 p.

<sup>26</sup> F. J. Turner, *The Frontier...*, 375 p.

<sup>27</sup> Walter Prescott Webb, *The Great Plains : A Study in Institutions and Environment*, Boston, Ginn and Company, 1931, 525 p.

<sup>28</sup> James Claude Malin, *The Grassland of North America : Prolegomena to Its History*, nouv. éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1947), Gloucester, Peter Smith, 1967, 490 p.

d'influence réciproque. Selon plusieurs historiens de l'environnement, cette nouvelle approche conceptuelle confère à James C. Malin le statut de fondateur de l'histoire environnementale moderne<sup>29</sup>.

Ce n'est qu'à la fin des années 1960 et au début des années 1970, après le renouveau de l'École des *Annales* en histoire, avec de nombreuses percées importantes dans les sciences naturelles (notamment en géographie, en biologie et en écologie), et la réédition des travaux de George P. Marsh et de James C. Malin que le champ disciplinaire de l'histoire de l'environnement prendra réellement son envol aux États-Unis. Ce décollage s'effectue indissociablement du mouvement environnementaliste né d'une nouvelle prise de conscience politico-écologique de l'utilisation des ressources naturelles et motivé par une volonté à trouver des solutions aux enjeux environnementaux de l'heure<sup>30</sup>. Malgré l'apparition de certaines déformations comme celui du « Noble sauvage écologique » dans l'explication des utilisations amérindiennes du territoire, cette époque historiographique demeure une période de révélations sur les contributions et les ouvertures qu'offre ce nouveau champ disciplinaire pour la communauté scientifique et politique<sup>31</sup>.

À la fin des années 1970 et durant les années 1980, se produit un grand raffinement dans la démonstration à travers des ouvrages exceptionnels comme ceux d'Alfred W. Crosby<sup>32</sup>, mais également une explosion d'études locales et régionales couvrant d'importantes parties du territoire états-unien comme celles de William Cronon<sup>33</sup> et Carolyn Merchant<sup>34</sup> sur le développement de la Nouvelle-Angleterre. Ces auteurs s'intéresseront davantage au façonnement du milieu orchestré par le comportement culturel des occupants. De plus, la

---

<sup>29</sup> Richard White, « American Environmental History : The Development of a New Historical Field », *The Pacific Historical Review*, vol. 54, no 3, août 1985, p. 297-298 et 319.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 299.

<sup>31</sup> John Robert McNeill, « Observations on the Nature and Culture of Environmental History », *History and Theory*, vol. 42, no 4, décembre 2003, p. 15-16.

<sup>32</sup> Alfred W. Crosby, *The Columbian Exchange : Biological and Cultural Consequences of 1492*, Westport (C.T.), Greenwood Press, 1972, 268 p. et *id.*, *Ecological Imperialism : The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge (R.-U.), Cambridge University Press, 1986, 368 p.

<sup>33</sup> William Cronon, *Changes in the Land : Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill and Wang, 1983, 241 p.

<sup>34</sup> Carolyn Merchant, *Ecological Revolutions : Nature, Gender, and Science in New England*, Chapel Hill (N.C.), University of North Carolina Press, 1989, 379 p.

multidisciplinarité déjà adoptée par les pionniers de l'histoire de l'environnement deviendra rapidement un des éléments les plus dynamiques de la recherche<sup>35</sup>. Depuis, les historiens de l'environnement utilisent constamment les données de diverses disciplines comme l'archéologie, l'anthropologie, la géographie, la botanique, l'écologie, la biologie, l'ethnologie et les sciences dites « paléo » (notamment la paléontologie et la paléobotanique) pour offrir des analyses plus sophistiquées des transformations environnementales. Cette nouvelle historiographie s'inscrit dans une perspective où l'activité humaine se révèle d'une influence non négligeable, mais demeure malgré tout un facteur parmi plusieurs autres. Notre analyse des transformations environnementale au Pays des Illinois s'inscrit dans cette vision multidisciplinaire et plurifactorielle de l'histoire de l'environnement.

Jusqu'à tout récemment donc, aucune étude historique n'a traité l'histoire coloniale française du Pays des Illinois dans une perspective spécifiquement environnementale. Les études qui s'attardent à la question environnementale de cette région concernent plutôt une période plus tardive inscrite dans le cadre de l'occupation américaine du territoire<sup>36</sup>. Pire encore, certains ouvrages historiques récents sur l'Illinois comme celui de Richard Jensen intitulé *Illinois : A History*<sup>37</sup> ont fortement tendance à présenter le milieu naturel des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles comme un espace de terres vierges ou un milieu naturel « sauvage ». Cette tendance historiographique construite à partir des observations sur le milieu naturel écrites par les pionniers américains répète des conclusions traduisant une méconnaissance de l'histoire environnementale de la région et sous-estime considérablement les impacts d'une occupation millénaire du territoire par les Amérindiens, puis ceux des décennies subséquentes d'occupation française et britannique<sup>38</sup>.

---

<sup>35</sup> Peter C. Mancall, « Pigs for historians : *Changes in the Land* et Beyond », *William and Mary Quarterly*, troisième série, vol. 67, no 2, avril 2010, p. 347-375.

<sup>36</sup> Notamment Erwin H. Ackerknecht, *Malaria in the Upper Mississippi Valley, 1760-1900*, Supplements to the Bulletin of the History of Medicine, no 4, Baltimore (M.D.), Johns Hopkins Press, 1945, 142 p. et Philip Scarpino, *Great River : An Environmental History of the Upper Mississippi, 1890-1945*, Columbia (M.O.), University of Missouri Press, 1985, 219 p.

<sup>37</sup> Richard Jensen, *Illinois : A History*, Urbana, University of Illinois Press, 2001, 191 p.

<sup>38</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 3-4.

La thèse de doctorat de Morgan J. McFarland intitulée *The Watery World : The Country of the Illinois, 1699-1778* datant de 2005 est la seule véritable étude comprenant une analyse du développement colonial français au Pays des Illinois dans une perspective environnementale et de relations euro-amérindiennes<sup>39</sup>. Ce travail récent explore l'évolution du milieu naturel et du paysage à travers les différentes occupations humaines avant l'arrivée des pionniers américains. L'explication englobe donc les occupations amérindienne, française et britannique du territoire. Une des forces de la thèse est d'avoir réussi à bien intégrer dans l'analyse plusieurs éléments de recherche des autres disciplines, particulièrement les résultats de l'archéologie<sup>40</sup>. De plus, sa connaissance du fonctionnement des écosystèmes ajoute un apport considérable à la recherche. Il va sans dire que son étude environnementale de l'occupation française présente plusieurs pistes originales et particulièrement intéressantes pour notre recherche.

Cependant, l'ouvrage de M. J. McFarland comporte plusieurs faiblesses non négligeables. D'abord, son survol précipité et dispersé des mécanismes culturels régissant l'occupation amérindienne du territoire rend difficile la compréhension d'une histoire évolutive de l'environnement mississippien entre la période préhistorique et historique. De plus, son étude présente d'importantes déficiences dans la présentation de ses références et limite l'analyse à seulement deux villages de l'American Bottom (Cahokia et Fort de Chartres). L'historienne est également passée à côté de plusieurs avancées qu'ont permis certains travaux antérieurs au sien sur le Pays des Illinois, notamment ceux de Cécile Vidal. En outre, sa négligence de certaines sources d'époque sur les relations franco-amérindiennes, notamment la correspondance de Boisbriant, le premier commandant<sup>41</sup> aux Illinois, et les nombreux documents relatifs aux révoltes illinoises, a eu pour effet de présenter les relations franco-amérindiennes comme essentiellement paisibles. Une bonne entente d'autant plus accentuée

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, 327 p.

<sup>40</sup> Notamment les résultats des fouilles archéologiques publiés dans John A. Walthall et Thomas E. Emerson, (dir. publ.), *Calumet & fleur-de-lys : archaeology of Indian and French contact in the midcontinent*, Washington (D.C.), Smithsonian Institution Press, 1992, 307 p. et dans John A. Walthall, *French colonial archaeology : the Illinois country and the western Great Lakes*, Urbana, University of Illinois Press, 1991, 290 p.

<sup>41</sup> Note terminologique. Incarnant et exerçant l'autorité royale, le commandant était à la fois un administrateur et un officier militaire qui, sous l'autorité de la Nouvelle-Orléans, détenait les pouvoirs exécutifs et législatifs sur un territoire donné. Douze officiers de la marine se succédèrent au poste de commandant au Pays des Illinois entre 1718 et 1765. C. Vidal, *Les implantations...*, p. 113-114.

par sa mise en lumière des méfaits des Anglo-américains. Si sa célébration de l'occupation française se veut notamment une réponse à une historiographie qui fait débiter l'histoire agricole de la région à l'arrivée des Anglo-Saxons, elle laisse plusieurs questions sans réponse quant à l'agriculture pratiquée par les Français aux Illinois. Pour corriger ces lacunes, notre recherche veut offrir une contextualisation plus complète de l'évolution des écosystèmes locaux, étendre l'analyse environnementale à l'ensemble des villages de l'American Bottom, intégrer une meilleure analyse du développement agricole français et illinois dans l'espace colonial, puis permettre de nouveaux angles d'observation au sujet des relations euro-amérindiennes.

Les études sur l'histoire environnementale fournissent aujourd'hui une base méthodologique et analytique suffisamment solide pour mener une recherche de cette nature dans le Pays des Illinois du XVIII<sup>e</sup> siècle. Tant sur le plan de la méthode qu'au sujet du contenu interprétatif, ces acquis seront mis à contribution dans notre propre recherche. Ils nous guideront dans notre analyse des différents mécanismes d'adaptation et de transformation présents dans le milieu naturel mississippien. Ces connaissances vont ainsi nous permettre d'étudier la transformation de l'écosystème de l'American Bottom au contact d'éléments humains, animaliers et microbiens européens; puis de montrer comment se sont noués, autour de ces transformations, les relations entre Européens d'origine et les Amérindiens. Cependant, il faut éviter de plaquer aveuglément ces techniques d'analyse sur le contexte colonial français de cette région. Pour ne pas tomber dans la mésinterprétation des phénomènes propres au Pays des Illinois, nous adapterons les leçons des études environnementales à notre terrain d'enquête régional en tenant compte de ses particularités, qu'il s'agisse des traits écologiques régionaux ou d'enjeux particuliers liés à la cohabitation des deux protagonistes. Pour clore le bilan historiographique, effectuons à présent un survol de l'historiographie propre aux relations euro-amérindiennes au Pays des Illinois.

#### 1.1.4 Au sujet de l'évolution des relations euro-amérindiennes

Les relations euro-amérindiennes et les relations de voisinage entre colons et Amérindiens sont des sujets relativement bien étoffés par l'historiographie coloniale. Si la production littéraire et scientifique du XIX<sup>e</sup> et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a été particulièrement fermée, ethnocentriste et discriminatoire envers l'histoire amérindienne, le renouveau historiographique de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle ainsi que la contribution de diverses disciplines comme l'anthropologie et l'ethnologie ont permis l'émergence dans les années 1970 et 1980 d'une approche nouvelle du comportement amérindien. Rejetant l'interprétation relativiste traditionnelle du « Sauvage » infantile, irrationnel et païen<sup>42</sup>, des historiens comme James Axtell<sup>43</sup>, Francis Jennings<sup>44</sup>, Daniel K. Richter<sup>45</sup>, Bruce G. Trigger<sup>46</sup> et Richard White<sup>47</sup> ont alors entamé une vaste révision de l'histoire coloniale à travers de nombreuses études globales et spécifiques<sup>48</sup>. Cette volonté d'écrire une histoire dans une perspective amérindienne se poursuivra par la suite en abordant plusieurs autres nations amérindiennes sous l'impulsion de leurs étudiants et « petits-étudiants ».

Les historiens et les anthropologues états-uniens, canadiens et français ont effectué plusieurs recherches sur l'histoire illinoise depuis les cinquante dernières années. Parmi eux, soulignons d'abord la contribution de certains pionniers comme Emily Jane Blasingham<sup>49</sup> avec son article sur la chute de la population illinoise à la période historique et Joe Joseph

---

<sup>42</sup> G. Havard, *Empire et métissages...*, p. 26.

<sup>43</sup> James Axtell, *The Invasion Within : The Contest of Cultures in Colonial North America*, New York, Oxford University Press, 1985, 389 p.

<sup>44</sup> Francis Jennings, *The Invasion of America : Indians, Colonialism, and the Cant of Conquest*, New York, Norton Library, 1975, 369 p.

<sup>45</sup> Daniel K. Richter, *The Ordeal on the Longhouse : the Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Chapel Hill (N.C.), University of North Carolina Press, 1992, 436 p.

<sup>46</sup> Bruce G. Trigger, *Les enfants d'Ataentsic : L'histoire du peuple huron*, nouv. éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1976), Montréal, Libre Expression, 1991, 972 p.; *id.*, *Les Indiens, la fourrure et les Blancs : Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, trad. de l'anglais par Georges Khal, nouv. éd. (1<sup>ère</sup> 1985), Montréal et Paris, Boréal et Seuil, 1990, p. 69.

<sup>47</sup> Richard White, *The Middle Ground. Indians, Empires and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge (N.Y.), Cambridge Press, 1991, 544 p.

<sup>48</sup> Donald B. Smith, *Le « Sauvage » pendant la période héroïque de la Nouvelle-France (1534-1663) d'après les historiens canadiens-français des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Québec, Édition Hurtubise HMH, coll. « Cultures amérindiennes », 1979, p. 34-93.

<sup>49</sup> Emily Jane Blasingham, « The Depopulation of the Illinois Indians », *Ethnohistory*, vol. 3, no 3, (été), p. 193-224 et vol. 3, no 4, (automne) 1956, p. 361-412.



Bauxar<sup>50</sup> avec son article sur la période préhistorique illinoise. Dans les années 1970 et dans la première moitié des années 1980, les travaux de Raymond E. Hausser<sup>51</sup>, Joe Joseph Bauxar et Charles Callender<sup>52</sup> ont dressé un portrait ethnohistorique des groupes illinois. En 1994, Joseph Zitomersky a révisé la question du déclin démographique de la population illinoise dans sa thèse de doctorat<sup>53</sup>. Plus récemment, l'intérêt de l'historiographie envers les questions d'intermariage, de métissage, d'esclavage amérindien féminin et du statut des femmes amérindiennes dans la société coloniale a aussi touché les communautés illinoises<sup>54</sup>. De plus, rappelons que, dans un article publié en 2004, C. Vidal a mis en lumière plusieurs des réactions de la confédération illinoise face au colonialisme euro-américain<sup>55</sup>.

Cependant, peu d'études se sont penchées sur les interactions existantes entre les tribus illinoises elles-mêmes, puis entre les différentes tribus et les Français. Avec son ouvrage intitulé *French Peoria and the Illinois Country, 1673-1846*<sup>56</sup>, Judith A. Franke a été une des premières à s'intéresser aux relations plus spécifiques entre les Européens et une tribu illinoise (les Peorias). La thèse de M. J. McFarland qui étend brièvement cette réflexion à d'autres groupes de l'American Bottom (notamment les Metchigamias) est sans doute la seule contribution à avoir pratiqué ce genre d'analyse. C'est pour approfondir ce sujet de recherche que le mémoire va s'attarder plus longuement aux dynamiques propres aux différentes tribus qui composent la confédération illinoise.

<sup>50</sup> Joe Joseph Bauxar, « The Prehistoric Period », *Illinois Archeological Survey, Bulletin*, no 1, 1959, p. 40-58.

<sup>51</sup> Raymond E. Hausser, « The Illinois Tribe : From Autonomy and Self-Sufficiency to Dependency and Depopulation », *Journal of the Illinois State Historical Society*, vol. 69, no 2, mai 1976, p. 127-138.

<sup>52</sup> Joe Joseph Bauxar, « History of the Illinois Area » et Charles Callender, « Illinois », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15, *Northeast*, sous dir. de Bruce Trigger et de William C. Sturtevant, Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1978, p. 594-601 et 673-680.

<sup>53</sup> Joseph Zitomersky, *French Americans-Native Americans in Eighteenth-Century French Colonial Louisiana : The Population Geography of the Illinois Indians, 1670s-1760s*, Lund (Suède), Lund University Press, coll. « Lund Studies in International History », no 31, 1994, 412 p.

<sup>54</sup> Carl J. Ekberg, *Stealing Indian Women : Native Slavery in the Illinois Country*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 2007, 236 p. et Kathleen DuVal, « Indian Intermarriage and Métissage in Colonial Louisiana », *The William and Mary Quarterly*, troisième série, vol. 65, no 2, avril 2008, p. 267-304.

<sup>55</sup> C. Vidal, « De l'incorporation... », p. 35-54.

<sup>56</sup> Judith A. Franke, *French Peoria and the Illinois Country, 1673-1846*, Springfield (I.L.), Illinois State Museum Society, 1995, 120 p.



Ainsi, beaucoup de questions demeurent au sujet des impacts environnementaux et humains de la colonisation française sur les écosystèmes du Pays des Illinois. Pour obtenir une synthèse environnementale complète, il est indispensable d'étudier la dynamique qui s'est mise en place entre les éléments d'origine européenne et ceux des milieux naturels nord-américains, et ce, dans une perspective à la fois régionale et locale. Ce portrait nous permettra ensuite de situer comment les relations entre les Français et les différentes tribus illinoises ont pu jouer sur la question environnementale. Afin d'éclairer davantage la démarche de ce mémoire, passons au volet plus pratique de notre recherche en présentant les sources et la méthodologie d'enquête que nous avons utilisées.

## 1.2 Corpus de sources et méthodologie

### 1.2.1 Choix et mode d'exploitation des sources

Considérant qu'il n'existe pas de sources traitant directement de l'évolution environnementale du milieu, la cueillette d'informations nécessaires à la recherche exige un laborieux exercice de croisement des données. En ce sens, ce n'est qu'en mobilisant une grande variété de sources qu'il a été possible d'obtenir une démonstration riche et solide de l'évolution environnementale du Pays des Illinois. De leur côté, les sources qui mettent en lumière le développement agraire et la situation amérindienne de la région ont déjà été largement repérées et utilisées par l'historiographie récente. Néanmoins, il faut revoir cette masse documentaire pour répondre à nos questionnements particuliers.

La plupart des récits de voyage, des journaux personnels et des relations de missionnaires sont accessibles sous forme imprimée et sont souvent réédités avec d'importantes sections critiques. Parmi ce corpus, nous retrouvons, par exemple, les récits de fondateurs tels Henri de Tonty et son cousin Pierre-Charles Deliette, de religieux comme Louis Hennepin et Pierre François Xavier de Charlevoix, de colons tels Antoine-Simon Le Page du Pratz, puis de militaires français ou britanniques tels André Joseph Pénicaut, Jean-François-Benjamin

Dumont de Montigny, Thomas Hutchins, Philip Pittman, Jean Bernard Bossu et Étienne Martin de Vaugine de Nuisement<sup>57</sup>.

Pour tout ce qui touche l'univers missionnaire, nous avons utilisé les publications des *Relations des Jésuites*<sup>58</sup> et les archives des *Missions du Séminaire de Québec* qui sont conservées à Québec au Centre de référence de l'Amérique française du Musée de l'Amérique française (devenue partie du Musée de la civilisation du Québec)<sup>59</sup>. Ces écrits rédigés par des religieux vivant généralement au cœur des villages amérindiens ont été particulièrement importants pour connaître le déroulement des événements du côté amérindien à la suite de l'intrusion des éléments européens dans le milieu « naturel » et pour tâter le pouls de l'état des relations euro-amérindiennes tout au long de la période. Notons que la grande majorité de ces documents sont maintenant numérisés et accessibles en ligne.

Du côté de la correspondance officielle, les *Archives des Colonies* sont disponibles à la Bibliothèque et Archives Canada (Ottawa)<sup>60</sup>. Dans ce fonds, plusieurs manuscrits des séries B, C11A, C11E, C11G, C13A, D2C, E et G1 peuvent informer sur notre sujet. L'institution fédérale possède également les *Archives du ministère de la Guerre* qui abrite plusieurs manuscrits intéressants dans la série A1<sup>61</sup>. De son côté, l'Huntington Library de San Marino en Californie abrite les *Vaudreuil Papers*, un fonds où se trouve notamment le recensement de 1757<sup>62</sup>.

Les archives locales du Pays des Illinois sont situées dans différents centres d'archives disséminés à travers plusieurs villes des États d'Illinois et du Missouri. Ainsi, la Saint Joseph

<sup>57</sup> Pour les références de ces écrits, voir la section « Sources imprimées » de la bibliographie.

<sup>58</sup> Reuben Gold Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents* (JR), Cleveland (O.H.), Burrows, 1896-1901, 73 vol., sur Bibliothèque et Archives Canada. [En ligne : [http://epe.lac-bac.gc.ca/100/206/301/lac-bac/jesuit\\_relations-ef/jesuit-relations/h19-150-f.html](http://epe.lac-bac.gc.ca/100/206/301/lac-bac/jesuit_relations-ef/jesuit-relations/h19-150-f.html)].

<sup>59</sup> Musée de la civilisation, Centre de référence de l'Amérique française, *Archives du Séminaire de Québec* (ASQ), 2010. [En ligne : [http://www.mcq.org/fr/complex/craf\\_fonds/craf\\_fonds.php?idEv=w394](http://www.mcq.org/fr/complex/craf_fonds/craf_fonds.php?idEv=w394)].

<sup>60</sup> Bibliothèque et Archives Canada, *Fonds des Colonies, 1540-1898* (AC), 867 bobines de microfilm. [En ligne : <http://www.collectionscanada.gc.ca/index-f.html>].

<sup>61</sup> *Fonds du ministère de la Guerre, 1698-1814* (AG), 33 bobines de microfilm. [En ligne : <http://www.collectionscanada.gc.ca/index-f.html>].

<sup>62</sup> Huntington Library, *The Vaudreuil Papers. French Colonial Manuscripts* (VP), 1740-1753.

Church de Prairie du Rocher en Illinois possède des registres paroissiaux de Fort de Chartres, de Prairie-du-Rocher et de Saint-Philippe. La Chicago Historical Society possède des *Kaskaskia Papers* de 1737 à 1765. Plusieurs autres fonds se trouvent regroupés sous microfiches à l'Illinois Historical Survey de l'Université d'Illinois à Urbana. C'est notamment le cas des Manuscrits de Kaskaskia du Randolph County Courthouse de Chester, des *Kaskaskia Deed Books* (A, B, C et D) des Illinois State Archives de Springfield, de la *Peoria Collection* du St. Clair County Courthouse de Belleville, et des registres paroissiaux de Kaskaskia de la Saint Louis University Archives de Saint Louis (Missouri)<sup>63</sup>. Si plusieurs informations se trouvant dans ces fonds d'archives états-uniens sont disponibles via les travaux de l'historiographie, des contraintes de temps nous ont obligé à passer outre leur consultation textuelle. Nous avons néanmoins pris le temps de consulter la copie du fonds des Manuscrits de Kaskaskia disponible à l'Université d'Ottawa<sup>64</sup>. Ces actes notariés ont permis d'ajouter des nuances locales à notre analyse plutôt régionale.

Afin de respecter les délais imposés à la rédaction du mémoire, plusieurs travaux de compilation, de données et de statistiques déjà effectués par l'historiographie ont été sollicités pour notre analyse. À titre d'exemple, mentionnons que C. Vidal a déjà effectué la compilation des variations de la population coloniale aux Illinois à partir des différents recensements disponibles<sup>65</sup> et que J. Zitomersky a aussi réalisé une recherche sur les variations de la population illinoise sous le Régime français<sup>66</sup>. D'un autre côté, ces observations historiques doivent être contextualisées par les connaissances des sciences de l'environnement. Pour comprendre l'évolution de l'écosystème régional, les différentes enquêtes sur les ressources de l'Illinois ont fourni une première base de connaissance incontournable<sup>67</sup>. Ces informations ont par la suite été complétées par des recherches plus

---

<sup>63</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 15-17 et 638-640.

<sup>64</sup> Université d'Ottawa, *Kaskaskia manuscripts, 1714-1816*, éd. de Margaret Kimball Brown et Lawrie Cena Dean, Rochester (N.Y.), Eastman Kodak Co., 1975-1981 (KM), 14 bobines microfilms.

<sup>65</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 240, 241, 312, 313, 315 et 316.

<sup>66</sup> J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 201, 261 et 321.

<sup>67</sup> Ann Sutton et Myron Sutton, *The Audubon Society Nature Guides : Eastern Forests*, New York, Alfred A. Knopf, 1985, 638 p.; Lauren Brown, *The Audubon Society Nature Guides : Grasslands*, New York, Alfred A. Knopf, 1985, 606 p. et R. Dan Neely et Carla G. Heister, *The Natural Resources of Illinois : Introduction and Guide*, Illinois, Illinois Natural History Survey Special Publication 6, 1987, 224 p.

spécialisées à l'échelle locale comme les travaux de l'Illinois State Museum<sup>68</sup> ou de l'United States Geological Survey<sup>69</sup>. Ces apports de différentes disciplines scientifiques demeurent essentiels au succès de l'enquête. Compilées ensemble, les données de ces travaux offrent une base solide à notre exploration et permettent son interdisciplinarité. Les données étant souvent partielles et éparpillées dans leur champ disciplinaire respectif, le premier objectif du travail consiste à extraire, rassembler et faire converger les fruits de ces sources d'informations historiques et environnementales.

### 1.2.2 Choix méthodologique

Notre méthode d'enquête est largement inspirée de celle de William Cronon dans *Changes in the Land : Indians, Colonists, and the Ecology of New England*<sup>70</sup>. Il s'agit d'un processus en trois étapes qui comprend d'abord l'assimilation de connaissances issues des sciences de l'environnement et d'autres disciplines pertinentes telle l'anthropologie environnementale. Cette connaissance est essentielle et féconde pour le reste de l'analyse.

En deuxième lieu, il faut extraire un ensemble d'éléments au sujet des interactions entre les humains et le milieu mississippien à partir des sources narratives du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de demeurer d'abord très attentif aux informations sur l'instauration du système agraire, les techniques de culture du sol utilisées, les espèces végétales semées, le bétail, la faune, la flore, les propagations microbiennes, les transformations du paysage, puis tout changement des mœurs et des coutumes amérindiennes. Ensuite, les éléments rassemblés doivent bien sûr être mis en relation et confrontés entre eux.

---

<sup>68</sup> Illinois State Museum (ISM), 2006. < <http://www.museum.state.il.us/> > (16 mai 2009).

<sup>69</sup> John C. Nelson *et al.*, « Presettlement and Contemporary Vegetation Patterns Along Two Navigation Reaches of the Upper Mississippi River », chap. 7 dans *Perspectives on the Land Use History of North America : A Context for Understanding Our Changing Environment*, sous la dir. de Thomas D. Sisk, U. S. Dept. of the Interior, U. S. Geological Survey, Biological Resources Division, 1998, 104 p.

<sup>70</sup> W. Cronon, *Changes in the Land...*, 241 p.

En dernier lieu, les résultats de cette analyse ont dû être validés et complétés (dans la mesure du possible) par des informations tirées des manuscrits locaux tels les recensements, les actes testamentaires et d'autres types d'actes notariés. Il s'agit de procéder à des enquêtes ciblées dans ce corpus afin d'élargir au possible le champ de l'analyse.

Compte tenu du fait que l'étude de l'histoire environnementale aux Illinois repose sur une documentation plus réduite et de moindre qualité que celle sur laquelle a pu s'appuyer l'historiographie environnementale des colonies anglo-américaines, surtout en ce qui a trait aux archives judiciaires<sup>71</sup>, il faut comprendre que notre analyse des transformations dans le milieu naturel de l'American Bottom est moins complète et que plusieurs phénomènes restent difficiles à quantifier et à analyser. Nous sommes néanmoins en mesure d'établir de nombreuses estimations réalistes et de décrire les changements les plus tangibles qui se sont produits dans le paysage ou les écosystèmes mississippiens.

### 1.2.3 La structure de l'étude

Des descriptions du milieu naturel du Haut Mississippi ont été insérées dans chacun des chapitres. Il s'agit d'attirer l'attention sur l'évolution constante des écosystèmes en fonction des variations dans les conditions environnementales et les modèles d'occupation humaine du territoire. Ce suivi permet de comprendre à quel point les écozones du Pays des Illinois sont des milieux vivants qui interagissent et s'adaptent aux différents agents perturbateurs naturels, animaliers ou humains. D'un autre côté, il permet aussi de mieux situer les choix humains faits en fonction des circonstances et des contraintes imposées par le milieu naturel.

Si le premier chapitre positionne notre recherche dans l'historiographie, le second situe le milieu naturel mississippien dans l'espace nord-américain et permet de comprendre la gestion

---

<sup>71</sup> Comparativement à la Common Law dans le monde anglo-saxon, la Coutume de Paris ne permet pas aux Amérindiens le recours aux tribunaux au sujet des questions territoriales dans la colonie. La rigidité de la structure juridique française rend donc difficile toutes modifications ou adaptation des lois en fonction de la réalité des différents sujets coloniaux. M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 112-113.

territoriale amérindienne des milieux naturels avant l'arrivée des Européens. Dans la première section de ce chapitre, les caractéristiques et les particularités propres aux écozones mississippiennes et plus particulièrement, de l'American Bottom, seront présentées. La seconde section vise à faire connaître la nature de l'occupation amérindienne du territoire avant la colonisation européenne. Elle cherche à cerner l'impact de l'occupation millénaire des groupes amérindiens dans cette région. Finalement, la dernière section présente la culture, le fonctionnement sociétal, le mode de vie, les caractéristiques et les effets de l'occupation territoriale des communautés illinoises avant et durant les premières décennies du contact avec les Européens. Cette troisième partie du chapitre permet donc de se faire une idée de la nature des changements provoqués par l'interaction entre les humains et l'environnement avant la période de colonisation qui sera au cœur de nos préoccupations par la suite. Pour construire ce chapitre, nous avons eu recours aux études des sciences de l'environnement, aux ouvrages décrivant la faune et la flore de l'Illinois, puis aux rapports de recherches archéologiques, anthropologiques et ethnohistoriques. De son côté, l'analyse de la période de contact entre les deux protagonistes a nécessité l'utilisation des sources manuscrites d'époque et de l'historiographie.

Le troisième chapitre traite de façon thématique les différentes phases du développement colonial français au Pays des Illinois. Une première section, plus générale, présente l'implantation coloniale dans cette région à partir des thèmes de l'histoire institutionnelle, administrative et démographique. Dans la seconde section, nous présentons brièvement certaines caractéristiques environnementales ou historiques des différents villages français de l'espace colonial. Finalement, la dernière section du chapitre est entièrement consacrée au système agricole mis en place par les Français. On y trouve plusieurs éclaircissements sur l'organisation de l'espace, du travail et des activités agricoles. Ce chapitre dresse donc un portrait de ce que les Français ont entrepris dans les terres illinoises. Pour le construire, nous avons eu recours, bien entendu, à l'historiographie sur le pays des Illinois, mais aussi aux études sur l'agriculture française aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et sur l'histoire environnementale, ainsi qu'aux récits des voyageurs, à la correspondance officielle et aux archives notariales.

Le dernier chapitre se veut le plus novateur du mémoire. Dans une première section, le phénomène de la chute démographique illinoise est déconstruit afin de différencier les implications environnementales des autres facteurs impliqués. Dans la deuxième section, le développement des activités agricoles des colons est analysé sous l'angle des différentes transformations environnementales qu'il suscite. La présentation chronologique et à l'échelle des villages adoptée dans cette section permet de suivre pas à pas l'évolution locale de l'extension européenne et ses impacts sur les écosystèmes. Finalement, la dernière section étudie comment les positions de la confédération et des tribus illinoises dans l'alliance franco-amérindienne ont pu influencer l'ampleur des transformations environnementales suscitées par la colonisation. Dans ce chapitre, plusieurs éléments peu traités par l'historiographie sont mis en lumière et ouvrent de nouvelles perspectives à l'histoire environnementale et humaine de la région. Sa construction a nécessité l'utilisation de tous les types de sources énumérées précédemment.

## CHAPITRE II

### LE PAYS DES ILLINOIS AVANT L'ARRIVÉE DES EUROPÉENS

#### 2.1 Les milieux naturels de l'American Bottom<sup>1</sup>

Le Mississippi constitue l'axe central de l'American Bottom. Sa vie aquatique est particulièrement hétérogène et ses crues fréquentes sont chargées d'alluvions fertilisantes. Les terres du Pays des Illinois, situées entre les rivières des Illinois et de l'Ohio, sur les bords mêmes du fleuve, sont donc extrêmement riches et fertiles. Délimitée de part et d'autre du fleuve par une ligne d'abrupts calcaires, la plaine inondable est située à près de 405 à 415 pieds (environ 123 à 126 m) au-dessus du niveau de la mer. Sur les îles et les berges des eaux, la vie végétale des milieux humides est particulièrement diversifiée. Partout ailleurs, les basses terres sont agrémentées de larges bandes de prairies coupées de forêts. Les coteaux bordant la vallée mississippienne sont formés par la mise à nu de couches géologiques plus anciennes appartenant au système géologique *Mississippian*, composées principalement de calcaires<sup>2</sup>. Situés de un à sept miles du fleuve (environ 1.6 à 11.3 km), ces « côtés » boisés ont une hauteur moyenne de 125 à 200 pieds (environ 38 à 60 m) au-dessus de la plaine d'inondation<sup>3</sup> donnant lieu en certains endroits à des chutes d'eau parfois spectaculaires<sup>4</sup>. Plusieurs brèches alluviales ouvertes par le ruissellement parsèment ces coteaux, forment

---

<sup>1</sup> Soulignons que cette description essentiellement basée sur des travaux géologiques ne prend pas en compte les effets de l'activité humaine préhistoriques et historiques, tels que l'urbanisation, l'agriculture et la gestion territoriale, sur les milieux naturels de l'American Bottom.

<sup>2</sup> Robley K. Matthews, *Dynamic Stratigraphy*, New Jersey, Prentice-Hall, 1974, p. 142 et Cécile Vidal, *Les implantations françaises au pays des Illinois au XVIII<sup>e</sup> siècle (1699-1765)*, Thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Centre d'études nord-américaines, 1995, p. 278.

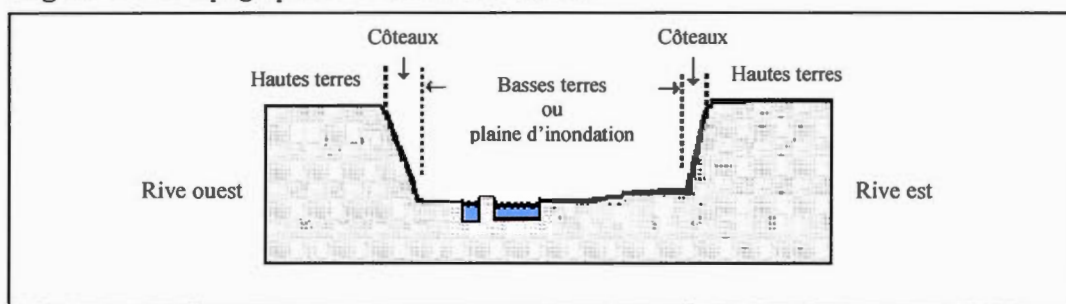
<sup>3</sup> Amanda Parson, « American Bottom », *Illinois History*, Northern Illinois University Libraries, février 2002, p. 21.

<sup>4</sup> Musée de la civilisation, Centre de référence de l'Amérique française, *Archives du Séminaire de Québec (ASQ)*, sme 12.1/009/042, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la Seigneurie de la mission des Tamaroas par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courier.



aussi des zones de pente plus douce entre les basses et hautes terres. Sur les abrupts, les hauts plateaux sont composés de prairies plus vastes, bien que toujours mélangées à la forêt (fig. 2.1). Ce paysage appelé *prairie peninsula* est un type intermédiaire entre la prairie *tallgrass* à l'ouest et la forêt à l'est qui combine les deux types de paysages (fig. 2.2). Grâce à la présence d'un milieu humide, de la forêt et de la prairie (fig. 2.3)<sup>5</sup>, la faune est exceptionnellement abondante et diversifiée sur ce territoire<sup>6</sup>. En effet, plus de 29 000 espèces animales (comprenant les insectes) ont occupé l'Illinois<sup>7</sup>. Même si les populations animales et végétales des trois zones peuvent fréquenter plus d'un milieu naturel, nous proposons dans cette section d'étudier les principales caractéristiques de chacun des trois écosystèmes qui constituent le paysage du Pays des Illinois.

**Figure 2.1** La topographie de l'American Bottom



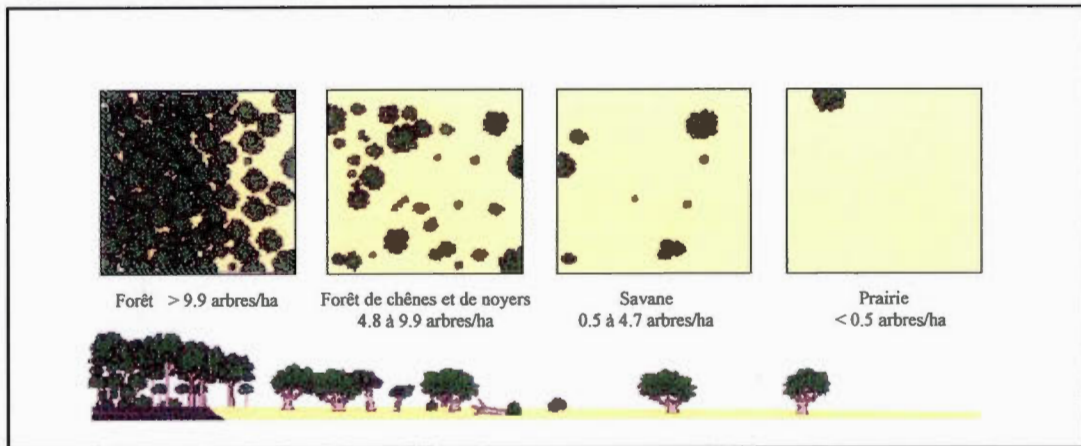
Source : adaptés de J. C. Nelson *et al.*, « Presettlement... », chap. 7.

<sup>5</sup> John C. Nelson, *et al.*, « Presettlement and Contemporary Vegetation Patterns Along Two Navigation Reaches of the Upper Mississippi River », chap. 7 dans *Perspectives on the Land Use History of North America : A Context for Understanding Our Changing Environment*, sous la dir. de Thomas D. Sisk, U. S. Dept. of the Interior, U.S. Geological Survey, Biological Resources Division, 1998.

<sup>6</sup> Theodore Calvin Pease et Raymond C. Werner, éd., *The French Foundations, 1680-1693*, Springfield (I.L.), Illinois State Historical Library, coll. « Illinois State Historical Library », vol. 23, Série française, vol. 1, 1934, p. 305-306 et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 28-29.

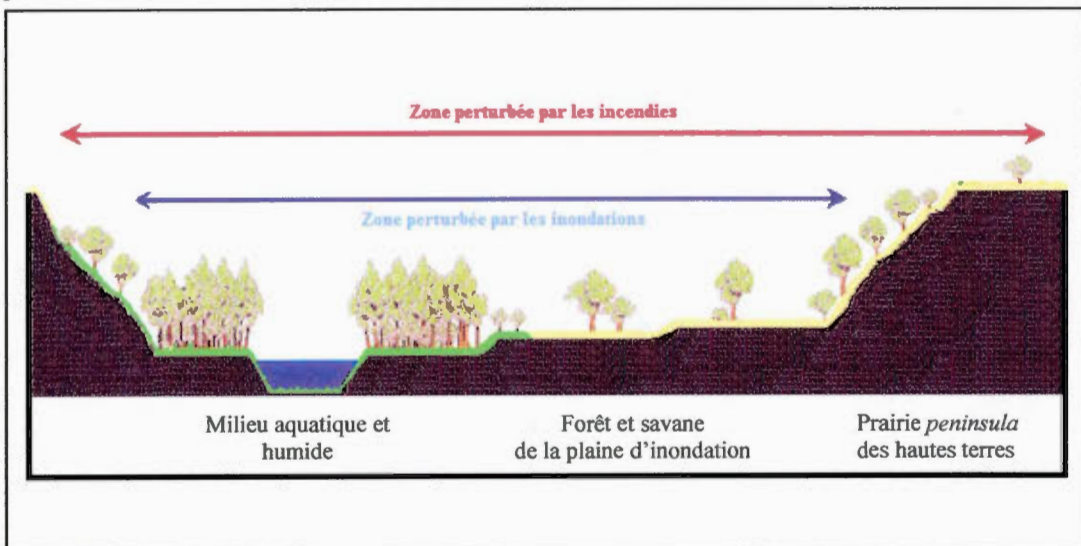
<sup>7</sup> Illinois State Museum (ISM), « Historic », *Museumlink Illinois*, 2000. < [http://www.museum.state.il.us/muslink/nat\\_amer/post/](http://www.museum.state.il.us/muslink/nat_amer/post/) > (16 mai 2009).

**Figure 2.2** La raréfaction du couvert forestier entre les forêts et les prairies



Source : adaptés de J. C. Nelson *et al.*, « Presettlement... », chap. 7.

**Figure 2.3** Les trois écosystèmes de l'American Bottom et ses deux principales sources de perturbation



Source : adaptés de J. C. Nelson *et al.*, « Presettlement... », chap. 7.

### 2.1.1 Le milieu humide

Ce milieu inclut le fleuve, les îles, les ruisseaux, les petits lacs, les marais, les brèches alluviales et leurs berges. Plusieurs des plans d'eaux de la plaine inondable sont d'anciennes

sections du Mississippi dissociées du fleuve par les inondations. Avec le temps plusieurs vont finir par s'enliser sous l'accumulation de dépôts végétaux. Ces nombreuses étendues d'eau entraînent l'évaporation de grande quantité d'eau dans l'atmosphère<sup>8</sup>. Les milieux humides contiennent une végétation foisonnante entourée d'une forêt dense abritant une grande variété d'essences d'arbres. En raison de la protection contre la sécheresse et les feux que procure le haut taux d'humidité, les espèces végétales de cette zone sont plus abondantes et diversifiées que n'importe où dans l'American Bottom<sup>9</sup>. Ce milieu contient plusieurs arbres bien adaptés à l'humidité. Nous y retrouvons surtout des peupliers deltoïdes (*Populus deltoides*), des micocouliers occidentaux (*Celtis occidentalis*), plusieurs espèces d'ormes (*Ulmus spp.*) dont l'orme d'Amérique (*Ulmus americana*) et l'orme rouge (*Ulmus rubra*), des sureaux du Canada (*Sambucus canadensis*), des érables négundo (*Acer negundo*) et différentes espèces de frênes (*Fraxinus spp.*) dont le frêne blanc (*Fraxinus americana*). Avec sa facilité d'enracinement dans les dunes de sable, le saule pleureur (*Salix babylonica*) joue un rôle important dans la formation d'îles<sup>10</sup>. Ce milieu abrite également de nombreuses plantes aquatiques ou d'humidité comme la zizanie aquatique (*Zizania aquatica*), la renouée amphibie (*Polygonum amphibium*), le lotus jaune d'Amérique (*Nelumbo lutea*), le nénuphar d'Amérique (*Nuphar advena*) et plusieurs espèces de Nymphéacées (*Nymphaeaceae spp.*). On y retrouve aussi un grand nombre de champignons, arbustes et plantes dicotylédones ou monocotylédones.

L'écosystème des milieux humides abrite aussi une faune diversifiée. Les oiseaux y sont particulièrement nombreux : le cygne trompette (*Cygnus buccinator*), le canard colvert (*Anas platyrhynchos*), la Grande aigrette (*Ardea alba*), le Courlis esquimau (*Numenius borealis*) et le célèbre pygargue à tête blanche (*Haliaeetus leucocephalus*). Si plusieurs espèces sont présentes toute l'année, une grande quantité d'espèces migratrices passent ou y séjournent à l'automne et au printemps puisque le fleuve constitue la principale route de migration du

---

<sup>8</sup> Morgan J. McFarland, *The Watery World : The Country of the Illinois, 1699-1778*, Thèse de doctorat, Cincinnati (O.H.), University of Cincinnati, 2005, p. 26-27 et T. E. Emerson et R. B. Lewis, (dir. publ.), *Cahokia and the Hinterlands : Middle Mississippian Cultures of the Midwest*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 2000, p. 22.

<sup>9</sup> J. C. Nelson *et al.*, « Presettlement... », chap. 7 et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 28.

<sup>10</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 42.

Midwest. Leur passage joue un grand rôle dans l'écosystème tant au point de vue nutritionnel que de l'aménagement de l'habitat. Parmi ces voyageurs, nous retrouvons différentes espèces de grèbes (*Podicipedae spp.*), la Bernache du Canada (*Branta canadensis*), le butor d'Amérique (*Botaurus lentiginosus*), la grue blanche (*Grus americana*), la sarcelle d'hiver (*Anas crecca*), la sarcelle à ailes bleues (*Anas discors*) et la tourterelle triste (*Zenaidura macroura*). Certains mammifères et rongeurs comme la loutre de rivière (*Lontra canadensis*), le rat musqué (*Ondatra zibethicus*) et le castor (*Castor canadensis*) habitent cet environnement. Dans les eaux, se trouvent des poissons et des anguilles de toutes sortes. Nous trouvons des catostomidés (*Catostomidae spp.*) comme le meunier tacheté (*Minytrema melanops*) et le Chevalier blanc (*Moxostoma anisurum*), le petit Bluegill (*Lepomis macrochirus*), de nombreuses espèces de poisson-chat (*Siluriformes spp.*), le poisson-castor (*Amia calva*), le brochet d'Amérique (*Esox americanus americanus*) et l'anguille d'Amérique (*Anguilla rostrata*)<sup>11</sup>. Diverses espèces d'amphibiens, d'annélides, de crustacés, d'insectes, de mollusques et de reptiles y trouvent également refuge. Parmi eux, nous retrouvons la tortue à tempes rouges (*Trachemys scripta elegans*), les très venimeux Garter snake (*Thamnophis*) et massasauga (*Sistrurus catenatus*) et le ouaouaron (*Rana catesbeiana*)<sup>12</sup>.

### 2.1.2 La forêt de chênes et noyers

En s'éloignant de l'humidité, la diversité végétale tend progressivement à s'estomper au profit d'espèces plus résistantes à la sécheresse et aux feux (fig. 2.2 et 2.3). La résistance de ces espèces tient à une écorce épaisse et à un feuillage en hauteur. En ce sens, les forêts de la vallée mississippienne contiennent davantage de variétés de chênes (*Quercus spp.*) et de noyers (*Carya spp.*). Plus précisément, nous y retrouvons plus fréquemment des chênes des

<sup>11</sup> Vaugine de Nuisement, *Journal de Vaugine de Nuisement (ca 1765) : Un témoignage sur la Louisiane du XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. critique par Steve Canac-Marquis et Pierre Rézeau, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 35, 46, 37, 71-133 (glossaire) et 174; T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 305-306 et Reuben Gold Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland (O.H.), Burrows, 1896-1901 (JR), vol. 55, p. 192.

<sup>12</sup> Ann Sutton et Myron Sutton, *The Audubon Society Nature Guides : Eastern Forests*, New York, Alfred A. Knopf, 1985, p. 58-70; ISM, « Environment », *RiverWeb : American Bottom*, s. d. < <http://www.museum.state.il.us/RiverWeb/landings/Ambot/> > (4 mai 2009) et R. Dan Neely et Carla G. Heister, *The Natural Resources of Illinois : Introduction and Guide*, Illinois, Illinois Natural History Survey Special Publication 6, 1987, p. 84-92 et 110-113.

marais (*Quercus palustris*), des ormes (*Ulmus spp.*), des érables argentés (*Acer saccharinum*), des chênes blancs d'Amérique (*Quercus alba*), des noyers blancs d'Amérique (*Carya ovata*), des caryas amers (*Carya cordiformis*), des caryas tomenteux (*Carya tomentosa*), des caryas des pourceaux (*Carya glabra*) et des pacaniers (*Carya illinoensis*). La plaine d'inondation compte également en moins grand nombre des peupliers deltoïdes (*Populus deltoides*), des micocouliers occidentaux (*Celtis occidentalis*), des frênes (*Fraxinus spp.*), des platanes d'Occident (*Platanus occidentalis*) et des érables negundo (*Acer negundo*). Plusieurs arbres à fruit comme le plaqueminier de Virginie (*Diospyros virginiana*), les pruniers (*Prunus spp.*), les pommiers (*Malus spp.*), le châtaignier d'Amérique (*Castanea dentata*) et la vigne américaine (*Vitis labrusca*) sont aussi fréquents dans cette zone. Cette composition différencie ces forêts de celles composées d'hêtres (*Fagus spp.*) et d'érables (*Acer spp.*) de l'est de l'Illinois. Les forêts de la vallée contiennent de nombreux îlots de prairies où l'on retrouve de grandes variétés de plantes graminées et non graminées dont nous décrirons la configuration plus en détails dans la prochaine sous-section. Ce milieu de forêts et de prairies sert lui aussi de refuge à un grand nombre de champignons, arbustes et plantes dicotylédones ou monocotylédones.

Les forêts et prairies de la vallée abritent une grande quantité de mammifères dont l'ours noir (*Ursus americanus*), le couguar (*Felis concolor*), le renard roux (*Vulpes vulpes*), le renard gris d'Amérique (*Urocyon cinereoargenteus*), le lynx roux (*Felis rufus*), le raton laveur (*Procyon lotor*), la mouffette (*Mephitis mephitis*), le loup gris (*Canis lupus*) et l'opossum (*Didelphis virginiana*). La plaine inondable est également peuplée d'oiseaux de toutes sortes dont le dindon sauvage (*Meleagris gallopavo*), la chouette rayée (*Strix varia*), le Pic à bec ivoire (*Campephilus principalis*) et l'engoulevent bois-pourri (*Camprimulgus vociferus*)<sup>13</sup>. Elle a également été le territoire de la tourte voyageuse (*Ectopistes migratorius*) et la Conure à tête jaune (*Conuropsis carolinensis*)<sup>14</sup>. Diverses espèces d'amphibiens,

<sup>13</sup> V. de Nuisement, *Journal de Vaugine...*, p. 37 et 71-133 (glossaire) et T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 321-322.

<sup>14</sup> Deux espèces qui constituaient des bandes très nombreuses, mais qui ont totalement disparu en raison de l'activité humaine et de la chasse excessive au XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle. ISM, « Historic ».

d'annélides, de crustacés, d'insectes et de reptiles trouvent également leur habitat dans cet environnement de forêts et prairies<sup>15</sup>.

### 2.1.3 La *prairie peninsula*

Sur le dessus des abrupts de calcaire, de larges prairies forment des îlots entourés de bois ou sont parsemées d'arbres, constituant ainsi un paysage de savane appelé *prairie peninsula*. Avec la baisse des températures à l'automne, l'herbe des prairies meurt et s'assèche. Durant l'hiver, elle est écrasée et morcelée par les intempéries. L'herbe repousse au printemps et atteint sa pleine maturité en juillet, pouvant alors mesurer la taille d'un homme. Durant toute cette période, la prairie fleurit par espèces successives, revêtant ainsi des robes aux couleurs changeantes. Nous y retrouvons en grande quantité des herbes de saisons chaudes dont le Barbon de Gérard (*Andropogon gerardii*), le Faux sorghos penché (*Sorghastrum nutans*), la spartine (*Spartina pectinata*), la calamagrostide du Canada (*Calamagrostis canadensis*), la Schizachyrium à balais (*Schizachyrium scoparium*), le grand boutelou (*Bouteloua curtipendula*), l'herbe des Indiens (*Sorghastrum nutans*) et le panic érigé (*Panicum virgatum*). Ensuite viennent les herbes de saison froide dont le stipe à balai (*Stipa spartea*), la koelérie à crête (*koeleria cristata*) et la *Prairie Dropseed* (*Sporobolus heterolepsis*). La prairie abonde également de plantes à fleurs non graminées (dicotylédones) dont les *Rosinweed* (*Silphium integrifolium*), les *Compassplant* (*Silphium laciniatum*) et les tournesols (*Helianthus annuus*). La fertilité du sol, due à l'origine aux dépôts glaciaires de *loess*, est entretenue par le renouvellement annuel des herbes, les incendies et les fluctuations des précipitations qui assurent la primauté de la prairie sur la forêt<sup>16</sup>. Les espèces d'arbres regroupés ou isolés dans ce milieu sont toutes pyrophytes (particulièrement résistantes au feu et à la sécheresse). C'est donc à cet endroit que nous retrouvons la plus grande quantité de chêne blanc d'Amérique (*Quercus alba*), de chêne à gros fruits (*Quercus macrocarpa*), de chêne noir (*Quercus velutina*) et de noyer (*Carya spp.*). À cause des conditions particulières

---

<sup>15</sup> A. Sutton et M. Sutton, *The Audubon...Eastern Forests*, p. 58-70; Lauren Brown, *The Audubon Society Nature Guides : Grasslands*, New York, Alfred A. Knopf, 1985, p. 30-42 et ISM, « Historic ».

<sup>16</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 28-29.



de cet habitat hostile aux forêts, le pourcentage des autres espèces d'arbres demeure infime. À l'imitation des deux autres milieux naturels, les prairies abritent également un grand nombre de champignons, arbustes et plantes dicotylédones ou monocotylédones<sup>17</sup>.

La *prairie peninsula* est le domaine d'immenses troupeaux de bisons (*Bison bison*)<sup>18</sup>, des cerfs de Virginie (*Odocoileus virginianus*) et des wapitis (*Cervus canadensis*). Elle abrite aussi plusieurs autres mammifères comme le coyote (*Canis latrans*), le blaireau américain (*Taxidea taxus*) et la belette à longue queue (*Mustela frenata*). Une grande quantité de rongeurs tels le lapin à queue blanche (*Sylvilagus floridanus*), le gause brun (*Geomys bursarius*) et l'écureuil fauve (*Sciurus niger*) peuplent aussi ce milieu. Il y a également des oiseaux de toutes sortes dont des tétras cupidon (*Tympanuchus cupido*), des colins de Virginie (*Colinus virginianus*) et des buses à queue rousse (*Buteo jamaicensis*)<sup>19</sup>. Diverses espèces d'amphibiens, d'annélides, d'insectes, et de reptiles vivent aussi dans cet environnement de forêts et prairies<sup>20</sup>.

#### 2.1.4 Le climat et la dynamique du milieu mississippien au XVII<sup>e</sup> siècle

Le climat de l'American Bottom aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles est continental, c'est-à-dire avec des hivers froids et relativement secs, puis des étés chauds et humides. Par contre, la moyenne des températures n'est pas la même qu'aujourd'hui, ni de celle de l'époque *mississippian*<sup>21</sup>. En effet, le « petit âge glaciaire » qui sévit dans cette région entre 1450 et 1850 est un épisode relativement plus frais avec une diminution moyenne des températures allant jusqu'à 1.5°C de moins que la moyenne actuelle et allant jusqu'à 1.0°C de moins que la moyenne *mississippian*. Malgré cette fraîcheur, les missionnaires aux Illinois ont tout de

<sup>17</sup> L. Brown, *The Audubon...Grasslands*, p. 30-42; R. D. Neely et C. G. Heister, *The Natural Resources...*, p. 19-22; J. C. Nelson *et al.*, « Presettlement... », chap. 7 et ISM, « Historic ».

<sup>18</sup> Les troupeaux de bison pouvaient atteindre 4000 à 5000 bêtes. JR, vol. 55, p. 192.

<sup>19</sup> V. de Nuisement, *Journal de Vaugine...*, p. 35 et 71-133 (glossaire) et JR, vol. 59, p. 110.

<sup>20</sup> L. Brown, *The Audubon...Grasslands*, p. 30-42 et ISM, « Historic ».

<sup>21</sup> Rattachée à la culture des *Mound Builders*, cette civilisation s'est développée et a dominé la vallée mississippienne entre le VIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. Nous analyserons plus en détail cette civilisation dans la section 2.2.3.

même noté que les conditions climatiques étaient moins rudes que dans la vallée du Saint-Laurent au même moment<sup>22</sup>. Ce n'est qu'après 1850 que le climat se réchauffa (et continue de le faire aujourd'hui) dans l'ensemble de l'hémisphère nord<sup>23</sup>. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les températures moyennes en juillet et en août varient entre 19 et 31°C. De décembre à février, les températures oscillent entre -2 et 8°C. Le premier gel se produit généralement à la fin octobre. Les températures plus froides de cette époque coïncident avec une diminution des précipitations annuelles. L'hiver est parsemé de petites pluies pouvant durer plusieurs jours. La période d'enneigement relativement courte de cinq<sup>24</sup> à dix jours permet une accumulation totale d'un peu plus de sept ou huit centimètres de neige<sup>25</sup>. Le sud de l'Illinois connaît généralement une seule violente tempête de neige par hiver. La majorité des précipitations tombent pendant l'été sous forme d'orages violents, mais très brefs. De plus, environ tous les cinq ans, il se produit une année de sécheresse où il tombe seulement 60 à 64 % des précipitations habituelles. Une autre année de sécheresse plus sévère se produit environ tous les cinquante ans. Il ne tombe alors que 36 à 44 % des précipitations annuelles. Avec ces conditions, la saison végétative s'étend entre 195<sup>26</sup> et 205 jours<sup>27</sup>. Ce qui est beaucoup plus long que dans la vallée laurentienne où elle varie entre 130 à 150 jours au même moment<sup>28</sup>.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'American Bottom est constitué d'une mosaïque de paysages composée de prairies, de forêts, de marais et de marécages. Cet ancien bastion de la culture *mississippian*<sup>29</sup> demeure un territoire profondément marqué par son occupation humaine millénaire. Comme dans la majorité des écosystèmes nord-américains, les principales espèces végétales du milieu naturel ont su s'appuyer sur l'activité humaine pour imposer leur prédominance. Depuis la chute des *Mississippians*, la végétation a progressivement récupéré une bonne partie de l'espace qui avait été défriché et transformé en vastes étendues

---

<sup>22</sup> JR, vol. 65, p. 72.

<sup>23</sup> ISM, « Historic ».

<sup>24</sup> Bibliothèque et Archives Canada, *Fonds des Colonies, 1540-1898* (AC), C11A, 122, fol. 260, 1710, Lettres 40 à 90 de la Relation par lettres de l'Amérique septentrionale, années 1709 et 1710.

<sup>25</sup> T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 339.

<sup>26</sup> T. E. Emerson et R. B. Lewis, *Cahokia and the Hinterlands...*, p. 22.

<sup>27</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 278-280.

<sup>28</sup> Thomas Wien, « Les travaux pressants : Calendrier agricole, assolement et productivité au Canada au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, no 4, printemps 1990, p. 545.

<sup>29</sup> A. Parson, « American Bottom »..., p. 21.



agricoles<sup>30</sup>. De plus, durant le siècle et demi séparant le déclin des *Mississippians* et l'implantation française, les eaux et les inondations du fleuve ont à nouveau rempli les ruisseaux, rigoles, ruisselets et marais; cela a transformé l'ancien paysage de champs de maïs *mississippian* et son système de drainage en une vaste zone verdoyante parsemée de nombreux cours d'eau gonflés<sup>31</sup>. Avec le passage répété des groupes amérindiens, généralement des Illinois, l'activité humaine continua de jouer un rôle prédominant dans la modélisation du paysage et dans la dispersion géographique des espèces animales et végétales. Ainsi, à partir d'une base périodique plus ou moins durable, mais moins intensive qu'à l'époque *mississippian*, le feu d'origine humaine, la sélection des espèces utiles, la chasse, la pêche, la cueillette, l'édification de villages, les besoins en bois et l'agriculture perpétuèrent l'empreinte écologique des humains dans les écosystèmes de la région.

Il ne faut cependant pas croire que la région est propice à une implantation agricole aussi aisée que l'affirma Pierre-Charles de Liette (dit Deliette) en 1721 : « des prairies sans bois, où il n'y a qu'à mettre la Charuë<sup>32</sup> ». Comme René-Robert Cavelier de La Salle le souligne en 1680, beaucoup des terres de la plaine inondable sont constamment noyées, d'autres trop sèches et d'autres nécessitent un épuisant travail de défrichement ou d'assèchement<sup>33</sup>. Même les prairies au sec demandent leur lot de travail. Il faut notamment retirer la végétation au sol pour atteindre la terre à sillonner. Une fois la terre à nu, les labours peuvent être très difficiles si le sol n'a pas ou peu d'antécédents récents en matière d'agriculture ou d'horticulture<sup>34</sup>. L'hydrographie et l'héritage agricole de la région sont des facteurs que les habitants français ne pourront pas ignorer dans leur stratégie de développement agricole. Si plusieurs Français avaient prédit le grand potentiel agricole de la région, d'autres se sont vite rendus compte que le succès ne viendrait qu'au prix d'une préparation laborieuse et que la réussite de cette entreprise dépendrait beaucoup de leur capacité à repérer les surfaces déjà cultivées par les Amérindiens.

---

<sup>30</sup> ISM, « Historic ».

<sup>31</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 51.

<sup>32</sup> T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 305-306.

<sup>33</sup> Pierre Margry (éd.), *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1754*. (PM), vol. 2, Paris, Maisonneuve, 1870-1888, p. 98.

<sup>34</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 107-108.

Les violents orages estivaux, la fonte des neiges et le gonflement des flots du Mississippi par ses affluents (surtout par le Missouri) suscitent des inondations qui rendent mobile le réseau hydrographique de la plaine inondable. Les inondations peuvent rapidement transformer les prairies verdoyantes en véritables marécages et modifier subitement le parcours du Mississippi, un fleuve au lit peu profond. Les terres riveraines ont été constamment éboulées par ces crues. Les fréquents débordements du fleuve ont ainsi toujours affecté les établissements et les surfaces agricoles de la vallée. Si les inondations agissent comme un fertilisant naturel en répandant des minéraux sur les terres, elles créent aussi d'importants brassages de terre et de résidus végétaux ou animaliers qui stagnent ensuite à travers les marais, les marécages et les cours d'eau, ce qui occasionne de fortes odeurs de moisissure et de pourriture dans plusieurs endroits. Si les milieux humides abritent de grandes quantités de poissons et d'oiseaux, ils constituent aussi un environnement extrêmement favorable à la prolifération d'insectes. Les basses terres sont ainsi recouvertes de larges nuées de moustiques qui harcèlent constamment les humains, et ce, jusque dans leur sommeil. Les milieux humides libèrent d'importantes quantités d'humidité dans l'atmosphère. Cette humidité, les grandes chaleurs estivales, la présence d'insectes piqueurs et celle d'éléments en décomposition amenés par les inondations créent un environnement propice au développement des maladies. Comme plusieurs arbres des berges tombent et encombre les eaux au cours des débordements, la navigation a toujours été risquée et pénible dans cette région, particulièrement durant les périodes où les eaux sont basses<sup>35</sup>.

Les boisés et les prairies à proximité des milieux humides constituent des terrains de choix pour les humains et les animaux indigènes. Les fruits des arbres, les espaces de pâturage et l'accès à l'eau sont les principaux attraits de cette zone. La présence de grands regroupements animaliers dans cette région a joué un rôle non négligeable dans les écosystèmes tant au point de vue de la dynamique entre les espèces, que de ceux de la nutrition et l'utilisation des habitats par les humains. Le passage répété de troupeaux de ruminants friands de jeunes arbres comme le bison ou le cerf a été essentiel à la préservation

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 26-34 et ISM, « Historic ».

des prairies dans l'American Bottom. D'autre part, les oiseaux migrateurs ont aussi joué un rôle prédominant dans le milieu mississippien. Par leurs œufs, leurs déjections et leurs carcasses, les immenses colonies de tourtes voyageuses dont les volées pouvaient atteindre deux milliards d'oiseaux<sup>36</sup> ont par exemple fourni de la nourriture à des centaines d'espèces animales et autres organismes vivants de la région. Le passage de ces immenses regroupements d'oiseaux migrateurs avait aussi des répercussions sur la flore, notamment, par leur bris de branches de petits arbres et de certains petits végétaux ou encore par la grande consommation des glands, des fruits et des légumes présents dans le milieu naturel. M. J. McFarland rapporte qu'un article du *Natural Areas Journal* évoque même la possibilité que ces grandes envolées de tourte aient eu un impact sur la luminosité et le microclimat des écozones situées sur leur route migratoire<sup>37</sup>. En outre, M. J. McFarland souligne que l'abondance des oiseaux dans l'American Bottom devait créer de grandes cacophonies qui pouvaient être entendues assez loin dans les terres<sup>38</sup>. Quand les Français arrivent dans la région au XVII<sup>e</sup> siècle, les milieux naturels de l'American Bottom se trouvent au cœur du territoire de la puissante confédération illinoise. Cependant, l'occupation humaine de ce territoire est beaucoup ancienne. Voyons en quoi consiste ce type d'occupation et quelles ont été ses différentes phases avant l'arrivée des tribus illinoises.

## 2.2 L'occupation amérindienne

Quand les Européens arrivent en Amérique, le continent est occupé depuis déjà plusieurs millénaires et abrite des populations importantes<sup>39</sup>. La diffusion des populations amérindiennes à travers le continent a été progressive, mais toucha l'ensemble des écozones. Si bien qu'à l'arrivée des Européens, la quasi-totalité des milieux naturels du continent est

---

<sup>36</sup> Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique, 1715-1747*, Sillery, Septentrion, coll. « V », 2008, p. 151.

<sup>37</sup> Chuck Williams, « Lessons from Pigeon », *Natural Areas Journal*, vol. 22, no 3, 2002, p. 179, cité par M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 50.

<sup>38</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 40, 49-51 et 54.

<sup>39</sup> Les récentes estimations évaluent à environ 54 millions de personnes la population en Amérique en 1492. William M. Denevan, « Native American Populations in 1492 : Recent Research and a Revised Hemispheric Estimate », dans *The Native Population of the Americas in 1492*, sous la dir. de William M. Denevan, 2<sup>e</sup> éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1992), Madison (W.I.), University of Wisconsin Press, 2010, p. xxviii.

affectée par la gestion amérindienne du territoire. Si les Amérindiens et les Européens possèdent chacun leur propre modèle d'occupation territoriale, les différentes cultures amérindiennes ont également pratiqué des modes de gestion territoriale différents les uns des autres.

### 2.2.1 La gestion amérindienne du territoire

Chez les Amérindiens, le feu demeure le principal outil d'aménagement du territoire. Il est employé pour contrôler la densité végétative des forêts et des prairies. Il permet d'obtenir des espaces dégagés et une meilleure visibilité dans les régions à végétation serrée. En réduisant fréquemment la densité végétale des sous-bois par le brûlis et la hauteur des herbes par de grands feux, les chasseurs s'assurent d'un accès rapide à leurs territoires de chasse et d'une certaine aisance pour traquer le gibier. Pour compliquer les raids ennemis, cette pratique de défrichement est évitée aux abords du territoire tribal. La mise à feu du couvert végétal attire aussi le gibier puisque plusieurs ruminants sont avides de jeunes pousses<sup>40</sup>. Le feu est aussi employé comme technique d'encerclement pour la chasse au gibier et aux insectes. Finalement, il permet aussi de réduire l'abondance des reptiles et des moustiques<sup>41</sup>.

Dans les villages, le feu est utilisé pour le chauffage, la cuisson et l'aménagement des espaces d'habitation. Il sert au défrichement du terrain et à la coupe des arbres<sup>42</sup> nécessaires à la construction des habitations. Chez les groupes agriculteurs, le brûlis sert à aménager des espaces destinés à l'agriculture et à renouveler la fertilité des sols<sup>43</sup>. Les Amérindiens se

---

<sup>40</sup> PM, vol. 3, p. 233.

<sup>41</sup> Gordon M. Day, « The Indians as an Ecological Factor in the Northeastern Forest », *Ecology*, vol. 34, no 2, avril 1953, p. 334 et 337 et Thomas M. Bonnicksen, *America's Ancient Forests : From the Ice Age to the Age of Discovery*, New York et Toronto, John Wiley & Sons Inc., 2000, p. 153, 168-192 et 199.

<sup>42</sup> En l'absence d'outil de métal, les Amérindiens brulaient le bas du tronc d'arbre tout en taillant cette zone soumise aux flammes à l'aide d'une pierre affûtée. Le bois en braise ou brûlé étant plus facile à travailler, ils pouvaient ainsi abattre plus facilement les gros arbres nécessaires à la construction de la charpente des habitations. L'arrivée de la hache de fer contribuera à la raréfaction de cette technique par la suite. Sara Henry Stites, *Economics of the Iroquois*, Lancaster (P.A.), New Era Printing, 1905, p. 45-46 et Stéphen Rostain et Aad H. Versteeg, « Une hache de pierre amérindienne emmanchée découverte dans la rivière Suriname », *Mededelingen Surinaams Museum*, vol. 55, 1999. [En ligne : <http://home.wxs.nl/~vrstg/guianas/suriname/bijlfr.htm>].

<sup>43</sup> PM, vol. 5, p. 391.

servent aussi du feu comme outil dans le travail du bois<sup>44</sup>, le fumage et les recettes médicinales. Les guerriers utilisent le feu comme arme de guerre offensive contre les récoltes, les villages et les territoires de chasse d'une nation ennemie. Ils l'utilisent également comme arme de guerre défensive lorsqu'ils veulent couvrir leur retraite ou éviter la prise des biens et des provisions par l'ennemi<sup>45</sup>.

Les perturbations écologiques suscitées par les feux ont toujours influencé la composition des écosystèmes nord-américains. Certains conifères comme le pin gris (*Pinus banksiana*) ont même besoin de la présence des incendies pour accomplir leur processus de reproduction. Les variations dans la fréquence des incendies dans une région provoquent un réajustement dans la répartition et la diversité végétative et animale dans ces écosystèmes. Le nombre moyen de feux a donc un impact sur la biodiversité locale et régionale. Lorsqu'une augmentation significative du nombre de feux se produit, plusieurs espèces végétales et animales de l'écosystème sont remplacées par d'autres mieux adaptées aux nouvelles conditions. Le feu est notamment un facteur crucial qui a empêché la progression des arbres dans les prairies du Midwest. Par contre, les espèces pyrophytes récemment arrivées dépendront de ce taux d'incendies pour maintenir leur hégémonie sur le nouveau territoire. Le remplacement des espèces dominantes se réalise par des migrations ou encore l'éradication de certaines espèces. Lors d'une augmentation progressive de la fréquence des incendies, les espèces sensibles au feu comme celles des milieux humides migreront vers des écosystèmes moins perturbés, puis les espèces accommodées par le passage fréquent des incendies fréquenteront davantage les milieux plus souvent affectés par cet élément. Si la fréquence des feux augmente trop brusquement pour permettre la migration des espèces inadaptées, celles-ci risquent d'être anéanties au profit d'une arrivée précoce des espèces pyrophytes<sup>46</sup>.

---

<sup>44</sup> Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages en Louisiane, 1751-1768*, éd. par Philippe Jacquin, Paris, Aubier-Montaigne, 1980, p. 126.

<sup>45</sup> G. M. Day, « The Indians... », p. 337 et T. M. Bonnicksen, *America's Ancient Forests...*, p. 162-168 et 192-198.

<sup>46</sup> G. M. Day, « The Indians... », p. 336-339 et T. M. Bonnicksen, *America's Ancient Forests...*, p. 146-149.

L'occupation amérindienne comprend d'autres activités de gestion territoriale comme le ramassage du bois à feu, la chasse, la cueillette et la pêche. Si elles sont moins perturbatrices dans le court terme, elles n'en demeurent pas moins importantes dans la durée. L'agriculture chez les groupes sédentaires ou semi-sédentaires est un autre exemple de gestion territoriale. Fins connaisseurs de leurs milieux naturels, les Amérindiens vont même tirer profit des activités des autres êtres vivants sur le territoire<sup>47</sup>. On évitera, par exemple, de tuer une famille de castors si l'on se rend compte que leur barrage augmente la présence des poissons ou facilite l'activité de la pêche sur le réseau hydrographique du territoire tribal. Les Amérindiens ont donc appris à utiliser le plus grand éventail de ressources disponibles. Cet apprentissage ne s'est pas fait au cours d'un parcours linéaire, mais par des essais et erreurs, des moments de continuité et de rupture, des transmissions et des oublis. Les nouveaux comportements et les nouvelles techniques, s'ils constituent des éléments d'amélioration des conditions de vie ou s'ils répondent à des besoins individuels ou collectifs, deviennent progressivement des acquis et des usages culturels traditionnels. Ils sont transmis par le biais de la tradition et justifiés par le truchement de nouveaux mythes. La mise en place de réseaux commerciaux régionaux et interrégionaux a aussi permis une plus grande circulation des connaissances et des expériences. Comme ils contribuent également à la transmission de nouvelles technologies ou techniques, les réseaux commerciaux sont de formidables accélérateurs d'innovations et d'échanges d'informations entre les groupes. Ce sont ces lieux d'échange qui ont notamment permis la diffusion du maïs du Mexique jusqu'au nord du 49<sup>e</sup> parallèle. Ces nouvelles connaissances, expériences, technologies et techniques impliquent bien souvent des ajustements non négligeables dans le milieu naturel et dans l'univers religieux amérindien<sup>48</sup>.

La gestion territoriale et les activités de subsistance des Amérindiens ont largement affecté les écosystèmes nord-américains et ont créé une relation symbiotique complexe entre les humains et le milieu naturel. Si l'humain s'est adapté aux changements du milieu naturel, le milieu naturel s'est également adapté aux activités humaines<sup>49</sup>. De cette relation forgée par

---

<sup>47</sup> G. M. Day, « The Indians... », p. 329-330.

<sup>48</sup> Cette réflexion est inspirée de T. E. Emerson et R. B. Lewis, *Cahokia and the Hinterlands...*, p. 41.

<sup>49</sup> G. M. Day, « The Indians... », p. 339-340.

les pratiques naît un certain niveau d'interdépendance qui peut varier d'une culture humaine à l'autre. La recherche alimentaire des humains est un élément important de leur relation symbiotique avec leur environnement. Par leur choix alimentaire, les humains participent activement à la conservation ou à la décroissance des espèces sur leur territoire. Quand des groupes humains se nourrissent régulièrement des mêmes ressources, comme l'arbre à noix ou certaines plantes sauvages à grains féculents, ils participent à leur préservation. Ils le font en ne se servant pas de ces espèces comme combustible ou matériaux de construction, mais aussi en dispersant leurs grains au cours de leurs activités quotidiennes. Avec le temps, ce soutien favorise la prolifération des espèces « utiles » sur le territoire. Au cours de l'occupation amérindienne de l'American Bottom, les noyers, ormes, micocouliers, frênes et mûriers ont notamment été nettement favorisés. De son côté, la chasse a joué un rôle central dans le maintien et le contrôle des espèces animales. En ne chassant pas les galliformes qui viennent picorer dans leurs villages, les tribus nous démontrent un autre cas d'entretien des espèces animales sans nécessairement parler de domestication<sup>50</sup>.

Si la frontière entre la valorisation des espèces « utiles » et la domestication n'est pas toujours facile à trancher, c'est que l'on applique à un processus complexe un concept événementiel qui s'y rattache difficilement. Quand la symbiose entre les humains et certains éléments animaliers ou végétaux du milieu est étroite, il se crée une relation de dépendance entre eux. En ce sens, l'agriculture demeure l'accomplissement d'une symbiose intense entre les humains et quelques espèces. Néanmoins, ce type de relation cache un certain danger si elle se réalise au mépris de la diversité alimentaire. Plus l'agriculture favorise exclusivement une espèce, plus l'interdépendance devient grande. En ce sens, si la monoculture d'une espèce permet une rentabilité optimale, elle peut aussi augmenter le risque de graves pénuries alimentaires lorsque les conditions climatiques ne sont pas au rendez-vous. La diversité est donc un élément de stabilité dans toute politique agraire<sup>51</sup>. La question de la dépendance à une monoculture trouve un excellent exemple dans la politique agricole des *Mississippians*.

---

<sup>50</sup> T. E. Emerson et R. B. Lewis, *Cahokia and the Hinterlands...*, p. 40-41.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 41-45 et David Rindos, *The Origins of Agriculture : An Evolutionary Perspective*, New York, Academy Press, 1984, p. 153.

Mais avant d'aborder ce cas, dressons un portrait des différents types d'occupations culturelles préhistoriques que connut l'American Bottom.

### 2.2.2 Les différentes périodes culturelles de l'American Bottom

Les premières traces d'une présence humaine dans le haut de la vallée mississippienne datent de la période culturelle paléo-amérindienne (14 000 à 8 000 avant le présent). Cette culture se caractérise par de petits groupes familiaux de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs nomades qui habitent dans de petits camps temporaires et mobiles. Ces groupes de chasseurs vivent surtout de gros gibiers qu'ils chassent avec des techniques très efficaces dans des conditions d'abondance. Leurs déplacements correspondent à la disponibilité géographique et saisonnière des ressources végétales et animales. À l'époque, le climat était un peu plus froid qu'aujourd'hui avec une moyenne de 2.7°C en moins en juillet. Avec le réchauffement progressif du climat, les Paléo-Amérindiens ont vu disparaître la toundra et les forêts d'épinettes au profit des forêts de feuillus. Ils ont dû concilier ce changement d'écosystème avec les déplacements des populations animales qu'il a suscités. Vers la fin de la période, les Paléo-Amérindiens durent composer avec les difficultés occasionnées par la disparition progressive du gibier mégafaunique<sup>52</sup>.

Avec ces changements environnementaux vint la période culturelle Archaïque (10 000 à 3 000 avant le présent), elle-même subdivisée en trois sous-périodes correspondant à trois modes de vie légèrement différents : l'Archaïque inférieur (10 000 à 8 000 avant le présent), moyen (8 000 à 5 000 avant le présent) et supérieur (5 000 à 3 000 avant le présent). Si les groupes demeurent essentiellement des familles de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs nomades dans les premiers temps de l'Archaïque, le développement de nouveaux outils ou d'innovations certaines, comme la domestication du loup vers 8 500 avant le présent, leur facilitera la tâche. Graduellement, leur vie nomade deviendra moins importante et limitée aux changements saisonniers avec la construction de villages. Avec leur adaptation aux nouvelles

---

<sup>52</sup> ISM, « Prehistoric », *Museumlink Illinois*, 2000. < [http://www.museum.state.il.us/muslink/nat\\_amer/pre/index.html](http://www.museum.state.il.us/muslink/nat_amer/pre/index.html) > (16 mai 2009).



conditions, les groupes connaîtront une nouvelle croissance démographique. Vers la fin de la période, les communautés complèteront leur alimentation avec des espèces végétales domestiquées comme la *marshelder* (*Iva annua*). Si le climat demeure plus froid qu'aujourd'hui au début de la période, le réchauffement climatique (*Great Drought*) de 8 000 à 5 000 avant le présent provoquera une baisse des précipitations de l'ordre de 10 à 20 % de moins qu'aujourd'hui et une prolongation significative de la saison de croissance végétative. Ce changement entraîna une importante transformation de la flore qui se manifesta par le développement des forêts de feuillus, puis la généralisation des prairies. Face à la situation, les tribus pratiqueront une utilisation plus diversifiée des ressources. Progressivement, leur mode de vie et leurs innovations technologiques favoriseront une symbiose plus approfondie avec leur environnement, notamment avec le noyer noir (*Juglans nigra*), le pacanier (*Carya illinoensis*) et le noyer (*Carya*). Le succès de cette stratégie autour d'espèces favorisées aura aussi un impact considérable sur la croissance démographique et sur la mise en place d'un vaste réseau commercial dans l'est du continent nord américain. Avec le retour de températures plus fraîches et de précipitations plus abondantes vers 5 000 avant le présent apparurent les premières techniques de terrassement à grande échelle. Ces techniques permirent la construction de sites funèbres et cérémoniels beaucoup plus imposants, les tout premiers signes de la civilisation *Mound Builders*<sup>53</sup>.

La période culturelle « des terres boisées » ou « sylvicole » (3 000 à 1 250 avant le présent) est subdivisée en trois phases. Les premiers temps se caractérisent par l'arrivée d'une exploitation horticole et agricole partagée de manière saisonnière avec le nomadisme. La diffusion de l'agriculture et de la permanence des villages susciteront l'apparition de grands centres de population et même de milieux urbains. Avec la sédentarisation, la seconde phase est caractérisée par la mise en place d'un commerce à longue distance. L'arrivée de l'arc, de la flèche et du maïs dans la dernière phase révolutionnera le mode de vie des groupes du Haut Mississippi. Au cours de la période des « terres boisées », les groupes de l'Illinois eurent des relations commerciales et diplomatiques avec la civilisation *Mound Builders* de l'Ohio. Parmi elles, la culture nomade Adena est basée sur la chasse, la pêche, la

---

<sup>53</sup> *Ibid.*

cueillette et quelques pratiques horticoles. En effet, les Adena cultivaient la courge (*Cucurbitaceae spp.*), la citrouille (*Curbita pepo*), le tournesol (*Helianthus annuus*), la *maygrass* (*Phalaris caroliniana*), la *marshelder* (*Iva annua*) et probablement le chénopode (*Chenopodium spp.*)<sup>54</sup>. Ils ont vraisemblablement transmis plusieurs technologies, outils, structures sociopolitiques et pratiques funèbres aux groupes de l'Illinois<sup>55</sup>.

La culture Adena se renouvela par la culture Hopewell. Les deux cultures ont achevé la sédentarisation des groupes en véritables villages d'agriculteurs, l'affiliation des clans en chefferie et la transmission des pratiques funèbres<sup>56</sup>. Les monticules funéraires commencèrent à être utilisés comme observatoires astronomiques et comme éléments de marquage ou de surveillance du territoire, des vocations plus politico-militaires. Soucieux de contrôler la voie de circulation et commerciale névralgique du continent, les Hopewell appliquèrent une politique d'échange et de cohabitation avec les groupes du Mississippi. Le déclin de la culture Hopewell est caractérisé par une période de tension sociale et guerrière qui perturba ses réseaux commerciaux et dispersa les villages entre 400 et 500 apr. J.-C. Plusieurs éléments permettent de croire que les Hopewell vécurent un certain niveau de stress alimentaire en raison d'une dépendance accrue envers le maïs, de certains changements climatiques ou encore des problèmes de disponibilité en gibier. À ce sujet, notons qu'au cours de cette phase, la rupture des relations avec la vallée mississippienne coïncide avec une diminution de cet avantageux accès à la riche plaine inondable. Par contre, la possibilité d'un refroidissement climatique et d'un problème de disponibilité du gibier relié au stress d'une chasse à l'arc et flèche demeure la théorie la plus véhiculée<sup>57</sup>.

---

<sup>54</sup> *Ibid.* et R. Douglas Hurt, *Indian Agriculture in America : Prehistory to the Present*, Lawrence (K.S.), University Press of Kansas, 1987, p. 12.

<sup>55</sup> Stuart J. Fiedel, *Prehistory of the Americas*, Cambridge (R.-U.), Cambridge University Press, 1987, p. 231-234.

<sup>56</sup> Si les monticules funéraires Adena atteignaient une vingtaine de mètres de hauteur, ceux des Hopewell avaient une trentaine mètres de hauteur et étaient plus nombreux. *Ibid.*, p. 231-248.

<sup>57</sup> T. E. Emerson et R. B. Lewis, *Cahokia and the Hinterlands...*, p. 26-27 et Janet C. Berlo et Ruth B. Phillips, *Native North American Art*, Oxford (N.Y.), Oxford University Press, coll. « Oxford History of Art », 1998, p. 76-78.

### 2.2.3 La culture *mississippian*

Entre 700 et 1500 ap. J.-C., les *Mississippians* ont occupé l'American Bottom. Leur culture reposait essentiellement sur une économie agricole pratiquée dans le réseau hydrographique mississippien. Elle se développa suffisamment pour être en mesure d'approvisionner de grands centres urbains sous la gouverne de puissantes chefferies qui détenaient des pouvoirs absolus sur les sphères politiques, religieuses et économiques<sup>58</sup>. Le centre de cette civilisation était l'immense complexe de Cahokia situé à l'est de l'actuelle ville de Saint Louis. Plusieurs traces archéologiques de cette civilisation ont aussi été trouvées sur les hauts plateaux de l'Illinois et autour de petites rivières reliées au Mississippi<sup>59</sup>.

L'expérience *mississippian* comprend cinq phases de développement. Durant la première, l'*Emergent* de 750 à 1000, les groupes de l'American Bottom se tournent en grand nombre vers la production du maïs (la variété *Eastern Flint corn*). Cette nouveauté provoqua une véritable révolution agraire qui apporta la prospérité économique, une explosion démographique et une centralisation du pouvoir. Le Haut Mississippi devint un centre commercial important. Durant la seconde période, le *Lohmann* ou *Fairmount* de 900 à 1050, la structure sociale de la cité-état de Cahokia, construit autour d'une chefferie puissante et centralisatrice, devint plus complexe et plus hiérarchisée. Appuyé par une économie agricole solide, l'American Bottom connut alors la création de plusieurs villes. Pour satisfaire leurs besoins alimentaires, les Mississippiens se sont orientés vers la monoculture du maïs. Cahokia devint le centre économique, commercial et politique du Haut Mississippi. La période suivante, le *Stirling* de 1050 à 1150, est perçue comme l'âge d'or du modèle et de l'influence du Cahokia *mississippian*. Entourée de palissades, la cité d'environ 20 000 individus possédait de vastes places publiques et de nombreux quartiers résidentiels. Avec ses villes satellites, Cahokia abritait près de 120 temples<sup>60</sup>. Entre 1050 et 1250, c'était la cité la plus importante d'Amérique du Nord (fig. 2.4). Son réseau commercial lui permettait alors

<sup>58</sup> T. M. Bonnicksen, *America's Ancient Forests...*, p. 127-128.

<sup>59</sup> Notamment près des rivières Wood, Cahokia, Silver, Richland et Kaskaskia. T. E. Emerson et R. B. Lewis, *Cahokia and the Hinterlands...*, p. 15-16 et 46-60.

<sup>60</sup> T. M. Bonnicksen, *America's Ancient Forests...*, p. 130-132.

d'acquérir des biens exotiques en provenance de la Més-Amérique. Plusieurs points de similitude culturelle avec cette région<sup>61</sup> démontrent que Cahokia pratiquait même un « Culte du Sud »<sup>62</sup>.

**Figure 2.4** Illustration représentant Cahokia et ses champs



Source : Sally A. Kitt Chappell, *Cahokia : Mirror of the Cosmos*, Chicago, University of Chicago Press, 2002. < <http://www.press.uchicago.edu/Misc/Chicago/101363.html> > (27 août 2010).

Vers la fin de la période *Stirling*, la monoculture du maïs, l'éloignement du couvert forestier et d'importants changements climatiques ont cependant commencé à entraver les activités agricoles. Si l'agriculture *mississippian* s'était développée sous le climat Néo-Atlantique entre 900 et 1200<sup>63</sup>, l'arrivée du système du Pacifique<sup>64</sup> à partir des années 1200

<sup>61</sup> J. C. Berlo et R. B. Phillips, *Native North American...*, p. 81 et 86.

<sup>62</sup> T. E. Emerson et R. B. Lewis, *Cahokia and the Hinterlands...*, p. 7-8, 33-43 et 46-47 et S. J. Fiedel, *Prehistory...*, p. 252-254.

<sup>63</sup> Ce système climatique qui apporta une tendance générale au réchauffement avec l'afflux d'air tropical humide permit suffisamment de précipitations estivales pour offrir de bonnes récoltes de maïs. T. E. Emerson et R. B. Lewis, *Cahokia and the Hinterlands...*, p. 23.

lui nuit gravement. L'instabilité agraire contribua à l'éclosion de conflits sociaux importants qui ont fragilisé le tissu politique. L'augmentation des infrastructures guerrières à cette époque laissent peu de doute à ce sujet. La faillite économique et les autres difficultés ont contribué à une plus grande dispersion des communautés. Durant l'époque suivante, le *Moorehead* de 1150 à 1250, la population *mississippian* chuta de moitié. Cahokia devient un centre d'influence moyenne. Ses institutions et son pouvoir déclinèrent. Pour se défaire de leur dépendance au maïs, les populations ont tenté un retour brusque à d'anciens modes de subsistance. Le retour à une alimentation diversifiée demeurait une entreprise de longue haleine dans ces territoires largement défrichés et pauvres en biodiversité; d'autant plus que les nouvelles conditions climatiques exigeaient des adaptations parfois difficiles pour certains végétaux. Les efforts déployés seront insuffisants pour ralentir l'important exode vers les régions voisines. L'échec agraire de Cahokia commença donc à dissiper le noyau de la civilisation mississippienne. Durant la dernière période, le *Sand Prairie* de 1250 à 1500, la population continua à se disperser causant ainsi l'effritement de ces sociétés. Si la recherche d'une économie de subsistance alternative au maïs commença à donner quelques signes encourageants, de nouveaux changements climatiques se sont produits. Le « petit âge glaciaire », un refroidissement qui affecta l'ensemble du climat mondial, prit le relais du système du Pacifique en matière de facteur d'instabilité. Les précipitations devinrent plus fréquentes et la saison végétative plus courte, ce qui réduisit la productivité agricole. Par contre, le refroidissement attira de nouveau gibier (le bison et le wapiti) dans le Haut Mississippi. La construction d'un nouveau modèle de vie plus axé sur la chasse achèvera ainsi l'époque *mississippian*<sup>65</sup>.

Au même moment, la culture oneota connut un véritable âge d'or entre 1300 à 1650 dans les Plaines de l'Est et près des Grands Lacs. Cette culture introduit son influence culturelle sur l'ensemble du territoire du Haut Mississippi créant ainsi une époque d'enchevêtrement avec les derniers *Mississippians*. L'expansion de la culture oneota a grandement été encouragée par la disponibilité croissante de bisons dans l'Ouest, ainsi que par l'adoption du

---

<sup>64</sup> Caractérisé par des vents secs en provenance des Rocheuses, ce dernier a réduit le taux d'humidité et le niveau de précipitations dans le Haut Mississippi. *Ibid.*

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 23-26, 43-45 et 47 et ISM, « Prehistoric ».

maïs *North Flint*<sup>66</sup> et du haricot, deux espèces domestiques venues du Sud. Mêlé à cette variété de maïs, le haricot qui procure de l'acide aminé et de grandes quantités de bactéries fixatrices d'azote contrebalance l'épuisement des sols généralement entraîné par la culture du maïs. La stratégie agraire développée autour du *North Flint* s'adapte bien aux nouvelles conditions climatiques. L'orientation agraire conservatrice de Cahokia l'aurait empêché de profiter pleinement de l'essor de la stratégie agraire du *North Flint*<sup>67</sup>.

## 2.3 L'occupation illinoise

### 2.3.1 L'influence oneota

Le modèle culturel oneota a invité les populations sédentaires et agricoles du Haut Mississippi à reconsidérer leur mode de vie. Il leur a proposé un mode de vie plus mobile qui ajuste ses déplacements en fonction de la géographie et de la disponibilité saisonnière des différentes ressources alimentaires. C'est un retour au nomadisme qui propose tout de même de profiter des fruits de l'activité agricole, une activité plus sédentaire. En effet, les Oneotas ont davantage misé sur les produits de la chasse et des plantes sauvages que les *Mississippians*, mais l'agriculture est demeurée le principal fondement économique de leur société. Leur modèle d'agriculture est moins extensif et intègre davantage les espèces locales que celle des *Mississippians*. Ainsi, les Oneotas ont une économie diversifiée incluant une alimentation principalement axée sur la culture du maïs, du haricot, des courges, le riz sauvage, les noix, le poisson, le cerf et le bison. La diffusion de leur mode de vie permit donc l'apparition d'un nouveau modèle culturel, social, politique et économique dans les populations du Haut Mississippi<sup>68</sup>.

---

<sup>66</sup> Une variété caractérisée par des semences résistant mieux à l'humidité, à la sécheresse, aux périodes de gel et par une meilleure adaptation aux heures d'ensoleillements du Midwest. T. E. Emerson et R. B. Lewis, *Cahokia and the Hinterlands...*, p. 25.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 23-26, 44-45 et 47 et ISM, « Prehistoric ».

<sup>68</sup> ISM, « Prehistoric ».



En adhérant progressivement à ce nouveau mode de vie, les communautés du Haut Mississippi devinrent moins densément peuplées et plus simples. Le pouvoir se décentralisa et prit un virage plus consensuel à l'image du modèle politique oneota. La guerre qui est une véritable institution chez les Oneotas prit plus d'importance et les guerres intertribales augmentèrent dans l'espace mississippien<sup>69</sup>. En concentrant ses activités à la sphère locale et régionale, le mode de vie oneota ne permit pas d'entretenir les réseaux commerciaux interrégionaux établis par l'économie *mississippian*. Le commerce devint donc plus régional dans le Haut Mississippi et profita moins d'un échange nord-sud le long du Mississippi<sup>70</sup>.

La culture oneota finit par entraver la transmission d'une tradition *mississippian* dans le Haut Mississippi. À la période du contact, les Illinois appellent les tumulus funéraires des *Mound Builders* « Misouratenouy », c'est-à-dire « Vaisseaux de terre », signe frappant qu'ils avaient attribué à ces monticules une nouvelle signification non-*mississippian*. Les peuples du Haut Mississippi avaient donc déjà formulé une nouvelle lecture du territoire par le truchement de nouveaux mythes<sup>71</sup>. L'influence de la culture oneota se manifesta également dans l'art, la culture matérielle et les croyances religieuses chez les groupes du Haut Mississippi. Ainsi, le culte solaire s'atténua considérablement et le culte animalier reprit de la vigueur. De plus, les lieux funèbres, disloqués des traditions *Mound Builders*, quittèrent les temples pour se retrouver sur les abords des rivières. S'il est actuellement impossible de certifier que les tribus illinoises sont des Oneotas ou en sont les descendants immédiats<sup>72</sup>, il est incontestable qu'elles ont été fortement influencées par cette culture semi-nomade. Cependant, l'influence culturelle *mississippian* laissa tout de même quelques traces durables sur les nations du Mississippi<sup>73</sup>. C'est notamment le cas du maintien de la cérémonie du calumet, coutume d'origine *mississippian*, dans toute la Louisiane jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>74</sup>.

---

<sup>69</sup> Sur la base de traces de conflits violents dans certaines régions et d'une constatation que la moitié des sépultures de cette époque suggère une mort suite à des actes de violence, l'archéologie nous permet effectivement de constater que les guerres internes prirent une place plus importante dans l'univers social des groupes de l'ancienne zone *Mississippian*. *Ibid.*

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> Gilles Havard, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Paris, Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 120.

<sup>72</sup> ISM, « Prehistoric ».

<sup>73</sup> J. C. Berlo et R. B. Phillips, *Native North American...*, p. 80 et ISM, « Prehistoric ».

<sup>74</sup> T. E. Emerson et R. B. Lewis, *Cahokia and the Hinterlands...*, p. 22 et 33-34.

### 2.3.2 Les tribus illinoises

Avant l'arrivée des Français dans les Pays d'en Haut, le territoire illinois est habité de puissantes nations algonquines formant une même communauté linguistique, politique et culturelle. De famille linguistique « Miami-Illinois », la confédération illinoise comprend alors douze tribus : les Kaskaskias, les Maroas, les Cahokias, les Tamaroas, les Péorias, les Tapouaros, les Coiracoentanons, les Moingwenas, les Espeminkias, les Chinkoas, les Metchigamias et les Chepoussas. Du mot illinois *irenweewa*, qui signifie « il parle de façon ordinaire », les Illinois sont aussi nommés Erinoui, Liniouek, Aliniouek, Iliniouek, Ilinois, et Ilinoués dans la littérature française des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Leur territoire abrite de grands villages d'été, de petits villages d'hiver et plusieurs petits camps de chasse secondaires. La puissance guerrière et la structure politique de la confédération illinoise sont à ce moment comparable à celle des Iroquois à l'est ou encore à celle des Sioux à l'ouest<sup>75</sup>.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le territoire de la confédération s'étend à l'ouest du Mississippi, du confluent de la rivière Rock au confluent de la rivière White, incluant le bassin hydrographique de la rivière des Moines; puis à l'est du Mississippi, à partir du confluent de la rivière Rock au confluent de la rivière Ohio, englobant ainsi le bassin hydrographique de la rivière des Kaskaskias et de la rivière des Illinois jusqu'au sud-ouest du lac Michigan. Les Péorias, les Moingwenas, les Coiracoentanons et les Tapouaros occupent la partie nord-ouest de ce territoire. Les Kaskaskias sont dans le nord-est de la rivière des Illinois. Les Maroas occupent le centre-est du territoire. Les Cahokias et les Tamaroas occupent la partie centrale de la région ouest de l'Illinois et l'est du Missouri. Les Metchigamias et les Chepoussas vivent dans le nord-est de l'Arkansas. Au moment du contact avec les Français dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les guerres entre les Illinois et les Iroquois font rage depuis plus d'une dizaine d'années. Quand ils ne sont pas menacés par les Iroquois ou leurs alliés à

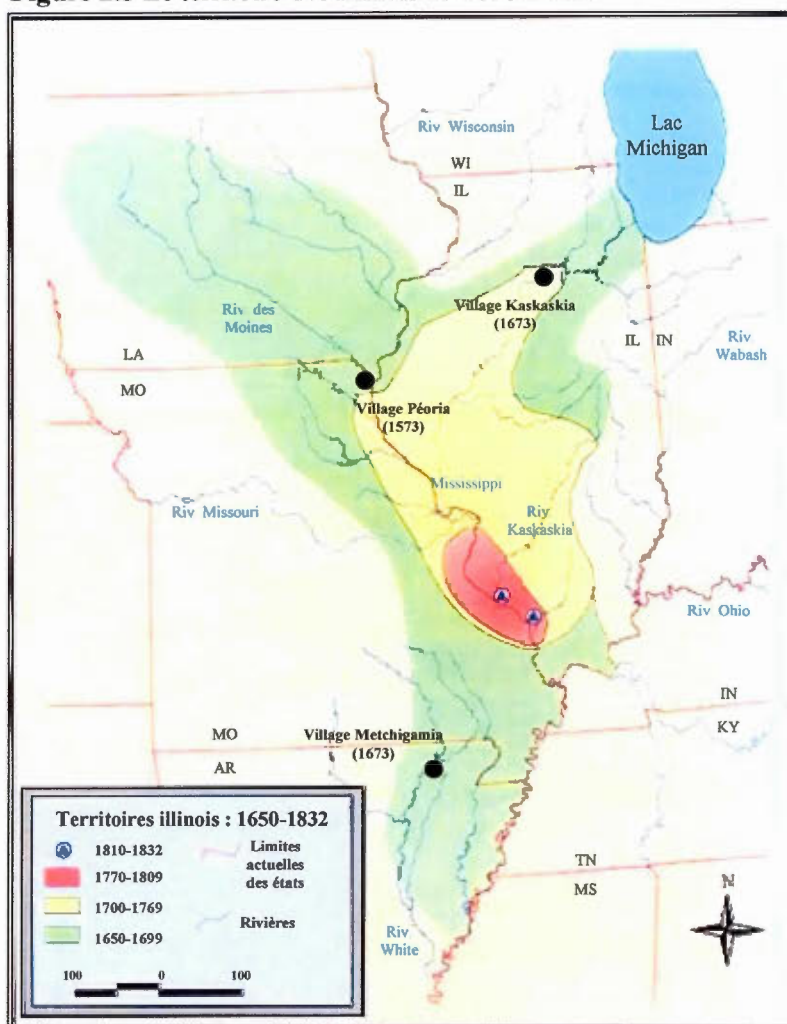
---

<sup>75</sup> Joe Joseph Bauxar, « History of the Illinois Area », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15, *Northeast*, sous la dir. de Bruce G. Trigger et de William C. Sturtevant, Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1978, p. 594 et ISM, « Historic ».



l'est, les Illinois effectuent souvent des raids contre leurs voisins frontaliers : les Quapaws au sud, les Osages à l'ouest, les Sioux au nord-ouest et les Dhegiha Sioux au centre-est<sup>76</sup>.

**Figure 2.5** Le territoire des Illinois de 1650 à 1832



Source : adapté d'ISM, « Historic », *Museumlink Illinois*, 2000. < [http://www.museum.state.il.us/muslink/nat\\_amer/post/index.html](http://www.museum.state.il.us/muslink/nat_amer/post/index.html) > (23 février 2009).

Comme la majorité des groupes algonquiens, la société illinoise est nettement moins hiérarchisée que celle des Européens ou des *Mississippians*. Elle est donc en quelque sorte

<sup>76</sup> J. J. Bauxar, « History of the Illinois Area »..., p. 594-596 et ISM, « Historic ».

plus « équitable » et relève d'une structure sociopolitique peu centralisée<sup>77</sup>. Cette particularité se reflète dans un plus grand accès aux ressources et par l'exercice d'une politique plus axée sur le consensus<sup>78</sup>. Le processus de distinction sociale et politique chez les Illinois est essentiellement fondé sur la ferveur guerrière, les habiletés de chasse<sup>79</sup> et la notoriété spirituelle des hommes. La chefferie illinoise se divise entre un chef de paix et un chef de guerre. Les chefs sont des porte-paroles aux personnalités influentes qui sont principalement choisis pour leurs habiletés diplomatiques ou guerrières. Ils doivent aussi être habiles à maintenir la cohésion sociale du groupe et faire preuve de leadership. Le chef de paix dirige les ambassades diplomatiques et le chef de guerre, choisi pour son expérience au combat, conduit les partis de guerriers lors des raids. Chez les Illinois, les chasseurs de talent et les bons guerriers ont souvent l'opportunité de fonder un foyer polygame et d'avoir une certaine influence auprès de leurs compatriotes au cours des prises de décisions<sup>80</sup>. Culturellement et spirituellement, les Illinois s'associent beaucoup plus aux gibiers d'eau que les tribus des Grands Lacs qui se considèrent en liens étroits avec les animaux à fourrure<sup>81</sup>. Cette caractéristique se manifeste dans leur choix d'ornementation. Les descriptions effectuées par les Européens de leurs calumets<sup>82</sup> et de leurs parures sont particulièrement évocatrices à ce sujet<sup>83</sup>. Cependant, leurs associations totémiques avec les oiseaux demeurent encore plus frappantes lors des rituels de guerre<sup>84</sup>. La métaphore de l'oiseau de proie est intégrée dans les rituels de préparation où les plumes sont honorées<sup>85</sup>. Durant les rituels entourant le combat et dans la frénésie du champ de bataille, les guerriers entonnent les cris correspondant à leur oiseau totémique<sup>86</sup>.

<sup>77</sup> JR, vol. 69, p. 146 et V. de Nuisement, *Journal de Vaugine...*, p. 172.

<sup>78</sup> ISM, « Historic ».

<sup>79</sup> JR, vol. 67, p. 170.

<sup>80</sup> Charles Callender, « Illinois », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15, *Northeast*, sous la dir. de Bruce G. Trigger et de William C. Sturtevant, Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1978, p. 676.

<sup>81</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 54.

<sup>82</sup> JR, vol. 58, p. 96-98.

<sup>83</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 82.

<sup>84</sup> T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 375.

<sup>85</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 59.

<sup>86</sup> AC, C11A, 122, fol. 260, 1710, Lettres 40 à 90 de la Relation par lettres de l'Amérique septentrionale, années 1709 et 1710.

Les Illinois sont de véritables spécialistes des écosystèmes qu'ils fréquentent. Ils différencient avec habileté les caractéristiques des nombreux éléments animaliers et végétaux des forêts et des prairies de la région. Cette connaissance leur permet de tirer profit de l'ensemble des milieux naturels environnants pour combler leurs multiples besoins. Ils utilisent, par exemple, différentes espèces d'arbres des forêts de la plaine inondable comme l'orme, le noyer, le pacanier, le peuplier, le micocoulier et le saule comme matériaux de construction, pour façonner les pirogues<sup>87</sup> et pour produire leur artisanat. Ils se servent également des quenouilles et des joncs des milieux humides dans la construction des habitations<sup>88</sup> et dans la confection des tapis tissés. Les branches plus souples comme celles des saules peuvent aussi servir à la confection de tissages plus grossiers<sup>89</sup>. Cette connaissance aiguë du milieu naturel est un élément indispensable au succès de la cueillette et de la chasse. Privés d'une grande partie de ce savoir ancestral, les chasseurs français seront longtemps désavantagés par rapport aux chasseurs illinois.

La division sexuelle du travail marque l'organisation de la production chez les Illinois. Les hommes consacrent leur temps à la chasse, à la guerre, puis à la fabrication d'outils et de pirogues. Ils participent aux négociations diplomatiques, assurent la défense du village et sont responsables des esclaves capturés au cours des raids. Ils sont également responsables de la création et de l'entretien des armes et d'autres objets du pouvoir comme les calumets. De leur côté, les femmes sont responsables de la production agricole (plantation, récolte, transformation et stockage); de la collecte des plantes, des racines et des fruits; de la coupe et de la collecte du bois de chauffage; de la préparation des repas; puis de l'éducation des enfants. De plus, elles s'occupent du découpage, du transport, du séchage et du stockage des produits de la chasse. C'est aussi elles qui veillent à la construction des maisons, à la confection des nattes, puis à la fabrication des contenants, des outils domestiques, des ustensiles et des récipients. Elles préparent également les peaux avec lesquelles elles confectionnent les vêtements, les sacs et les mocassins nécessaires à leur famille<sup>90</sup>.

---

<sup>87</sup> JR, vol. 58, p. 96.

<sup>88</sup> JR, vol. 55, p. 192.

<sup>89</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 41-42.

<sup>90</sup> ISM, « Prehistoric »; JR, vol. 66, p. 230; T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 339-341, 343-347 et V. de Nuisement, *Journal de Vaugine...*, p. 171-172.

Les tribus illinoises des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles vivent selon un mode de vie semi-nomade organisé autour de la répartition géographique et saisonnière des activités de subsistance. Leur économie de subsistance est mixte et variée puisqu'elles vivent à la fois de chasse, de pêche, de cueillette et d'agriculture<sup>91</sup>. Durant l'été, les tribus habitent dans de grands villages étendus le long des cours d'eau, à proximité des riches terres alluviales. Ces villages d'été sont réoccupés d'une année à l'autre. Les maisons de poteaux sont constituées d'un revêtement de feuilles d'écorce d'orme qui laisse filtrer l'air et la lumière<sup>92</sup>. Les villages d'été sont occupés une première période en avril et mai pour la préparation des champs et les semences effectuées par les femmes. C'est à ce moment que sont semés<sup>93</sup> le maïs et les autres plantes domestiques comme la courge, la citrouille, le haricot, le melon d'eau et la pastèque (introduite par les Espagnols par la Floride ou le Nouveau-Mexique vers 1673)<sup>94</sup>.

Ensuite, toute la tribu quitte le village d'été pour une période de chasse au bison en juin et en juillet<sup>95</sup>. Seuls quelques vieillards à la santé fragile demeurent sur place pour surveiller les champs et les habitations<sup>96</sup>. Durant cette période, des camps de chasse mobiles et principalement couverts d'écorce sont érigés dans les hautes terres sur le bord des boisés ou des cours d'eau<sup>97</sup>. Organisée sous forme d'expédition, la chasse au bison s'effectue selon différentes techniques et sollicite la participation de l'ensemble de la communauté. La technique la plus courante consiste, dans un premier temps, à entourer discrètement les bisons. Ensuite, il faut les effrayer avec des cris, des objets ou du feu de manière à orienter le troupeau vers le reste du groupe de chasseurs positionné un peu plus loin. C'est à ce moment que les bisons qui passent en masse compacte devant les chasseurs les plus expérimentés sont abattus<sup>98</sup>. L'emploi d'une rivière ou d'une forte dénivellation ralentit les animaux en fuite et

<sup>91</sup> JR, vol. 54, p. 188.

<sup>92</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 57-58.

<sup>93</sup> ISM, « Historic » et M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 55 et 57.

<sup>94</sup> J. B. Bossu, *Nouveaux voyages...*, p. 16-17 et C. Callender, « Illinois »..., p. 674-675.

<sup>95</sup> JR, vol. 58, p. 98.

<sup>96</sup> AC, C11A, 122, fol. 260, 1710, Lettres 40 à 90 de la Relation par lettres de l'Amérique septentrionale, années 1709 et 1710 et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 281.

<sup>97</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 58.

<sup>98</sup> AC, C11A, 122, fol. 260, 1710, Lettres 40 à 90 de la Relation par lettres de l'Amérique septentrionale, années 1709 et 1710.

augmente les gains de la chasse. Le ramassage des carcasses ainsi que le séchage et le fumage de la viande sont effectués par les femmes et les filles du groupe<sup>99</sup>. De grandes quantités de bison sont tuées lors des expéditions de chasse. Le Sieur Deliette qui accompagne les Illinois à la chasse au bison en 1688 rapporte l'abattage d'environ 1 200 bisons (en plus de cervidés, ours, dindes, lynx et couguars) lors d'une expédition d'environ cinq semaines. Il rapporte également qu'en une seule journée de chasse les Illinois peuvent abattre jusqu'à 120 bisons<sup>100</sup>.

La tribu revient au village d'été à la fin juillet pour la première récolte et y demeure jusqu'à la fin août pour la seconde récolte<sup>101</sup>. Pour conserver le maïs recueilli, les femmes vont gratter les épis, faire bouillir les grains puis les faire sécher sur des nattes de roseau sec<sup>102</sup> avant de les entreposer dans des poteries qui seront enfouies dans des caches souterraines. Ces réserves sont appelées à accompagner les produits de la chasse durant tout l'hiver sous forme de « sagamité ». Grâce à la grande fertilité du sol, puis à la diversité des plantes cultivées et des espèces chassées, les Illinois ne subissent que très rarement les conséquences de la famine<sup>103</sup>. À l'automne, une fois les récoltes terminées, les réserves de nourriture constituées et les préparatifs d'hiver finalisés, la tribu quitte à nouveau le village d'été pour s'installer dans son village d'hiver où elle demeure de la mi-octobre à la fin mars. Situés dans des endroits stratégiques pour la chasse<sup>104</sup>, les villages d'hiver sont généralement plus petits et peuvent accueillir moins de personnes. On comprend alors que les groupes se divisent pour la saison. L'étroitesse des villages d'hiver est justifiée par des stratégies de conservation de la chaleur. Dans cet objectif, des cadres de tapis tissés de quenouilles sont érigés pour recouvrir les habitations. Lorsque les graminées des prairies sont sèches avant l'arrivée de la neige, les chasseurs utilisent souvent les feux pour pratiquer la technique de chasse d'encerclement en forme de « C ». L'automne est également le moment où les Illinois mettent volontairement le feu aux prairies pour renouveler la végétation et limiter l'expansion

---

<sup>99</sup> ISM, « Historic ».

<sup>100</sup> T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 310-312 et C. Callender, « Illinois »..., p. 674.

<sup>101</sup> JR, vol. 51, p. 50.

<sup>102</sup> T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 343-345.

<sup>103</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 281.

<sup>104</sup> JR, vol. 65, p. 72-74.

des forêts. Une période de chasse aux bisons a souvent lieu avant la fin décembre. Le reste de l'hiver est plus tranquille. Même si la chasse demeure une activité courante, les activités culturelles et la guerre occupent alors une place toute spéciale dans l'emploi du temps<sup>105</sup>.

Si la chasse au bison occupe une place incontournable chez les Illinois, notons tout de même que durant toute l'année les hommes chassent aussi des ours, des wapitis, des cerfs de Virginie, des dindons<sup>106</sup>, des canards, des couguars, des lynx, des outardes, des petits mammifères, des pigeons, des grues<sup>107</sup> et plusieurs espèces d'oiseaux migrateurs. Pour chasser le pigeon voyageur, ils matraquent simplement ceux qui se sont endormis sur les branches des petits arbres la nuit venue<sup>108</sup>. Les hommes pêchent aussi un grand nombre de poissons et d'anguilles (jusqu'à vingt-cinq espèces différentes selon le père Allouez<sup>109</sup>). Un bon pêcheur peut attraper à la lance près de soixante poissons par jour. La cueillette alimentaire réalisée par les femmes comprend différentes variétés de fruits et noix comme les prunes, pommes, raisins, kakis, mûres<sup>110</sup> et cerises; mais elle comprend également de l'eau d'érable<sup>111</sup> et différentes espèces de racines (jusqu'à environ quatorze espèces dont le nénuphar jaune (*Nuphar lutea*) selon Allouez) terrestres et aquatiques<sup>112</sup>. En automne, les cueilleuses se consacrent davantage aux noix, aux pacanes et autres fruits (jusqu'à 42 espèces différentes selon Allouez)<sup>113</sup>. De plus, plusieurs plantes comme des euphorbes (*Euphorbia spp.*) et des gaillets (*Galium spp.*) sont ramassées sur les hautes terres pour servir à la médecine chamannique<sup>114</sup>. Lorsque le couvert forestier vient à manquer dans les alentours du village, la tribu construit un autre village dans des régions plus boisées<sup>115</sup> et ne déménage qu'une fois celui-ci achevé. Tous ces éléments démontrent que l'occupation illinoise du territoire a toujours eu d'importants effets sur les écosystèmes du Haut Mississippi.

<sup>105</sup> ISM, « Historic » et C. Callender, « Illinois »..., p. 674-675.

<sup>106</sup> JR, vol. 58, p. 98.

<sup>107</sup> JR, vol. 54, p. 188.

<sup>108</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 49.

<sup>109</sup> JR, vol. 60, p. 160.

<sup>110</sup> JR, vol. 58, p. 98.

<sup>111</sup> ISM, « Historic ».

<sup>112</sup> T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 345-346.

<sup>113</sup> JR, vol. 60, p. 160.

<sup>114</sup> AC, C11A, 122, fol. 260, 1710, Lettres 40 à 90 de la Relation par lettres de l'Amérique septentrionale, années 1709 et 1710 et M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 36.

<sup>115</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 55-57.

Les Illinois pratiquent une économie largement autosuffisante à travers leurs activités saisonnières. Les produits de l'agriculture, de la chasse et de l'artisanat permettent leur participation au vaste réseau commercial amérindien du Nord-est américain. Les récits des missionnaires et la haute fréquence des guerres intertribales dans la région démontrent aussi que les Illinois sont des participants actifs au commerce d'esclaves amérindiens<sup>116</sup>. La plupart de ces esclaves sont des Pawnees et des individus d'autres tribus des plaines centrales américaines que les Illinois capturent au cours de raids saisonniers (généralement au début de février<sup>117</sup>). Les Illinois participent aux échanges commerciaux entre les tribus sur les anciennes routes commerciales *mississippians* et les nouvelles routes développées depuis en fonction des besoins correspondant à leur nouveau mode de vie. Par le biais de ces réseaux commerciaux multidirectionnels, ils vont chercher certains produits, rares dans leur aire géographique, qu'ils marchandent contre leurs esclaves et leurs surplus alimentaires ou artisanaux. Les Illinois vont, par exemple, se fournir en piquants de porc-épic chez leurs alliés Potawatomis et Ottawas pour décorer les mocassins et les vêtements<sup>118</sup>. C'est aussi par ces routes commerciales déjà bien établies que les Illinois connaîtront leurs premiers objets de traite européens<sup>119</sup>. La prochaine section nous en apprendra davantage sur la mise sur pied d'un commerce franco-illinois dans la région.

### 2.3.3 Les premiers contacts avec les Européens

Vers la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les Illinois commencent à profiter des avantages du commerce indirect des produits européens avec leurs partenaires traditionnels situés dans les pourtours des Grands Lacs. Le commerce français des fourrures et des peaux soutient en effet la construction d'un réseau d'échanges euro-amérindiens en filigrane des anciennes routes commerciales amérindiennes. Les peaux et les esclaves des Illinois continuent d'être

---

<sup>116</sup> JR, vol. 54, p. 176.

<sup>117</sup> AC, C11A, 122, fol. 260, 1710, Lettres 40 à 90 de la Relation par lettres de l'Amérique septentrionale, années 1709 et 1710.

<sup>118</sup> ISM, « Historic ».

<sup>119</sup> JR, vol. 54, p. 190.



échangés avec les tribus du Sud et de l'Ouest. Cependant, ces produits gagnent dorénavant beaucoup plus à être troqués avec les tribus des Grands Lacs qui sont en contact direct avec les commerçants canadiens. Par cette route commerciale parsemée d'intermédiaires, les Illinois obtiennent ainsi des produits (comme des chaudières de cuivre, des haches, des couteaux, des tissus et peut-être même de l'alcool) et des articles de guerre européens (comme de la poudre, des balles et des fusils). Avec le développement de ce réseau, les Illinois sont rapidement devenus des intermédiaires dans le commerce franco-amérindien pour les nations plus éloignées. En ce sens, les Illinois ont commercé avec les Osages, des groupes du Sud et des groupes de l'Ouest. Cette nouvelle dynamique commerciale a contribué à l'intensification des guerres de capture au début de la période historique. Cependant, le commerce français ne déstabilise pas encore les pratiques culturelles des Illinois à cette époque. Les raids de capture effectués par les Illinois sont toujours reliés aux ambitions de prestige social des jeunes guerriers. De plus, les rituels de deuil et l'adoption des captifs demeurent toujours des pratiques visant à remplacer les guerriers morts au combat<sup>120</sup>. Lentement, mais sûrement, la demande de produits européens dans le pourtour des Grands Lacs et dans le Haut Mississippi va prendre une part importante dans la diplomatie et les rivalités intertribales entre les tribus de ces régions<sup>121</sup>. C'est donc surtout pour des motifs commerciaux et politiques que les Illinois ont recherché le contact avec les Français au XVII<sup>e</sup> siècle.

Les Illinois ont rapidement compris que négocier directement avec les Français était beaucoup plus avantageux<sup>122</sup>. De plus, les Illinois sont à ce moment à la recherche d'alliés puissants pour repousser les raids iroquois sur leurs terres. De leur côté, les Français doivent s'allier un maximum de tribus pour créer un bassin important de guerriers pour contrer les avancées commerciales et l'expansion de l'alliance anglo-iroquoise. Ainsi, le rapprochement franco-illinois a d'abord été motivé par la préservation des intérêts militaires et commerciaux des Français et des Illinois contre ceux des Iroquois et des Anglais. C'est donc dans une volonté de rapprochement politico-économique que les Illinois ont commencé à fréquenter

---

<sup>120</sup> AC, C11A, 122, fol. 260, 1710, Lettres 40 à 90 de la Relation par lettres de l'Amérique septentrionale, années 1709 et 1710.

<sup>121</sup> ISM, « Historic ».

<sup>122</sup> JR, vol. 54, p. 166 et 185.



les différents établissements français dans le pourtour des Grands Lacs dès la seconde moitié des années 1660<sup>123</sup>.

Au cours de ces moments d'échanges, les jésuites ont commencé à compiler des informations sur ces tribus sur lesquelles ils n'avaient que des bribes d'informations, souvent indirectes, depuis la fin des années 1650<sup>124</sup>. Ils en ont également profité pour établir un premier contact, apprendre la langue et tenter d'intéresser les Illinois en visite au christianisme<sup>125</sup>. Par ailleurs, les séjours des Illinois dans ces missions ont permis aux jésuites d'élaborer des outils linguistiques pour se familiariser avec la langue illini<sup>126</sup>. Ces outils seront d'une grande utilité dans l'installation de missions catholiques sur le territoire illinois. À cause de l'intensité des guerres entre les Illinois et les Iroquois, l'activité missionnaire chez les Illinois progressera lentement durant les premières décennies du contact. Comme en Huronie et dans les Pays d'en Haut, l'offensive missionnaire a d'abord suivi les progrès du commerce des fourrures en territoire amérindien. En ce sens, ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié des années 1670 que les jésuites français entrent en contact de façon provisoire avec les groupes illinois à partir des missions de Michilimackinac, Détroit et Chicago. Progressivement, ils enseigneront le christianisme et installeront des missions permanentes au sein des tribus illinoises le long de la rivière des Illinois<sup>127</sup>.

Des jésuites comme le Père Allouez et le Père Marquette avaient d'abord rencontré de petits groupes illinois dans les missions des Grands Lacs et avaient rapidement visité la région de la rivière des Illinois<sup>128</sup>. Ils ont notamment côtoyé des Illinois à La Pointe du Saint-Esprit entre 1666 et 1670<sup>129</sup>, à Saint-François-Xavier en 1670<sup>130</sup> et 1674, puis à Saint-Jacques entre 1672 et 1673<sup>131</sup>. Dans leurs *Relations*, les jésuites rapportent les coutumes des Illinois,

---

<sup>123</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 31.

<sup>124</sup> JR, vol. 45, p. 234 et JR, vol. 44, p. 246. Notons que dans ces textes les Illinois sont nommés « Aliniwek ».

<sup>125</sup> JR, vol. 54, p. 186.

<sup>126</sup> ISM, « Historic ».

<sup>127</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 26.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

<sup>129</sup> JR, vol. 54, p. 166 et 184-188.

<sup>130</sup> JR, vol. 55, p. 214-216.

<sup>131</sup> JR, vol. 58, p. 20-42.

leur supposée prédisposition au christianisme et décrivent leurs territoires. Ils ont également souligné la grande instabilité causée par l'intensification des raids iroquois. Allouez note, par exemple, la fusion de dix villages illinois en deux nouveaux près de la mission Saint-Esprit<sup>132</sup>. Les premiers contacts avec les Français à partir du Pays d'en Haut ont donc apporté plusieurs changements significatifs dans la vie des Illinois au XVII<sup>e</sup> siècle. La présence française dans les Pays d'en Haut va littéralement réorienter la stratégie politique, militaire et commerciale de la confédération illinoise. Dans le prochain chapitre, nous verrons comment s'est déroulé l'implantation et le développement colonial français sur leur territoire.

---

<sup>132</sup> JR, vol. 51, p. 46-50 et ISM, « Historic ».

## CHAPITRE III

### L'ENRACINEMENT COLONIAL DANS LE HAUT MISSISSIPPI AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

#### 3.1 L'histoire institutionnelle, administrative et démographique de l'implantation française au Pays des Illinois

La présence française au Pays des Illinois a d'abord été intermittente et instable dans le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle. Seules quelques dizaines de commerçants, militaires et de missionnaires ont fréquenté de manière irrégulière les tribus installées sur les berges de la rivière des Illinois. Ils sont tous originaires du Canada. Le plus connu d'entre eux est sans aucun doute l'entrepreneur explorateur René-Robert Cavelier de La Salle, lequel avec une vingtaine<sup>1</sup> de ses compatriotes français, dont quelques récollets, s'enfonce en territoire illinois en 1680<sup>2</sup>. Malgré la permanence des violents conflits intertribaux, ils établissent un petit poste de traite, le Fort Crèvecoeur, près du camp d'hiver des Kaskaskias au sud du lac Péoria, poste qui sera brûlé et abandonné quelques mois plus tard lors d'un raid iroquois. En 1682, La Salle fait construire un second fort, le fort Saint-Louis, au Rocher (Starved Rock) près du village d'été des Kaskaskias. Durant huit ans, une cinquantaine de laïcs français<sup>3</sup> et quelques jésuites ont habité de manière plus ou moins permanente ce poste. En raison du recul du couvert forestier, les Kaskaskias ont ensuite déplacé leur village d'été près du lac

---

<sup>1</sup> Pierre Margry (éd.), *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1754* (PM), vol. 2, Paris, Maisonneuve, 1870-1888, p. 69-70 et 108.

<sup>2</sup> À savoir, Louis Hennepin, Gabriel de la Ribourde et Zénobe Membré. Reuben Gold Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland (O.H.), Burrows, 1896-1901 (JR), vol. 1, p. 35.

<sup>3</sup> La majorité sont des Canadiens. Pierre Margry, *Relations et mémoires inédits pour servir à l'histoire de la France dans les pays d'outre-mer*, Paris, Challamel, 1867, p. 25 et PM, vol. 3, p. 555.

Péoria en 1690<sup>4</sup>. Maintenant sous la direction d'Henri de Tonty, les Français de Saint-Louis les ont suivis et ont entrepris de construire un autre fort nommé Pimiteoui sur le nouveau site en 1691<sup>5</sup>.

En 1698, Mgr de Saint-Vallier donne la permission aux Prêtres du Séminaire des Missions Étrangères de Québec de mettre en place une mission chez les Illinois, ce qui est réalisé l'année suivante avec la fondation de la mission Sainte-Famille des Tamarois dans le nouveau village illinois situé sur la rive est du Mississippi<sup>6</sup>. À l'époque, ce village compte environ 2 000 Illinois dont le tiers est Tamarois et le reste Cahokias<sup>7</sup>. Notons également la présence d'un petit nombre de Péorias, de Metchigamias et de Missouris dans cette communauté<sup>8</sup>. Favorisé par son emplacement au confluent du Missouri et du Mississippi, Cahokia devient rapidement une étape incontournable dans le commerce des peaux et des fourrures<sup>9</sup>.

À la fin des années 1690, les Kaskaskias veulent se rapprocher de la Basse-Louisiane pour renforcer l'alliance militaire et commercer plus facilement avec les Français. Sous la conduite de Rouensa<sup>10</sup>, un chef récemment converti<sup>11</sup>, les Kaskaskias, une trentaine de coureurs de bois installés parmi eux<sup>12</sup> et quelques jésuites<sup>13</sup> partent donc vers l'American

---

<sup>4</sup> « Les mémoires de Deliette » dans Theodore Calvin Pease et Raymond C. Werner, eds., *The French Foundations, 1680-1693*, Springfield (I.L.), Illinois State Historical Library, coll. « Illinois State Historical Library », vol. 23, Série française, vol. 1, 1934, p. 326-327.

<sup>5</sup> Cécile Vidal, *Les implantations françaises au pays des Illinois au XVIII<sup>e</sup> siècle (1699-1765)*, Thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Centre d'études nord-américaines, 1995, p. 31-32.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 32-33.

<sup>7</sup> Ce qui explique pourquoi les Français ont utilisé les deux noms pour identifier ce village. Pour simplifier la lecture, nous retiendrons le nom de Cahokia pour désigner le village et celui de Sainte-Famille pour désigner la mission.

<sup>8</sup> Marthe Faribault-Beauregard, *La population des forts français d'Amérique (XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Montréal, Éditions Bergeron, 1982-1984, vol. 1, p. 191.

<sup>9</sup> Morgan J. McFarland, *The Watery World : The Country of the Illinois, 1699-1778*, Thèse de doctorat, Cincinnati (O.H.), University of Cincinnati, 2005, p. 72-73.

<sup>10</sup> M. Faribault-Beauregard, *La population...*, vol. 2, p. 71.

<sup>11</sup> Rouensa et sa femme ont été baptisés en 1693 sous l'influence de leur fille Marie, de leur gendre le canadien Michel Accault et du jésuite Jacques Gravier. JR, vol. 64, p. 178-180. Pour en connaître davantage sur la famille Rouensa et sa conversion, voir l'intégrale de cette relation du Père Gravier *ibid.*, p. 158-237.

<sup>12</sup> PM, vol. 5, p. 408.

<sup>13</sup> Parce qu'ils avaient investi beaucoup d'énergie dans leur mission et qu'ils craignaient que la migration des Kaskaskias isole les convertis péorias et moingwenas à la rivière des Illinois, les Jésuites ont tenté en vain de s'opposer à ce déplacement. JR, vol. 65, p. 100-102.

Bottom en 1700. Les Kaskaskias se sont d'abord arrêtés deux ans et demi en face de Cahokia<sup>14</sup> avant d'entamer une seconde migration au printemps 1703 vers le poste de traite de Charles Juchereau de Saint Denys situé au confluent de la rivière Ohio. Cependant, l'entreprise de Juchereau est anéantie par une épidémie peu de temps après l'arrivée des Kaskaskias. Si la tribu a certainement souffert de cette contagion, elle a néanmoins trouvé le site définitif de son village d'été au confluent de la rivière des Metchigamias (renommée la rivière des Kaskaskias). Les jésuites ont pu y stabiliser leur mission, celle de l'Immaculée Conception, pour le reste de la période française<sup>15</sup>.

À cette époque, les tribus illinoises troquent des tissus, des couvertures, des couteaux, du vermillon, des bouilloires de cuivre, des armes à feu, des outils de fer, de la poudre, des pistolets, du plomb, des perles de verre et de l'alcool avec les Français<sup>16</sup>. Le commerce direct entre les deux groupes permet également aux Illinois de s'imposer comme intermédiaires. Après des années de restriction, une ordonnance royale vient stopper le développement de l'activité commerciale sur la rivière des Illinois<sup>17</sup>. Elle fait partie des initiatives prises par les autorités coloniales pour soulager le marché transatlantique des fourrures en pleine crise<sup>18</sup>. Henri de Tonty et son associé François Dauphin de la Forest quittent la région en 1703. Dès lors, la présence française aux Illinois se résume à quelques missionnaires, quelques parents de missionnaire et quelques coureurs de bois récalcitrants<sup>19</sup>.

Durant ces premières années de cohabitation, l'entreprise coloniale aux Illinois s'est solidifiée par des alliances matrimoniales franco-illinoises. Les mariages et le métissage interethnique ont renforcé les liens entre les deux protagonistes. Combinés avec l'esclavage

---

<sup>14</sup> Pour une description de l'emplacement du village des Kaskaskias chez les Cahokias, voir Musée de la civilisation, Centre de référence de l'Amérique française, *Archives du Séminaire de Québec* (ASQ), sme 12.1/009/042, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la Seigneurie de la mission des Tamaroas par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courier.

<sup>15</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 33-34.

<sup>16</sup> Illinois State Museum (ISM), « Historic », *Museumlink Illinois*, 2000. < [http://www.museum.state.il.us/museumlink/nat\\_amer/post/htmls/ec\\_trade.html](http://www.museum.state.il.us/museumlink/nat_amer/post/htmls/ec_trade.html) > (20 août 2009).

<sup>17</sup> Bibliothèque et Archives Canada, *Fonds des Colonies, 1540-1898* (AC), B, 19, fol. 72, 26 mai 1696, Versailles. Mémoire du Roi à Frontenac et Champigny.

<sup>18</sup> W. J. Eccles et John E. Foster, « Traite des fourrures », *L'Encyclopédie canadienne*, 2010. < <http://www.the.canadianencyclopedia.com/> > (23 septembre 2010).

<sup>19</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 31-32.

et le concubinage, ils ont servi à la fois des besoins reliés à la sexualité, au commerce et à la politique<sup>20</sup>. Après le départ des officiels en 1703, les autorités de la Louisiane et les missionnaires vont relater plusieurs incidents causés par les voyageurs établis aux Illinois. Plusieurs les accusent de dresser les nations les unes contre les autres pour tirer profit de la vente d'esclaves, généralement des femmes et des enfants, aux Anglais de la Caroline<sup>21</sup>. Les jésuites n'ont pas manqué non plus de souligner que le comportement et le libertinage des voyageurs donnaient une piètre image de la piété et nuisaient gravement aux efforts de conversion<sup>22</sup>. Pour limiter les débordements, les jésuites se sont résolus à autoriser la poursuite des mariages interethniques entre Illinoises converties et Canadiens<sup>23</sup>. Par ailleurs, en réponse à ces plaintes et ces désordres, les autorités louisianaises ont envoyé à quelques reprises des militaires pour ramener l'ordre dans ces villages franco-illinois<sup>24</sup>.

Malgré ces interventions louisianaises, la colonie canadienne continue d'influencer économiquement et politiquement la présence française aux Illinois<sup>25</sup>. Le modeste développement colonial de la région suit alors sensiblement le même canevas que celui de Détroit, c'est-à-dire un développement de petits villages coloniaux où se pratique une agriculture de subsistance complémentaire aux ressources amérindiennes dont ils dépendent. Par contre, avec l'enracinement progressif de l'agriculture française, les deux villages franco-illinois de l'American Bottom constitueront un modèle de développement colonial original dans l'*hinterland* canadien<sup>26</sup>. À de rares exceptions près<sup>27</sup>, les pionniers sont exclusivement

<sup>20</sup> Carl J. Ekberg, *Stealing Indian Women : Native Slavery in the Illinois Country*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 2007, p. 17.

<sup>21</sup> PM, vol. 5, p. 476 et AC, C11A, 35, fol. 15, 7 novembre 1715, Lettre de Ramezay et Bégon au ministre.

<sup>22</sup> PM, vol. 5, p. 488.

<sup>23</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 489-494.

<sup>24</sup> C'est dans cet objectif que le Sieur Éraque est envoyé chez les Illinois avec une troupe de six hommes en 1708 et que Pénicaut passa plusieurs mois dans l'American Bottom avec ses onze soldats en 1711. PM, vol. 5, p. 476-477 et 488-489.

<sup>25</sup> R. Lessard, J. Mathieu et L. Gouger, « Peuplement colonisateur au pays des Illinois », dans *Proceedings of the twelfth meeting of the French Colonial Historical Society Ste. Geneviève, Missouri, May 1986*, sous la dir. de Serge Courville et Philip P. Boucher, Lanham (M.D.), University Press of America, 1988, p. 61.

<sup>26</sup> Gilles Havard, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Paris, Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 87-90.

<sup>27</sup> Prenons par exemple le cas de Madame Le Sueur. Lorsqu'elle rejoint son mari à Pimiteoui dans les années 1690, elle suscita tellement la curiosité des Illinois qu'elle fut pressée de passer deux jours à l'extérieur du fort « à l'image d'une curiosité exotique – comme on exhibait parfois à la Cour du roi un Indien emplumé... ». *Ibid.*, p. 627. Pour en connaître davantage sur le passage de Madame Le Sueur, voir le récit de Deliette dans T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 338.

des hommes blancs originaires de Montréal sans liens de parenté entre eux. Ainsi, les premières familles françaises du Pays des Illinois étaient essentiellement constituées de femmes amérindiennes et de leurs enfants métis<sup>28</sup>.

En 1718, la région est détachée administrativement du Canada et passe entre les mains de la Louisiane. Les administrateurs militaires de la Compagnie des Indes érigent le Fort de Chartres et entreprennent une réorientation politique, administrative et économique des établissements français<sup>29</sup>. Si les premières années de la Compagnie sont les plus animées du développement français<sup>30</sup>, de fortes tensions marquent les relations franco-illinoises dans le village multiethnique de Kaskaskia en 1719-1720. Pour résoudre la crise, un compromis est négocié entre les administrateurs militaires français récemment arrivés et les chefs Kaskaskias. Il aboutit à la séparation ethnique du village. Un nouveau village est construit par les Kaskaskias quelques lieues plus au nord et les Français conservent celui d'origine<sup>31</sup>.

Dans les premiers temps, alors que les espérances minières sont grandes, la Compagnie des Indes va mobiliser beaucoup d'effectifs aux Illinois. Les administrateurs militaires vont favoriser la mise en place d'un village agricole, nommé Sainte-Anne, près du Fort de Chartres. L'arrivée subséquente de Renault avec sa compagnie de mineurs et ses esclaves noirs va également permettre la création d'une exploitation minière à la rivière Maraméc et du village de Saint-Philippe dans la région. Ces arrivants vont stimuler l'économie locale et vont encourager de petits mouvements migratoires en provenance de la Basse-Louisiane. Les mines et l'agriculture ont ainsi encouragé quelques familles louisianaises à migrer aux Illinois. « Venus comme militaires, colons, commis, faux sauniers, engagés ou mineurs, les Français affluent au rythme des convois<sup>32</sup> » reliant la Nouvelle-Orléans. Plusieurs habitants qui vivaient des conditions de vie particulièrement difficiles en Basse-Louisiane (disettes,

---

<sup>28</sup> R. Lessard, J. Mathieu et L. Gouger, « Peuplement colonisateur... », p. 62 et 64-65.

<sup>29</sup> Par la proximité et l'importance du Pays d'en Haut dans l'alliance franco-amérindienne, le Canada a néanmoins continué d'influencer fortement le commerce, la politique et les orientations militaires du Haut Mississippi durant le reste de la période française.

<sup>30</sup> R. Lessard, J. Mathieu et L. Gouger, « Peuplement colonisateur... », p. 62.

<sup>31</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 286-289.

<sup>32</sup> R. Lessard, J. Mathieu et L. Gouger, « Peuplement colonisateur... », p. 63.

maladies, ouragans et révoltes amérindiennes) vont tenter leur chance aux Illinois<sup>33</sup>. Cette arrivée de colons, d'engagés et d'esclaves noirs a permis l'essor d'une population coloniale aux Illinois. Par contre, avec la désillusion minière, la Compagnie négligea ses investissements dans la colonie. Les établissements français de l'American Bottom connaîtront alors une longue période de difficultés, notamment au chapitre de l'approvisionnement en biens de consommation et en produits de traite, ainsi que d'importantes réductions d'effectifs<sup>34</sup>.

Malgré tout, avec l'arrivée d'une majorité des 247 migrants blancs recensés à l'époque de la Compagnie au début des années 1720, l'activité européenne s'intensifia rapidement. Le peuplement est caractéristique d'un front pionnier. Si quelques couples sont à signaler, 80 % des migrants sont des hommes seuls. Attirés par les possibilités de pratiquer un métier, plusieurs repartent après quelques années. La plupart retournent en Louisiane dans l'espoir d'un enrichissement plus rapide ou pour répondre à leurs nouvelles ambitions commerciales. Plusieurs fortunés des Illinois vont aussi aspirer au mode de vie et au prestige social des propriétaires de plantations et d'esclaves de la Basse-Louisiane<sup>35</sup>. La correspondance et les recensements permettent de suivre la croissance de la population coloniale (tableau 3.1).

---

<sup>33</sup> Pour un exemple de migrations des Louisianais vers le pays des Illinois, voir AC, E, 109, 1734-1735, D'Artaguiette d'Iron. Major commandant aux Illinois.

<sup>34</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 48-58 et 257-261.

<sup>35</sup> R. Lessard, J. Mathieu et L. Gouger, « Peuplement colonisateur... », p. 62-63 et 65. Un travail résumé et complété par C. Vidal, *Les implantations...*, p. 260-261.



**Tableau 3.1**  
Croissance de la population coloniale  
à l'époque de la Compagnie des Indes et à l'époque de l'administration royale

Année	Population d'origine européenne	Esclaves noirs	Esclaves amérindiens	Total
1716	> 47	-	-	> 47
1723	334	-	-	334
1724	-	± 34	-	-
1726	319	130	66	515
1732	376	164	113	653
1737	501	314	126	941
1752	789	446	150	1 385

Sources : AC, C11A, 36, fol. 220, 30 mars 1716, Délibération du Conseil de Marine sur des lettres de Vaudreuil, Ramezay et Bégon analysées précédemment; AC, C13A, 8, fol. 226, juillet 1724, Mémoire sur les Illinois; Bibliothèque et Archives Canada, *Fonds du ministère de la Guerre, 1698-1814* (AG), A1, 2592, fol. 93, État de la Louisiane au mois de juin 1720, les Illinois; AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1726, Recensement général de la Louisiane; AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement des Illinois; AC, C13C, fol. 197, 1737, Récapitulation du recensement général de la Louisiane en 1737; Huntington Library, *The Vaudreuil Papers (French Colonial Manuscripts), 1740-1753* (VP), LO, 426, 1752, Recensement des Illinois; C. Vidal, *Les implantations...*, p. 239-241, 243, 247, 262-263 et 275 et Natalia Maree Belting, *Kaskaskia Under the French Regime*, Nouvelle-Orléans, Polyanthos, 1948, p. 38-40.

Notons que la guerre contre les Renards et la politique d'abandon de la Compagnie expliquent en grande partie l'essoufflement de la croissance du nombre de colons entre 1723 et 1732. Par contre, l'accroissement naturel de la population blanche<sup>36</sup> et de la population servile vont continuer d'augmenter les effectifs coloniaux. Les premiers esclaves noirs arrivent aux Illinois dès 1720. Quatre ans plus tard, ceux de Renault viendront gonfler leurs rangs<sup>37</sup>. La croissance naturelle des esclaves noirs prendra toutefois bientôt le relais à l'importation, bloquée par les politiques restrictives de la Compagnie. Avec l'augmentation du nombre d'esclaves noirs et amérindiens, le caractère esclavagiste de la petite colonie est déjà bien ancré à cette époque.

<sup>36</sup> En effet, s'il y a environ 74 enfants en 1723, ce nombre passe à 99 en 1726 et à 192 en 1732. AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1726, Recensement général de la Louisiane et AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement des Illinois.

<sup>37</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 247.

Avec le rattachement des Illinois à la Louisiane et la venue de familles louisianaises, le nombre de Louisianais dépasse celui des Canadiens entre 1719 et 1732. Ainsi, le changement administratif a eu des répercussions autant sur l'évolution que sur la nature du peuplement colonial. Les solidarités de famille ou de parenté sont plus fréquentes chez les migrants de cette période<sup>38</sup>. Ces liens sont souvent décisifs à l'établissement, puisque sans eux le migrant dispose de peu de ressources et constitue un parti matrimonial moins intéressant<sup>39</sup>. Quoique compensé par celui avec des métisses, le mariage entre Français et Illinoises est moins fréquent dans les années 1730. Cette diminution s'explique par la baisse du nombre d'Amérindiennes dans les villages français suite à la séparation des villages, par la volonté des autorités de limiter le métissage et par l'augmentation du nombre de Françaises<sup>40</sup>.

Avec sa reprise administrative de la colonie en 1732, le gouvernement royal espère voir la Haute-Louisiane fournir la Basse-Louisiane en farine et en lard de sorte que la colonie du sud soit autosuffisante en vivres. Il souhaite aussi renforcer la position stratégique du Pays des Illinois dans sa lutte contre l'avancée des colonies britanniques dans le continent<sup>41</sup>. La période royale (1732-1752) est marquée par une croissance économique et un développement colonial durable. Avec la réussite agricole et commerciale, le nombre des naissances augmentera rapidement dans l'espace colonial. Si la région attire encore une population d'hommes célibataires, les migrants sont dorénavant amenés à s'intégrer à une population stable de plus en plus nombreuse. Le retour à l'administration royale a renouvelé l'apport canadien aux Illinois. En effet, même si les Français demeurent nombreux grâce aux militaires qui s'établissent, les Canadiens sont à nouveau majoritaires<sup>42</sup>.

La population coloniale continue d'augmenter sous la régie royale. L'accroissement naturel a encore une fois constitué un élément important de la croissance démographique de

---

<sup>38</sup> La famille Mercier qui a fait venir de la belle-famille, des cousins, des frères et des sœurs aux Illinois constitue un exemple typique de ces filiations. R. Lessard, J. Mathieu et L. Gouger, « Peuplement colonisateur... », p. 64 et 66.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 62-63. Ces résultats sont résumés et complétés par C. Vidal, *Les implantations...*, p. 261.

<sup>40</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 263-264 et 489-496.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 58-61.

<sup>42</sup> R. Lessard, J. Mathieu et L. Gouger, « Peuplement colonisateur... », p. 63-65.

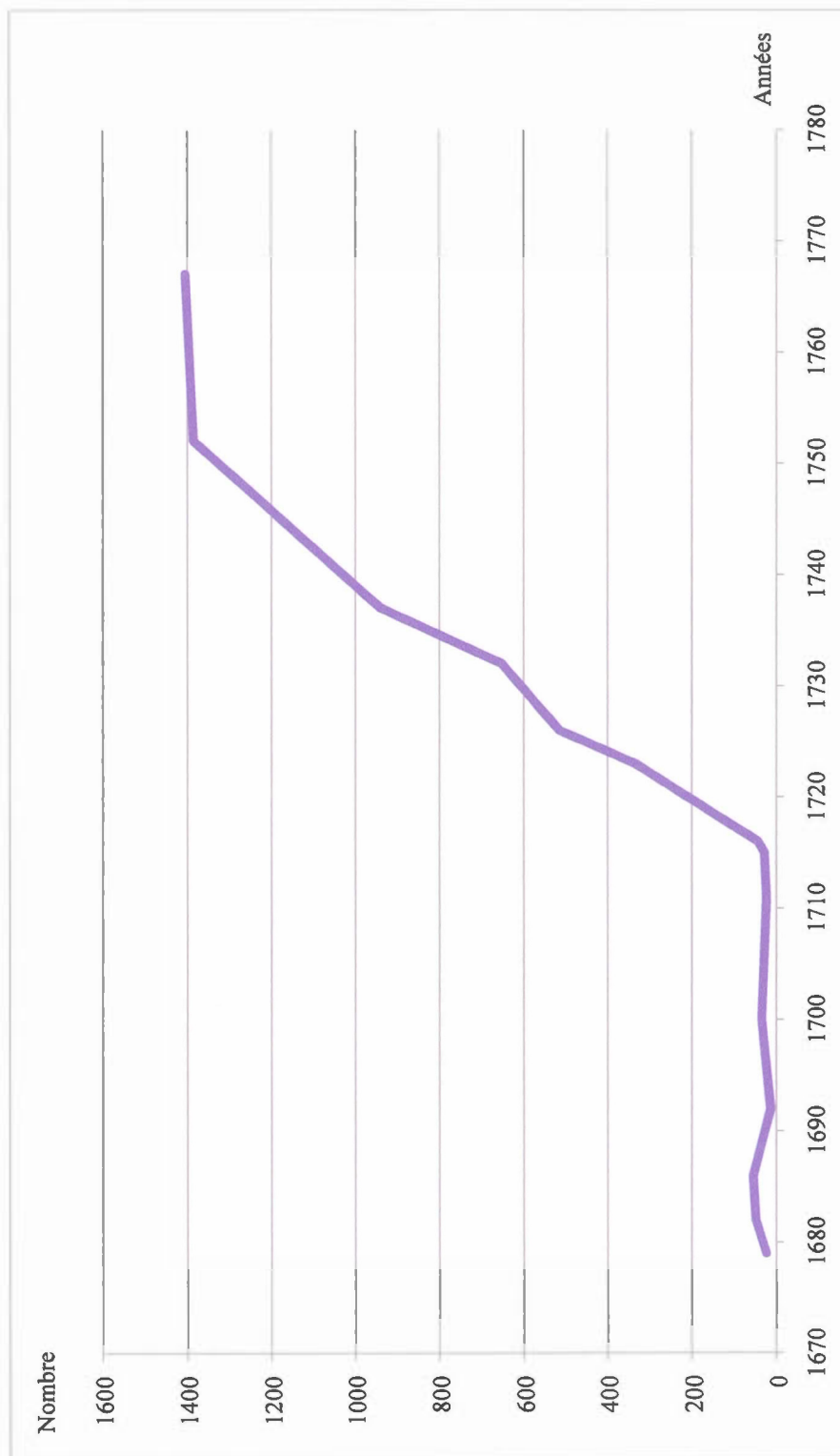
la population blanche<sup>43</sup> et noire. Ce qui se traduit notamment par la formation de familles noires en esclavage à cette époque. L'arrivée des Britanniques a suscité d'importants déplacements au sein de la population coloniale aux Illinois. Néanmoins, le recensement anglais de 1767 souligne la présence de près de 1 405 habitants<sup>44</sup> dans l'American Bottom. Malgré tout, la population française est demeurée moins nombreuse que celle des Illinois à l'époque de l'administration royale puisque les tribus regroupent encore 2 300 individus en 1765. Cette tendance ne s'inversera que durant la première décennie de la période britannique. La figure 3.1 récapitule l'augmentation de la population coloniale aux Illinois entre 1680 et 1767.

---

<sup>43</sup> S'il y a 192 enfants en 1732, ce nombre est passé à 207 en 1737 et à 344 en 1752. C. Vidal, *Les implantations...*, p. 240-241.

<sup>44</sup> Ce nombre ne comptabilise pas les Français qui ont migré à Saint Louis, le nouveau village français érigé sur la rive ouest du fleuve. En 1769, ce village comptait près de 2 500 habitants et 350 esclaves noirs. *Ibid.*, p. 275.

**Figure 3.1** L'évolution de la population coloniale aux Illinois entre 1680 et 1767



Sources : PM, vol. 2, p. 69-70 et 108; PM, vol. 3, p. 555; PM, vol. 5, p. 402-403 et 408; R. Lessard, J. Mathieu et L. Gouger, « Peuplement colonisateur... », p. 62; AC, C11A, 35, fol. 15, 7 novembre 1715, Lettre de Ramezay et Bégon au ministre; AC, C11A, 36, fol. 220, 30 mars 1716, Délibération du Conseil de Marine sur des lettres de Vaudreuil, Ramezay et Bégon analysées précédemment; C. Vidal, *Les implantations...*, p. 165 et 240-241; N. M. Belting, *Kaskaskia Under...*, p. 38-40; AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1726, Recensement général de la Louisiane; AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement des Illinois et VP, LO, 464, 1752, Recensement des Illinois.

Malgré la venue de migrants français, le Pays des Illinois est demeuré une terre de grande mobilité. Si chaque espoir de développement a entraîné un investissement de capitaux et des migrations françaises aux Illinois, seul un petit nombre de ces nouveaux venus sont demeurés sur place<sup>45</sup>. De plus, certaines activités comme le commerce, la traite des fourrures, l'administration et l'activité militaire amenaient des déplacements inhérents à la fonction<sup>46</sup>. Durant toute la période française, le développement colonial du Pays des Illinois est demeuré modeste par rapport à la Basse-Louisiane et au Canada. L'isolement géographique, la faible croissance de la population française, l'irrégularité de l'immigration<sup>47</sup> et la proximité des Amérindiens ont constitué les principaux obstacles au développement colonial aux Illinois.

Notons aussi que les guerres intertribales et les raids sont demeurés permanents dans la région durant toute la période française. La menace qu'ils ont présentée pouvait tant venir de l'extérieur que de l'intérieur de l'alliance franco-illinoise, et parfois même des deux côtés à la fois. Qu'ils aient impliqué les Iroquois, les Renards, les Sakis, les Sioux, les Chicachas, les Puants, les Missouris ou les Illinois, ces affrontements menaçaient continuellement la sécurité des Français et de leurs dépendants. À de nombreuses reprises, les colons ont été pillés, blessés, mutilés ou tués par les Amérindiens<sup>48</sup>. Le convoi rejoignant la Nouvelle-Orléans a aussi été attaqué et pillé<sup>49</sup>, et ce, même s'il était défendu par 150 à 200 hommes<sup>50</sup>. Certaines nuits, des partis renards ont campé dans les champs des Français<sup>51</sup>. Le danger était parfois si

<sup>45</sup> R. Lessard, J. Mathieu et L. Gouger, « Peuplement colonisateur... », p. 65.

<sup>46</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 169-177 et 256-262.

<sup>47</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 3.

<sup>48</sup> Pour des exemples d'attaque de nations amérindiennes au Pays des Illinois, voir AC, C11A, 50, fol. 397, 1728, Extrait de lettres écrites à Beauharnois; AC, C11A, 50, fol. 335, mai 1728, Délibération sur une requête de la Compagnie des Indes; AC, C11A, 56, fol. 263, 14 janvier 1725, Copie de la réponse faite au Chat Blanc par les Illinois aux Renards sur les lettres de Mrs Lignery, Amariton et Villedonné; AC, C13A, 6, fol. 297, 1<sup>er</sup> juillet 1721, Illinois. Chassin à X; AC, C11A, 71, fol. 54, 17 novembre 1738, Paroles des Puants au sieur Marin détaché à la rivière à la Roche sur le Mississippi; AC, C11A, 76, fol. 263, 1741, Mémoire de Canada 1740-1741 par Josué Dubois Berthelot de Beaucours et AC, C11A, 78, fol. 375, mars 1742, Résumé d'une lettre de Hocquart, datée du 3 octobre 1741, avec commentaires.

<sup>49</sup> Pour des exemples d'attaques sur les convois, voir AC, C11A, 99, fol. 470, 12 octobre 1754, Lettre de Pierre de La Rue, abbé de l'Isle-Dieu, au ministre et Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique, 1715-1747*, Sillery, Septentrion, coll. « V », 2008, p. 304.

<sup>50</sup> AC, C13A, 32, fol. 113, 2 novembre 1748, La Nouvelle-Orléans. Vaudreuil au ministre.

<sup>51</sup> AC, C13A, 6, fol. 297, 1<sup>er</sup> juillet 1721, Illinois. Chassin à X.

grand que, durant certaines périodes, les colons ne sortaient pas sans armes<sup>52</sup>. Jumelés à d'autres incidents, les raids ennemis ont parfois paralysé la petite colonie. C'est notamment ce qui est arrivé en 1722 lorsque combinés à des maladies épidémiques et à une pénurie de munitions, les raids renards ont empêché les Français d'aller aux mines et aux champs<sup>53</sup>. Les tensions et les querelles de voisinage entre Français et Illinois ont également constitué une menace pour les colons. L'incapacité des Français, minoritaires, à dominer les tribus illinoises s'est traduite par une certaine vulnérabilité durant toute la période française. Cette insécurité a affecté le développement économique de la colonie<sup>54</sup>. À certains moments, même les officiers ont craint l'anéantissement. Une lettre de Macarty, le commandant aux Illinois dans les années 1750, exprime bien cette anxiété envers les groupes alliés :

La nécessité de nous les ménager [les Illinois] m'a fait prendre la voie de la douceur n'étant pas assez fort pour les teraser craignant d'en faire comme d'un nid d'abeilles qui étant repandûs de tous côtés serois plus à mesme de faire des coups<sup>55</sup>.

Pour mieux situer l'histoire du développement colonial à l'échelle locale, la prochaine section propose un portrait des différents villages français du Pays des Illinois. Dans le but de faciliter la compréhension, des cartes représentant chacun des villages ont été ajoutées à la présentation<sup>56</sup>.

### 3.2 Les villages français des Illinois

Les postes français de la rivière des Illinois ont toujours été très modestes et peu fréquentés. Leur développement a suivi le modèle des établissements du Pays d'en Haut. Ils comprenaient généralement un ou des villages amérindiens; un petit fort de pieux avec un comptoir commercial, un lieu de commandement et de rares habitations d'architecture

---

<sup>52</sup> AC, C13A, 17, fol. 248, sans date, Illinois. Fort de Chartres. Saint-Ange à Bienville.

<sup>53</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 272 et 531-532.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 532.

<sup>55</sup> AC, C13A, 36, fol. 309, 1<sup>er</sup> juin 1752, Les Illinois. Macarty au ministre.

<sup>56</sup> Soulignons cependant que, comme il n'existe aucune carte à grande échelle des postes français de la rivière des Illinois et de Saint-Philippe, nous avons choisi d'exposer des cartes régionales.

européenne; puis quelques établissements missionnaires. Comme nous l'avons vu plus haut<sup>57</sup>, à Saint Louis (Starved Rock), les Français ont construit un fort de pieux avec des palissades sur un promontoire surplombant la région. À proximité, ils y ont cultivé le maïs et ont démarré une première production de plants agricoles européens. Les colons y ont aussi élevé les premiers animaux domestiques européens de la région, soit le porc et la volaille. Les jésuites ont sans doute eux aussi cultivé des plants agricoles européens en marge des champs de maïs illinois dans cette zone qui a été leur première terre de mission chez les Illinois<sup>58</sup>. Après la migration des Kaskaskias à Pimiteoui en 1691, les Français ont à nouveau obtenu l'autorisation des Illinois de reproduire un petit espace colonial au sein du nouveau village avec leurs plantes et leurs animaux domestiques. Ils y ont construit un fort de pieux avec enceinte qui contenait quatre maisons, dont deux servaient à loger la garnison de treize soldats. Les jésuites y ont aussi construit une petite chapelle hors du fort et ont érigé une grande croix<sup>59</sup>.

Dans l'American Bottom, les Français vont vivre au sein même des villages illinois. Après le départ des officiels en 1703, les missionnaires, les coureurs de bois et leurs esclaves amérindiens vont poursuivre à leur rythme l'implantation européenne. Au fil du temps, les habitations des Canadiens vont en partie se regrouper à proximité des établissements missionnaires ou près des lieux d'échange commercial<sup>60</sup>. Cependant, certains coureurs de bois vont préférer vivre dans les habitations amérindiennes et pratiquer un nomadisme marqué<sup>61</sup>. Après la séparation ethnique des villages en 1720 et à partir des années 1730, le développement des villages français a été principalement conditionné par des impératifs défensifs. Pour se protéger des raids et combler l'éloignement des guerriers alliés après 1720, les Français ont, en effet, choisi d'ériger leurs villages selon une structure de type groupé<sup>62</sup>.

---

<sup>57</sup> Voir au début de la section 3.1.

<sup>58</sup> Pour une description du fort de Saint Louis (Starved Rock) et de ses environs, voir PM, vol. 3, p. 494 et PM, vol. 2, p. 175-176.

<sup>59</sup> Pour une description du fort de Pimiteoui, voir AC, C11A, 43, fol. 287-288, Mémoire sur l'estimation des bâtiments et défrichements que les feus de La Forest et de Tonty ont fait faire aux Illinois suivant le certificat du sieur de Liette du 19 octobre 1720. Sur la chapelle et la grande croix, voir JR, vol. 64, p. 158-159.

<sup>60</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 283-284.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 285.



**Figure 3.2** La région de la rivière des Illinois



Source : JCB Archives of Early American Images, LUNA collection, *A New and Accurate Map of Pensilvania, Virginia, Maryland and New Jersey, 1762*, 2009. < <http://www.lunacommons.org/luna/servlet/JCB~1~1> > (8 août 2010).

### 3.2.1 Cahokia

Les Cahokias avaient minutieusement choisi l'emplacement de leur village dans l'American Bottom. Désireux d'être à un endroit stratégique pour le commerce, ils ont cherché un emplacement le long du fleuve au carrefour des rivières des Illinois et Missouri. Attentifs aux enjeux guerriers, ils se sont installés derrière l'île Sainte-Famille aux abords de la rivière des Cahokias. Le site possédait un couvert forestier dense aux essences variées,



plusieurs îles boisées et des prairies de hautes herbes<sup>63</sup>. Selon Morgan J. McFarland, l'étendue des prairies devait tourner autour de 50 % de ce territoire<sup>64</sup>. Quelques Canadiens s'étaient établis parmi les Cahokias pour commercer et se marier. Les Prêtres du Séminaire sont venus y fonder une mission en 1699<sup>65</sup>. Comme le site avait jadis été occupé par d'autres groupes autochtones<sup>66</sup>, les anciennes manipulations ont enrichi et ramolli la surface, rendant ainsi le sol particulièrement propice aux activités agricoles. Les Français y ont surtout cultivé du maïs et du froment. Les terrains surélevés et les buttes artificielles héritées des *Mound Builders*<sup>67</sup> devaient constituer les meilleures terres de la région.

Située dans des milieux humides de la plaine, Cahokia comprenait beaucoup de marécages, marais et tourbières<sup>68</sup>. Les marais longeant les coteaux de chênes rouges alimentaient de nombreuses rivières. C'est notamment le cas pour la rivière des Cahokias, la rivière du Pont et la rivière du Patin. Comme le fleuve, ces rivières étaient garnies d'arbres de chaque côté<sup>69</sup>. Étant donné que l'établissement se trouvait dans une zone de confluent et d'affluents avec le Mississippi, les risques d'inondations étaient assez élevés<sup>70</sup>. Les espaces de prairie ont été utilisés pour le pâturage, la cueillette et la chasse au petit gibier. L'abondance du gibier d'eau, des poissons et des plantes aquatiques dans ces basses terres a toujours déterminé l'expérience des groupes humains qui les ont fréquentées. Par contre, la faible altitude et l'humidité de ces milieux ont également fourni des conditions particulièrement propices à la prolifération des moustiques<sup>71</sup>.

---

<sup>63</sup> Pour une description détaillée de l'établissement et de ses environs, voir ASQ, sme 12.1/009/016, ca 1725, Renseignement sur le pays des Cahokias ou Tamarois et ASQ, sme 12.1/009/042, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la Seigneurie de la mission des Tamarois par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courier.

<sup>64</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 79.

<sup>65</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 32.

<sup>66</sup> Notamment par des tribus *mississippians*, *orrs*, *caddoans*, *sioux* et probablement *illinoises*. Thomas E. Emerson et James A. Brown, « The Late Prehistory and Protohistory of Illinois », dans *Calumet & fleur-de-lys : archaeology of Indian and French contact in the midcontinent*, sous la dir. de John A. Walthall et Thomas E. Emerson, Washington (D.C.), Smithsonian Institution Press, 1992, p. 83, 96-98 et M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 48.

<sup>67</sup> Voir à ce sujet la « prairie des Buttes » (no 25) dans la carte de l'établissement ci-après.

<sup>68</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 75.

<sup>69</sup> ASQ, sme 12.1/009/016, ca 1725, Renseignement sur le pays des Cahokias ou Tamarois et ASQ, sme 12.1/009/018, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la Seigneurie de la mission des Tamarois par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courier.

<sup>70</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 63 et 75-76.

<sup>71</sup> Cette dernière réflexion est inspirée d'*ibid.*, p. 25 et 53.

À l'aide de rapports archéologiques, Terrance Martin a souligné le maintien d'une forte consommation d'oiseaux d'eau, de poisson et de gibier dans le village français de Cahokia<sup>72</sup>. Celui-ci n'est donc jamais devenu entièrement agricole. La faible consommation de produit agricole démontre que l'agriculture et l'élevage ont d'abord servi de complément à ceux produits de la chasse et de la pêche. Et que le commerce est demeuré la principale raison d'être du village durant toute la période française<sup>73</sup>. Après la séparation ethnique des villages dans les années 1730, la faible production agricole a rendu les années de mauvaises récoltes particulièrement difficiles. C'est notamment le cas lors des piètres rendements agricoles de 1743<sup>74</sup>.

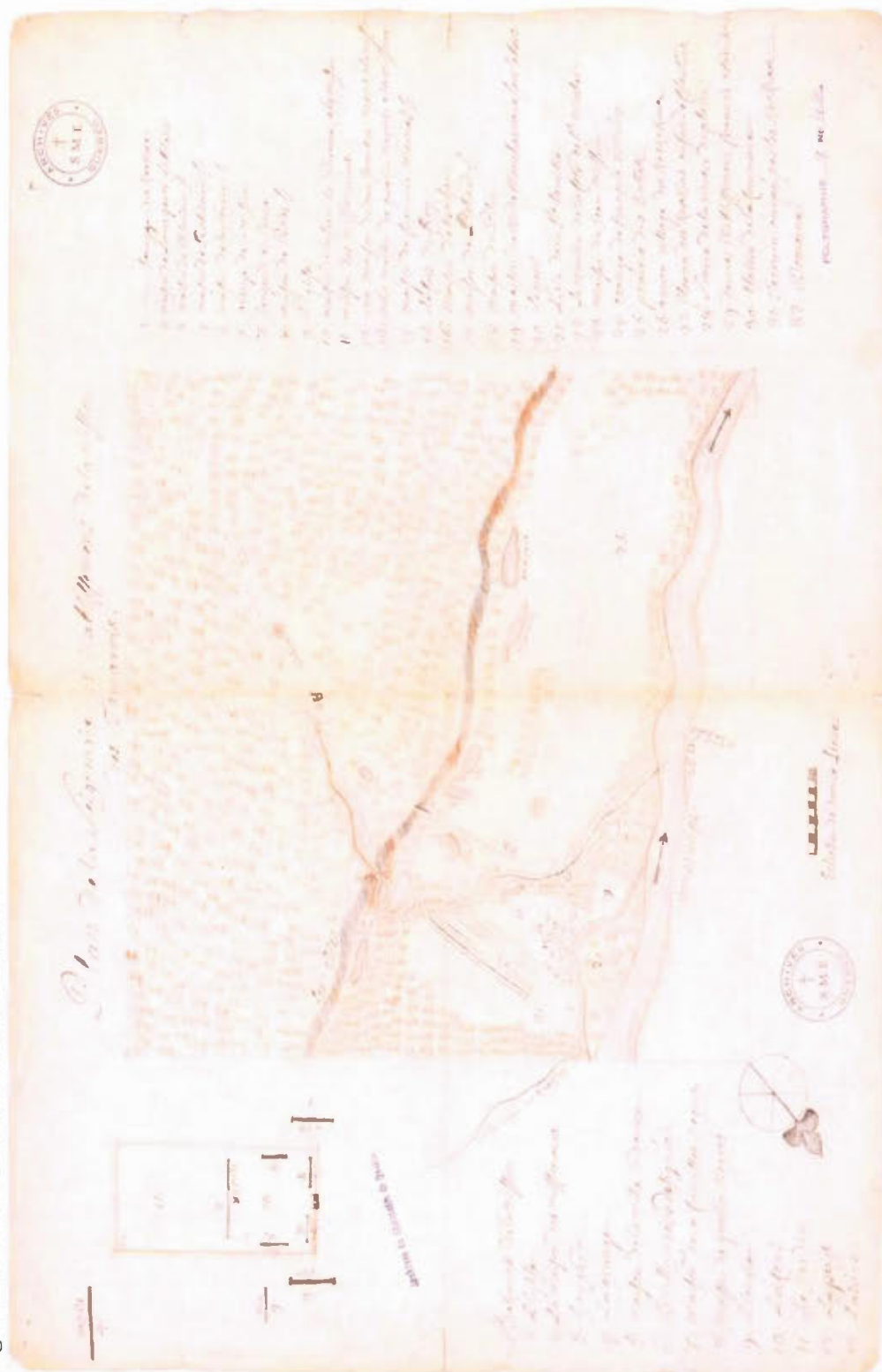
---

<sup>72</sup> Terrance Martin, « Animal Remains from the Cahokia Wedge Site », dans *Archaeology at French Colonial Cahokia*, sous dir. de Bonnie L. Gums, Springfield (I.L.), Illinois Historic Preservation Agency, coll. « Studies in Illinois Archaeology », no 3, 1988, p. 230-234.

<sup>73</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 242.

<sup>74</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 77-78.

Figure 3.3 L'établissement de Cahokia en 1735



Source : ASQ, sme 12.1/009/042, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la mission des Tamarois par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courrier.

### 3.2.2 Kaskaskia

Fondé en 1703 par les Kaskaskias et une poignée de Canadiens et de jésuites en provenance du fort Saint-Louis, ce village multiethnique se trouve dans une large plaine alluviale entre la rivière des Kaskaskias et le fleuve. C'est une zone particulièrement luxuriante où se rejoignent les végétations bordant les deux cours d'eau. Les forêts de ces milieux humides abritaient une grande variété d'espèces végétales dont de nombreux arbres à fruits et une faune abondante. Si la rivière des Kaskaskias était bordée de quelques marécages<sup>75</sup>, les sols de l'établissement ont cependant été plus secs et moins parsemés de plans d'eaux qu'à Cahokia<sup>76</sup>. De plus, la distance entre le village, le fleuve et la rivière des Kaskaskias réduisait considérablement les risques d'inondations<sup>77</sup>. Jadis occupées par d'autres Amérindiens<sup>78</sup>, les prairies de la région ont constitué des espaces de choix pour la culture et ont fourni de bonnes surfaces au pâturage.

Encore une fois, les Illinois semblent avoir choisi le lieu de leur village d'été en fonction d'impératifs commerciaux, stratégiques et alimentaires. Les sols environnants se sont révélés très propices à la production céréalière<sup>79</sup>. Les Français y ont notamment produit du froment, de l'avoine, de l'orge, mais aussi des fruits, du maïs, de la courge et des haricots<sup>80</sup>. Le succès agricole et la docilité des Kaskaskias a sans doute joué un rôle prédominant dans la nette préférence des colons français à s'installer dans ce village plutôt qu'à Cahokia. De ce fait, le développement de Kaskaskia a été très rapide et a favorisé une implantation européenne beaucoup plus durable. Durant toute la période française, Kaskaskia a constitué le centre

<sup>75</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 272.

<sup>76</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 76-77.

<sup>77</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 590.

<sup>78</sup> Il est possible que parmi eux se trouvent notamment des groupes Metchigamias. Dan F. Morse, « The Seventeenth Michigamea Village Location in Arkansas », dans *Calumet & fleur-de-lys : archaeology of Indian and French contact in the midcontinent*, sous la dir. de John A. Walthall et Thomas E. Emerson, Washington (D.C.), Smithsonian Institution Press, 1992, p. 57-59.

<sup>79</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 76.

<sup>80</sup> Vaugine de Nuisement, *Journal de Vaugine de Nuisement (ca 1765) : Un témoignage sur la Louisiane du XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. critique par Steve Canac-Marquis et Pierre Rézeau, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 33 et 35.

économique et agricole du Pays des Illinois. Si les premières années sont marquées par une cohabitation intime avec les tribus et le développement d'une population métisse, l'arrivée des officiels, la séparation des villages en 1720 et l'édification de Fort de Chartres ont réorganisé l'espace villageois et les stratégies de développement des habitants<sup>81</sup>.

Les convois reliant le bas de la colonie au pays des Illinois s'arrêtaient à Kaskaskia. En 1721, dans son journal, le Sieur Bernard de la Harpe mentionne la présence d'un fort de pieux. Ce fort a cependant été laissé à l'abandon après l'entrée en fonction de celui de Chartres. En 1759, les habitants ont construit un solide fort de pieux avec une palissade de l'autre côté de la rivière des Kaskaskias. À l'arrivée des Britanniques, le village français comprend 80 maisons de pierres entourées de jardins ou de vastes terrains et plusieurs habitants possèdent d'importants troupeaux. Malgré cela, beaucoup ont quitté le village pour aller vivre à Saint-Louis sur la rive ouest du fleuve<sup>82</sup>, préférant ainsi demeurer en terre catholique sur le côté espagnol du Mississippi plutôt que devenir des sujets britanniques<sup>83</sup>.

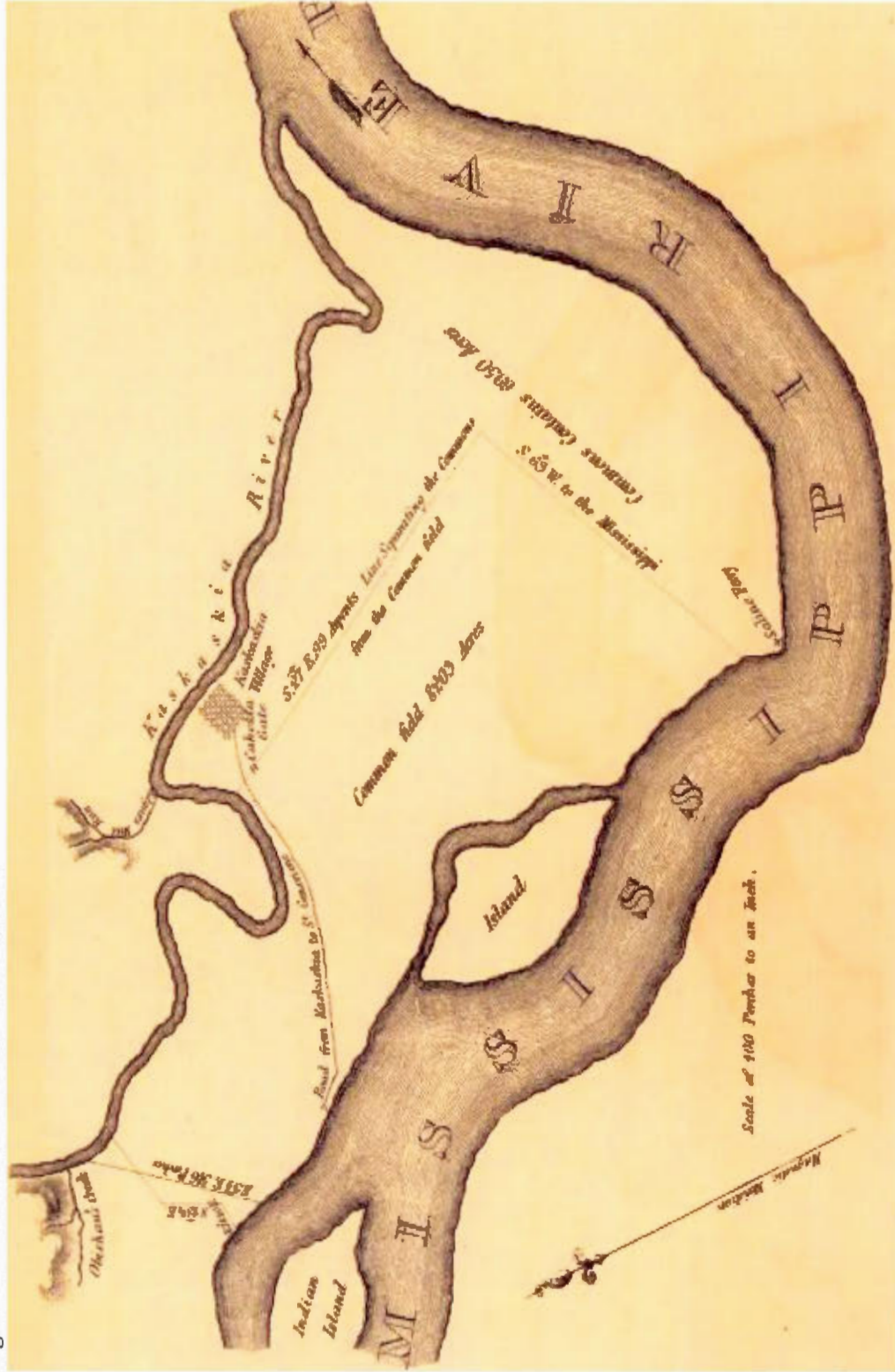
---

<sup>81</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 286.

<sup>82</sup> M. Faribault-Beauregard, *La population...*, vol. 2, p. 73.

<sup>83</sup> Carl J. Ekberg, *French Roots in the Illinois Country : The Mississippi Frontier in Colonial Times*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1998, p. 91.

Figure 3.4 L'établissement de Kaskaskia en 1807



Source : American State Papers, Library of Congress, coll. « American Memory », 2005. < <http://memory.loc.gov/ammem/amlaw/twsp.html> > (8 août 2010).



### 3.2.3 Fort de Chartres

Le fort de Chartres a été la capitale administrative du Pays des Illinois. Il a été érigé, en 1719, dans les milieux humides situés en bordure du fleuve. Si l'espace ne comporte pas autant de plans d'eau qu'à Cahokia, il demeure plus humide qu'à Kaskaskia. Une rivière nommée Prairie-du-Rocher traverse la région à partir des hautes terres jusqu'au fleuve. La zone près des falaises abritait de nombreux arbres matures. Parmi eux se trouvaient des noyers, des chênes et des caryers. Les marais et les étangs en bordure des falaises et dans les basses terres étaient remplis de spartines (*Spartina pectinata*) qui ont fourni une végétation dense idéale à la protection des nids d'oiseaux. Les basses terres étaient assez boisées et contenaient plusieurs prairies. Si les boisés ont abrité de grandes quantités de mûriers rouges, les prairies constituées de hautes herbes étaient parsemées de bosquets d'ormes, de frênes, de micocouliers, de peupliers deltoïdes et de platanes d'Occident. Des traces de végétation récemment brûlée et la présence d'un sentier amérindien ont laissé peu de doute quant à une occupation amérindienne préalable dans cet espace. Cette ancienne présence a non seulement joué un rôle important dans l'existence des nombreuses prairies, mais a aussi assuré un sol riche et propice à l'agriculture. Comme ailleurs, la prédisposition agricole du terrain a donc encore une fois constitué un critère essentiel à l'établissement français aux Illinois<sup>84</sup>.

Le premier Fort de Chartres a été construit à environ 200 mètres du Mississippi. Il se trouvait plus près de Kaskaskia (25 km en amont) que de Cahokia (48 km en aval). Les terres autour du fort ont rapidement été octroyées à des colons français en provenance de Kaskaskia. La sécurité offerte par la garnison explique la rapide migration des colons dans ce poste. Le troisième village français, celui de Sainte-Anne, prit ainsi forme près du fleuve<sup>85</sup>. Les Metchigamias se sont installés dans une prairie voisine. Des jésuites ont établi une petite habitation à proximité de leur village, créant ainsi la troisième mission du pays des Illinois.

---

<sup>84</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 96-101.

<sup>85</sup> M. Faribault-Beauregard, *La population...*, vol. 2, p. 219.

Le chemin parallèle à la coulée De Naut, un petit cours d'eau rejoignant le Mississippi, constituait une séparation pratique entre les terres françaises et celles des Metchigamias<sup>86</sup>.

La proximité avec le fleuve et la propension de ce dernier à se déplacer vers l'est sont à l'origine de graves problèmes d'inondations dans cette localité. À de nombreuses reprises, les débordements ont causé d'importants dommages aux champs et aux établissements français. Des maisons près du fleuve ont même été emportées par les eaux<sup>87</sup>. Les inondations expliquent en partie pourquoi le fort a dû être reconstruit à quatre reprises (1719, 1725, 1732 et 1754). Le dernier a été le seul fort de pierre au pays des Illinois. Une fois ce petit fort à la Vauban achevé, le village français s'est étendu dans sa direction et a prit le nom de Nouvelle Chartres. Le nouveau site s'est cependant trouvé à nouveau menacé par les crues en 1764<sup>88</sup>.

---

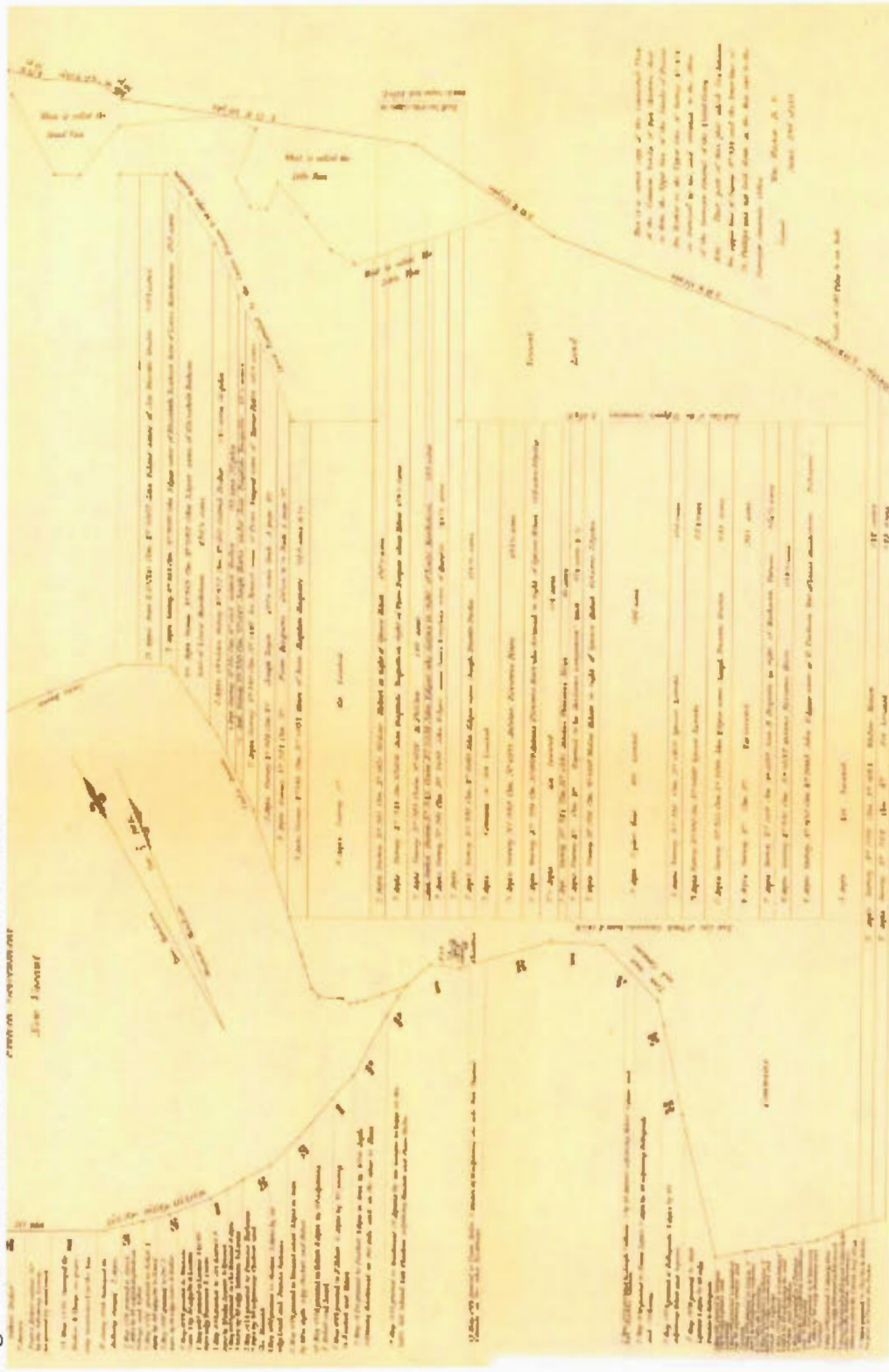
<sup>86</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 286-289 et M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 94-96.

<sup>87</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 590 et M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 101-102.

<sup>88</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 55, 210-227 et 590; N. M. Belting, *Kaskaskia Under...*, p. 18 et M. Faribault-Beauregard, *La population...*, vol. 2, p. 219-220.



Figure 3.5 L'établissement de Fort de Chartres en 1809



Source : *American State Papers*, Library of Congress, coll. « American Memory », 2005. < <http://memory.loc.gov/ammem/amlaw/lwsp.html> > (8 août 2010).

### 3.2.4 Saint-Philippe

En 1721, Philippe Renault, le directeur des mines et représentant de la Compagnie des Indes, arrive aux Illinois avec une troupe d'une quarantaine à une cinquantaine de mineurs<sup>89</sup>. Son mandat est d'exploiter les différents gisements de métaux sur le territoire des Illinois. Pour assurer l'approvisionnement alimentaire de ses ouvriers, il fonde Saint-Philippe, le quatrième village français du Pays des Illinois<sup>90</sup>. L'établissement est situé à environ 11 km au nord de Fort de Chartres et à plus de 35 km au sud de Cahokia. Il se trouve dans une très belle prairie partiellement boisée. Comme à Cahokia et à Fort de Chartres, la proximité du fleuve a exposé l'établissement à de fréquentes inondations. Par ailleurs, la région abrite un grand nombre de marais et de marécages. Ce qui explique notamment pourquoi le village est souvent appelé Saint-Philippe du Grand Marais<sup>91</sup>. Ce sont des familles d'habitants de Kaskaskia qui vont venir soutenir le développement du village. Si la majorité va cultiver du blé et du maïs, certains habitants vont aussi cultiver des courges, des citrouilles, du melon d'eau et du melon cantaloup<sup>92</sup>. Cependant, le développement du village a été considérablement ralenti après la désillusion minière dans la deuxième moitié des années 1720. Saint-Philippe s'est toujours démarqué par son caractère esclavagiste. Mais si Renault reçoit 25 esclaves noirs en renfort de la Compagnie en 1724, une quinzaine d'entre eux ne survivront pas à l'hiver suivant<sup>93</sup>.

---

<sup>89</sup> PM, vol. 5, p. 579 et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 257 note 63.

<sup>90</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 50-51.

<sup>91</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 76-77 et 153.

<sup>92</sup> V. de Nuisement, *Journal de Vaugine...*, p. 39.

<sup>93</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 247.

**Figure 3.6** L'établissement de Saint-Philippe en 1826



Source : JCB Archive of Early American Images, LUNA collection, *Map of the Country of the Illinois*, 2009. < <http://www.lunacommons.org/luna/servlet/> > (8 août 2010).

### 3.2.5 Prairie-du-Rocher

Fondé en 1733 par l'officier Jacques Thérèse de Langloiserie<sup>94</sup>, Saint-Joseph-de-Prairie-du-Rocher est situé à un peu plus de 6 km à l'est du Fort de Chartres dans une plaine très fertile sur les basses terres, à proximité des falaises (particulièrement verticales à cet endroit) de l'American Bottom. Le village est situé près du chemin qui relie Kaskaskia au Fort de Chartres. Un petit marais nommé le « Marais Gosseaux » ceinture l'arrière du village (fig. 3.7)<sup>95</sup>. C'est le territoire d'expansion de la deuxième génération d'agriculteurs de Sainte-Anne. Au départ, le village n'était donc qu'une petite mission de la paroisse Sainte-Anne. Le village s'est toujours distingué par sa grande production de froment. Aujourd'hui, c'est le seul village de la région coloniale qui existe encore<sup>96</sup>.

---

<sup>94</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 293.

<sup>95</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 34-35.

<sup>96</sup> M. Faribault-Beauregard, *La population...*, vol. 2, p. 257.





### 3.2.6 Sainte-Geneviève

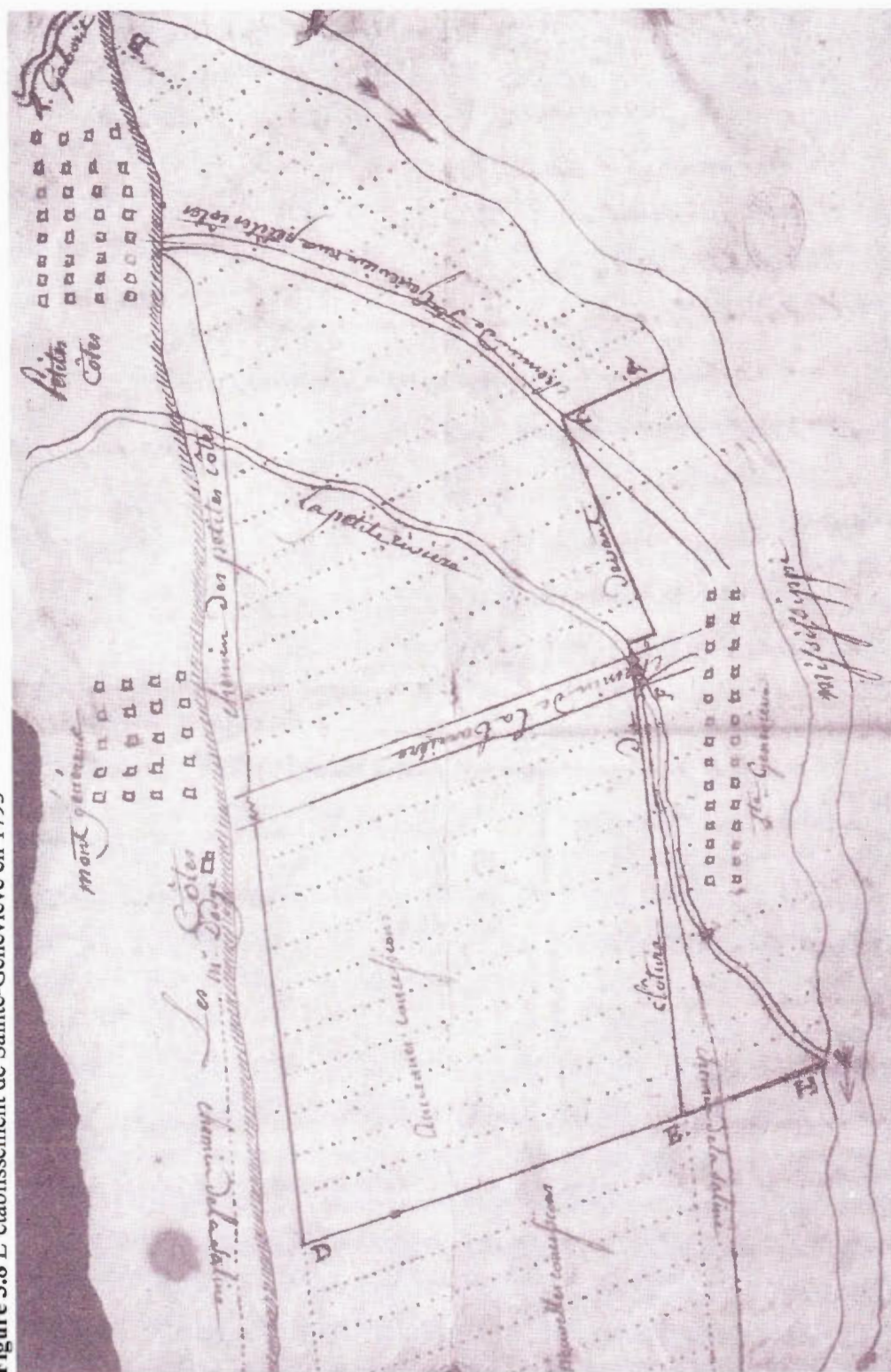
Dès 1735, plusieurs familles de Kaskaskia ont traversé le fleuve et ont fondé le dernier village colonial de la période française. C'est le seul village sur la rive ouest du Mississippi aux Illinois sous le Régime français. L'établissement se trouve dans une zone de courtes plaines alluviales. Les sols de cet établissement se sont avérés bons pour l'activité agricole et, comme à Kaskaskia, les habitants ont d'abord misé sur la culture céréalière. Ainsi, les surplus agricoles étaient aussi apportés à Kaskaskia pour être envoyés dans le bas de la colonie par le convoi annuel<sup>97</sup>. Comme à Fort de Chartres et à Saint-Philippe, sa proximité avec le Mississippi lui a apporté son lot de catastrophes puisque plusieurs inondations ont endommagé les champs et les habitations. Sainte-Geneviève se situe à environ cinq kilomètres et demi de la saline qui approvisionne en sel l'ensemble des villages de l'American Bottom. Malgré le danger que constitue la traversée du fleuve, le développement de Sainte-Geneviève a toujours été intimement lié avec celui de Kaskaskia. Le service religieux était notamment assuré par les jésuites de Kaskaskia dans une petite chapelle<sup>98</sup>.

---

<sup>97</sup> C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 88-92.

<sup>98</sup> JR, vol. 70, p. 230 et 234.

Figure 3.8 L'établissement de Sainte-Geneviève en 1793



Source : C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 94.

### 3.3 L'agriculture européenne

#### 3.3.1 La propriété

Les premiers Canadiens qui ont pratiqué une activité agricole aux Illinois n'ont pas suivi un modèle de gestion spécifique de l'espace et une mise en valeur structurée du territoire. Leurs terres étaient dispersées sans ordre ni orientation commune dans les pourtours des villages. Seuls quelques-uns de ces pionniers et les missionnaires ont sollicité les titres légaux de leurs terres aux administrateurs coloniaux. Avec l'intensification de l'activité coloniale, ces quelques Français vont progressivement adopter le lot rectangulaire canadien à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Habitué à cette organisation parcellaire qui prédominait largement dans la vallée laurentienne, les pionniers ont reproduit sur les abords du Mississippi le modèle de développement agrofluvial avec lequel ils étaient déjà familiers. Cette organisation parcellaire qui a été conservée par les autorités françaises après 1720 a même survécu à l'arrivée des Américains dans la région dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>99</sup>. Ainsi, la structure agraire a été implantée à partir du bagage culturel des premiers arrivants.

Pour respecter les us et coutumes de la diplomatie autochtone, les pionniers français ont offert des présents pour soutenir leur présence dans ces territoires. Cette conformité aux rituels amérindiens a permis aux jésuites et aux colons de former de petits espaces coloniaux au sein des villages durant les décennies suivantes.

L'arrivée des officiels en 1720 a cependant changé les paramètres entourant la mise en valeur et la gestion de l'espace colonial. La gestion de l'espace a été remaniée et uniformisée par les autorités qui ont également insisté sur la notion de propriété. La nouvelle mise en valeur du territoire, résultat d'une action rationalisée, planifiée et règlementée voulait favoriser le développement économique, contrôler la société française et s'imposer dans les

---

<sup>99</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 284-285 et 297.



relations franco-amérindiennes. Cette nouvelle structure organisationnelle principalement mise en place par le commandant Boisbriant a rapidement suscité une certaine course à la légalisation des concessions déjà ouvertes chez les Français des Illinois. Un cadre juridique s'est rapidement implanté pour légitimer et encadrer les droits à la propriété privée et publique dans l'espace colonial. En surveillant de près les transactions de propriété dans les villages, les autorités ont aussi cherché à réduire la fréquence des conflits territoriaux avec les Illinois<sup>100</sup>. Ainsi, l'implantation du pouvoir colonial et des institutions françaises aux Illinois a donné une structure au développement colonial en lui assurant une légitimité juridique et une organisation auxquelles les colons se sont généralement conformés.

### 3.3.2 La configuration agricole des villages

Les particularités géographiques et environnementales propres aux différents milieux naturels locaux ont conditionné le développement agricole des villages français. Les colons ont préféré développer leur agriculture dans les milieux humides de la plaine inondable selon plusieurs considérations « environnementales ». D'abord, parce que les prairies des hauts plateaux étaient moins propices à la culture. N'ayant jamais été cultivées, ces terres étaient peu fertiles et très difficiles à travailler. Grâce aux fréquentes inondations du Mississippi, aux nombreuses zones alluviales et à la présence de plusieurs plans d'eau, les terres de la vallée, elles, étaient extrêmement fertiles. De plus, comme elles avaient été cultivées à de nombreuses reprises par les Amérindiens depuis l'époque *mississippian*, elles étaient moins pénibles à sillonner avec la charrue<sup>101</sup>. Les basses terres offraient des rendements et une facilité de travail beaucoup plus intéressants que celles des plateaux. De plus, si les hautes terres auraient pu constituer un espace à l'abri des inondations et libérer les colons de l'omniprésence des moustiques, elles étaient à découvert et plus faciles à incendier que les basses terres où le haut taux d'humidité a constitué une défense efficace contre la propagation des flammes. Seule la route qui relia les villages entre eux passait sur les hautes terres. À l'exception de la commune de Prairie-du-Rocher et d'une vaine tentative d'installation à

---

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 286-289.

<sup>101</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 35-37 et 104-108.

Belle Fontaine à mi-chemin entre Cahokia et Fort de Chartres, les Français ne s'établirent et ne cultivèrent jamais les prairies situées sur les abrupts<sup>102</sup>.

Le développement de l'agriculture et la formation des villages français ont suivi une configuration bien particulière après 1720. Nous l'avons vu, les colons n'habitaient pas sur leurs terres comme au Canada, mais en petits villages compacts sur les berges des cours d'eau. À proximité de ces villages, une série de concessions ont été ouvertes dans les prairies riveraines aux cours d'eau. La largeur des concessions variait généralement entre un et cinq arpents et se trouvait face au cours d'eau. Leur profondeur atteignait environ une cinquantaine d'arpents. Quelques particuliers possédaient des concessions de plus grande taille. Renault reçut, par exemple, une concession d'une lieue de face par deux de profondeur qui fut à l'origine du village de Saint-Philippe. Les parcelles individuelles du « grand champ<sup>103</sup> » étaient seulement divisées entre elles par de petites bornes. Des clôtures situées au bout des parcelles individuelles protégeaient les champs contre le bétail et les animaux sauvages. Chaque village français possédait également une commune. Généralement délimitées par des frontières naturelles (principalement des cours d'eau et des falaises), les clôtures du grand champ et le village, ces communes pouvaient être très grandes. En partie publique, la commune servait à l'élevage du bétail, à la coupe du bois et à la chasse au petit gibier<sup>104</sup>.

Bien entendu, les possibilités commerciales et la configuration des espaces de production ont varié selon les particularités géographiques et environnementales des villages. Les cartes de la section 3.2 nous informent bien à ce sujet. On constate que Cahokia était situé près d'un bras du fleuve et que les champs n'étaient pas directement sur les bords de ce cours d'eau. L'île Sainte-Famille et la péninsule située entre le fleuve, la rivière du Pont et le village auraient toutes deux servi de commune. Il est aussi possible que la Prairie des Buttes ait été

---

<sup>102</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 297.

<sup>103</sup> Note terminologique. Le grand champ est un terme rattaché au mode d'exploitation de l'*openfield* qui renvoie plus spécifiquement aux champs ouverts dont la culture est soumise à des usages collectifs par la communauté.

<sup>104</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 285 et 291-298; C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 46-54 et Abel Poitrineau et Gabriel Wackermann « Agricole révolution », *Encyclopaedia Universalis*, 16 p. < <http://www.universalis.fr/> > (27 juillet 2010).

mise à contribution pour la pâture des bestiaux que ce soit sous la surveillance d'un gardien, par le biais de clôtures amovibles ou encore par le fauchage des herbes (fig. 3.3). Le village français de Kaskaskia a été érigé sur les berges de la rivière des Kaskaskias. Les champs situés juste derrière ont rejoint le fleuve à leurs extrémités. La commune était située dans une péninsule limitée par le fleuve, la rivière des Kaskaskias, le village français et les clôtures entourant le grand champ (fig. 3.4). Le Fort de Chartres et son village sont entourés par le territoire des Metchigamias au nord, la clôture sud du grand champ à l'est et le Mississippi au sud. La commune a été limitée par la clôture des champs, le village et le fleuve (fig. 3.5). L'absence de carte détaillée du village de Saint-Philippe rend difficile la description de sa configuration. Cependant, nous pouvons souligner que la présence de nombreux marais et marécages ont certainement limité les zones de pâture et que le peu de succès agricole de ce village n'a certainement pas contribué au développement d'un élevage productif. À Prairie-du-Rocher, le village et la commune ont été enfermés par les clôtures des champs sur les falaises. Les terres agricoles ont rejoint les escarpements au fleuve. Avec l'ouverture d'une seconde commune sur les hautes terres, il est probable que seules les bêtes destinées au travail ont été gardées dans cette première commune (fig. 3.7). L'établissement de Sainte-Geneviève a été construit dans un espace de basses terres fermé par le fleuve et les falaises. Le village se trouve sur les berges du fleuve. Comme les terres agricoles ont occupé l'espace disponible sur les basses terres, les bestiaux ont dû être maintenus dans un espace fermé par les clôtures des champs dans les pourtours du village (fig. 3.8).

### 3.3.3 Les cultures et le calendrier agricole

Chez les Français aux Illinois, les céréales ont dominé les cultures de plein champ. Les conditions climatiques et la transmission des connaissances agraires ont permis la culture simultanée de plusieurs céréales européennes, soit le froment, le seigle<sup>105</sup>, l'orge et l'avoine. Dans sa thèse de doctorat, Cécile Vidal souligne que le froment a nettement prédominé sur les autres sortes de céréales<sup>106</sup>. Si le froment et le seigle ont servi à la consommation

<sup>105</sup> AC, C13A, 36, fol. 307, 1<sup>er</sup> février 1752, Les Illinois. Macarty au ministre.

<sup>106</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 349.

humaine, l'orge a certainement servi à l'alimentation des bovins, des porcs et à la fabrication de bière, tandis que, par ses caractéristiques nutritives, l'avoine a probablement été principalement destiné à l'alimentation bovine et chevaline<sup>107</sup>. Nous savons également que le maïs a toujours constitué une bonne partie des cultures et que des pois ont été cultivés. Cependant, leur proportion et leur place dans les champs demeurent difficiles à préciser. On sait cependant que le maïs devait être largement cultivé puisqu'il constituait la base alimentaire des esclaves et du cheptel. Les habitants ont aussi cultivé des jardins à proximité de leur habitation qui abritaient plusieurs plantes alimentaires, mais aussi quelques plantes textiles (ex. chanvre), médicinales et de consommation (ex. tabac).

Si les rendements de froment tournaient en moyenne autour de cinq à huit pour un sur les terres cultivées depuis plusieurs années, ils devaient être bien supérieurs, entre quinze à vingt-six pour un, durant les premières années, une période de fertilité exceptionnelle. Pour le maïs, le père Vivier évoque la présence de rendements exceptionnels de l'ordre de mille pour un<sup>108</sup>. Si ce nombre nous paraît bien exagéré<sup>109</sup>, il souligne néanmoins la grande productivité de cette graminée indigène dans la région. En raison de cette grande rentabilité, il est évident que les Français ont cultivé le maïs des Illinois, une plante parfaitement adaptée aux conditions locales. Cependant, rappelons que les Illinois réussissaient à obtenir deux récoltes de maïs par année, fin juillet-début août et en octobre. Par contre, les Français semblent n'avoir fait qu'une récolte de maïs par an, mais nous ignorons à quel moment. Si C. Vidal tranche en faveur du mois d'octobre<sup>110</sup>, le silence des sources primaires laisse ouverte la possibilité d'une récolte estivale.

Si les travaux sur les parcelles individuelles relevaient généralement de la cellule familiale et de ses esclaves, le système d'*openfield* (« champs ouverts ») développé par les Français aux Illinois imposait une discipline commune quant au choix des cultures et du

---

<sup>107</sup> Michel Puzelat, *La vie rurale en France, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Sedes, coll. « Campus Histoire », 1999, p. 54. Comme en France, l'avoine a dû être réservée aux chevaux en raison de sa valeur en acides gras et en fibres.

<sup>108</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 349-350 et 367.

<sup>109</sup> Le maïs donnait des rendements déjà exceptionnels d'environ quarante à cinquante pour un en France au même moment. M. Puzelat, *La vie rurale...*, p. 55.

<sup>110</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 352.

calendrier agricole<sup>111</sup>. Ce régime imposé à tous a ainsi circonscrit l'individualisme agraire des colons aux Illinois. Il est difficile de déterminer le mode d'assolement des terres pratiqué dans tous les villages. Selon C. Vidal, il est probable que la grande majorité pratiquait un assolement triennal, combinant la culture du blé d'hiver, du blé de printemps et la jachère<sup>112</sup>. Bien que l'historienne la considère elle-même incomplète, son analyse fondée sur l'étude de quatre baux de location d'exploitation est la plus sérieuse sur le sujet. De plus, soulignons que la variété des plantes cultivées et les conditions particulièrement propices à l'agriculture au Pays des Illinois (particulièrement la longueur de la saison végétative) rendent facilement possible ce mode d'assolement offrant une rentabilité supérieur au biennal.

Carl J. Ekberg est quant à lui un peu moins certain au sujet d'une pratique de la jachère. Selon lui, l'agriculture française n'en avait pas réellement besoin puisque les sols de la plaine inondable étaient exceptionnellement riches et que les débordements printaniers avaient pour effet d'offrir un phénomène d'inondations fertilisantes semblable à celui du Nil<sup>113</sup>. À notre avis, les colons n'ont peut-être pas eu d'obligation à pratiquer la jachère durant les premières décennies d'occupation de l'American Bottom, notamment parce que les sols étaient riches, mais surtout parce que la fluidité de la question de la propriété leur permettait de pratiquer une agriculture extensive, où les parcelles épuisées étaient abandonnées au profit de nouvelles fraîchement défrichées. Par contre, après la fixation des titres de propriété qui suivit l'arrivée des officiels en 1720, il devient clair que les colons n'ont guère eu d'autre choix que d'opter pour l'emploi de pratique durable dans leurs stratégies de développement. C'est sans doute à ce moment que la pratique de la jachère s'est généralisée. Au reste, la question des inondations nous semble un peu trop aléatoire et incomplète pour constituer un élément déterminant dans la planification agricole. Il semble, en effet, difficile de compter sur un phénomène naturel qui touche de manière très différente les différents villages et dont les effets demeurent très inégaux d'une année à l'autre dans une stratégie agricole aussi complexe que celle implantée par les Français aux Illinois.

---

<sup>111</sup> Notamment pour éviter la propagation de semences indésirables, les mélanges néfastes à la qualité des grains et synchroniser les différentes activités agricoles comme la vaine pâture avec la fin des récoltes.

<sup>112</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 352-353.

<sup>113</sup> C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 116.

En dernier lieu, soulignons que l'historiographie a également retenu que Boisbriant a introduit la culture du blé d'hiver aux Illinois en 1720. Si C. Vidal y voit une contribution importante qui a contribué à élever le potentiel agricole de la région<sup>114</sup>, C. J. Ekberg est plutôt nuancé sur les résultats de cette tentative d'implantation. Selon lui, les conditions climatiques de l'American Bottom permettent bien la culture du blé d'hiver, mais les sols auraient été un peu trop humides pour exploiter cette culture à son plein potentiel. De plus, C. J. Ekberg souligne que les habitants semblent avoir préféré le blé de printemps à celui d'hiver<sup>115</sup>. Cependant, comme ses arguments sur le sujet s'appuient sur des sources datant généralement de l'époque britannique et américaine, elles sont peut-être en partie faussées par l'effritement, après la Guerre de Sept Ans, du commerce translouisianais, une détérioration qui a fortement nui au circuit commercial français des farines en direction de la Basse-Louisiane. À notre avis, un deuxième argument en défaveur de l'emploi habituel du blé d'hiver se trouve davantage dans le fait que cette pratique ait pu faire mauvais ménage avec celle de la vaine pâture hivernale (que nous aborderons un peu plus loin), sans parler des fréquents débordements printaniers du fleuve, qui ont sans doute fini par faire moisir une partie des semences. Ainsi, si le blé d'hiver semble avoir été cultivé aux Illinois après 1720, il est peu probable que cette pratique ait été aussi généralisée que celle du blé de printemps.

La saison agricole débutait généralement à la fin mars-début avril. Durant les premières semaines, les habitants commençaient par entretenir leur section de la clôture qui protégeait les champs du cheptel et de la faune environnante. Ensuite, les bovins et les chevaux nécessaires au travail laissés en vaine pâture étaient renvoyés du grand champ<sup>116</sup>. Le coup d'envoi des travaux agricoles se donnait habituellement en avril. Les habitants passaient alors huit à dix jours à labourer et à semer le blé de printemps. Ils répétaient ensuite l'exercice pour les pois et le maïs. Après les semailles, les champs étaient hersés pour briser les mottes de terre et enfouir les graines. En mai et juin, les habitants sarclaient les mauvaises herbes et entretenaient la jachère en la labourant et en y épandant du fumier. Le mois de juillet était

---

<sup>114</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 349-350.

<sup>115</sup> C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 118-119.

<sup>116</sup> En 1737, les habitants avaient jusqu'à 1<sup>er</sup> avril entretenir la clôture et jusqu'au 13 mai pour sortir leurs bestiaux du Grand Champ. À la demande générale, cette date a ensuite été repoussée au 15 avril. C. Vidal, *Les implantations...*, p. 358.

celui de la fenaison. À la fin du mois, c'était le temps de la moisson, une activité qui durait parfois jusqu'à la mi-août. Il est possible que les Français aient récolté leur maïs à ce moment. Sinon, la deuxième moitié d'août et septembre pouvaient être un second moment favorable aux labours de la jachère. Pour ceux qui désiraient cultiver le blé d'hiver, les champs étaient ensuite à nouveau labourés et ensemencés à l'automne. La récolte et le stockage du maïs pouvait aussi se faire en octobre. À la Toussaint (1<sup>er</sup> novembre), les bovins et les chevaux nécessaires au travail étaient ramenés dans les champs pour la vaine pâture hivernale. Notons que si la récolte de maïs a été effectuée à la fin juillet-début août, les bêtes ont probablement pu rejoindre le grand champ dès le début octobre. Durant l'hiver, les habitants battaient et vannaient leurs grains de froment à l'aide d'un fléau et d'un van dans leurs granges<sup>117</sup>. Le tableau ci-après récapitule ce calendrier des travaux agricoles des Français et fait le parallèle avec celui des Illinois.

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 352.





### 3.3.4 Le développement d'une agriculture française aux Illinois

Que ce soit sur les berges de la rivière des Illinois ou dans l'American Bottom, le démarrage d'une agriculture européenne a été une activité particulièrement exigeante qui durait plusieurs années. Le colon devait d'abord se procurer quelques outils indispensables<sup>118</sup>, défricher sa terre à la hache et lever les herbes des prairies à la pioche<sup>119</sup>. Une fois la culture du sol entamée, le colon devait clôturer la devanture de ses champs, puis construire sa maison de pieux, sa grange et ses autres dépendances (étable, poulailler, puits, four, pigeonier et cabane à esclaves). Si la fertilité des sols récompensait rapidement leur labeur par d'abondantes récoltes, l'entreprise laissait peu de temps libres<sup>120</sup>.

Si la production agricole et l'élevage effectués par les quelques Français dans les villages de la rivière des Illinois durant les années 1680 et 1690 demeurent difficiles à cerner, il est tout de même possible de dresser un portrait de leur mise en valeur du territoire. Dans les premières années, les Français à Saint-Louis (Starved Rock) ont cultivé du maïs dans une petite île défrichée par les Illinois. Une fois le poste établi, La Salle a concédé quelques terres aux Canadiens. Peu de temps après, nous retrouvons des traces de culture de plantes européennes dans les pourtours de l'établissement<sup>121</sup>. Plusieurs indices indiquent que ces plants proviennent du Canada via les Pays d'en Haut. Un mémoire de novembre 1685 mentionne notamment la mise en place d'un ravitaillement du poste en partance du fort Frontenac dans lequel est prévue la fourniture de 400 à 500 minots de pois (environ 15 200 à 19 000 litres) et de 100 minots de froment (environ 3 800 litres)<sup>122</sup>. L'année suivante, Henri de Joutel confirme la présence d'une culture de froment à Saint-Louis. Il souligne notamment

---

<sup>118</sup> Ils devaient notamment posséder, louer ou emprunter une charrue à rouelles ou à pas de loup, une faux, une faucille, une fourche à foin de fer, une bêche, une pioche, un piochon, une hache, une charrette, un tombereau, etc.

<sup>119</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 282 note 9.

<sup>120</sup> Margaret Kimball Brown, « La colonisation française de l'Illinois : une réévaluation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39, 4, printemps 1986, p. 586.

<sup>121</sup> PM, vol. 2, p. 175-176.

<sup>122</sup> AC, C11A, 7, fol. 178-186v, 12 novembre 1685, Mémoire envoyé par Denonville concernant « l'état présent du Canada et les mesures que l'on peut prendre pour la sûreté du pays ».

que Boisrondet, le commis du fort, a récolté cette année-là sept à huit minots de froment (environ 260 à 310 litres)<sup>123</sup>. Par ailleurs, un mémoire nous indique que durant les premières années, les Français ont semé leur froment dans des terres défrichées à la pioche, encore entravées de nombreuses souches d'arbres et d'arbustes<sup>124</sup>. Cette façon de faire dans les champs récemment défrichés constitue un autre emprunt aux pratiques agricoles canadiennes.

Même s'ils vivaient principalement à la « manière du pays », les Français aux Illinois ont pratiqué une agriculture à l'européenne au cours de la première décennie de leur installation dans l'American Bottom<sup>125</sup>. Leur culture de plants européens s'est intensifiée assez rapidement puisque plusieurs documents attestent l'abondance des récoltes de froment à partir des années 1710. Les années 1711 et 1713 ont notamment été exceptionnelles<sup>126</sup>. Comme au Canada, les Français aux Illinois ont d'abord cultivé le blé de printemps<sup>127</sup>. Ils ont aussi construit des moulins à chevaux et à vent<sup>128</sup>. Considérant la différence des techniques agricoles reliées à la culture du maïs et du froment, il est fort probable que les Français ont cultivé dans des champs distincts des Illinois. La majorité des premiers habitants ont défini leur possession par entente verbale avec les Amérindiens et se sont approprié les terres en les cultivant<sup>129</sup>.

À l'époque de la Compagnie, l'agriculture française aux Illinois connut un accroissement de sa production. L'établissement d'un commerce de farine et de lard en direction de la Basse-Louisiane a rapidement permis aux colons d'augmenter les revenus de leur exploitation. Si les récoltes de 1728 et 1729 ont été particulièrement abondantes, en 1722, le

<sup>123</sup> PM, vol. 3, p. 492-493. L'auteur mentionne que le froment à Saint-Louis est originaire du Canada.

<sup>124</sup> AC, C11A, 43, fol. 287-288, Mémoire sur l'estimation des bâtiments et défrichements que les feus de La Forest et de Tonty ont fait faire aux Illinois suivant le certificat du sieur de Liette du 19 octobre 1720.

<sup>125</sup> AC, C11A, 35, fol. 15, 7 novembre 1715, Lettre de Ramezay et Bégon au ministre et AC, C11A, 36, fol. 220, 30 mars 1716, Délibération du Conseil de Marine sur des lettres de Vaudreuil, Ramezay et Bégon analysées précédemment.

<sup>126</sup> AC, C13A, 2, fol. 775, 9 novembre 1712, Kaskaskia. Extrait d'une lettre du P. Gabriel Marest, missionnaire à l'Immaculée Conception et AC, C13A, 3, fol. 197, octobre 1713, Fort St-Louis. Duclos au ministre. L'exceptionnelle récolte de 1713 est rapportée par C. Vidal, *Les implantations...*, p. 368.

<sup>127</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 350.

<sup>128</sup> AC, C13A, 2, fol. 775, 9 novembre 1712, Kaskaskia. Extrait d'une lettre du P. Gabriel Marest, missionnaire à l'Immaculée Conception et AC, C11A, 35, fol. 15, 7 novembre 1715, Lettre de Ramezay et Bégon au ministre.

<sup>129</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 283-285.

pays a essuyé de sévères inondations, en 1726 et 1730, il a souffert de la sécheresse, et en 1732, il a connu à la fois la sécheresse et une invasion d'insectes<sup>130</sup>. Le nombre d'habitations dans les villages français est demeuré un peu en dessous des 90 entre 1726 et 1732, mais la taille moyenne des champs a pratiquement doublée en passant de 24,8 arpents en 1726 à 41,4 en 1732. L'espace cultivé par les Français passa de 2 210 arpents en 1726 à 3 391 en 1732, soit une augmentation de 54 % en six ans<sup>131</sup>. Soudainement, les contraintes de la production se sont heurtées à un manque la main-d'œuvre et ce, notamment à l'époque des récoltes. Des sections de champ entier pouvaient mûrir ou pourrir avant même qu'on coupe les gerbes. Si les engagés et les esclaves ont constitué le moteur des renforts, les soldats et les différents ouvriers ont également été mis à contribution<sup>132</sup>. Le succès agricole a encouragé les habitants à diversifier leur production avec la culture de l'avoine et du pois. Les années de négligence de la Compagnie ont aussi poussé les Français à expérimenter de nouvelles cultures pour combler les pénuries de matériaux de base. Ainsi, certains ont produit de petites quantités de chanvre, de lin ou de vin (à partir des vignes sauvages) pour tenter de répondre aux besoins locaux<sup>133</sup>.

À l'époque du régime royal, l'accroissement de la population coloniale se traduit par une augmentation significative des surfaces cultivées. Si environ 3 391 arpents de terre sont cultivés en 1732, ce nombre passe à 6 658 en 1752, soit un doublement en vingt ans. La taille moyenne des parcelles mises en valeur a elle aussi augmenté de 41,4 arpents en 1732 à 65,9 en 1752<sup>134</sup>. Si les récoltes des années 1737, 1738, 1740, 1745, 1747 et 1748 ont été exceptionnelles, celles des années 1735 et 1736 ont connu la sécheresse et l'invasion

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>131</sup> AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1726, Recensement général de la Louisiane; AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement des Illinois et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 312.

<sup>132</sup> AC, C13A, 13, fol. 28, 5 décembre 1731, Analyse d'un mémoire de Perier et Salmon sur le poste des Illinois. Dans ce document, les administrateurs mentionnent notamment que des sections de champs ont même dû être brûlées faute de main-d'œuvre pour y récolter le blé. D'autre part, le problème de main-d'œuvre semble demeurer récurrent aux Illinois puisque de semblables difficultés sont encore présentes dans les années 1750. AC, C13A, 35, fol. 362, 27 mai 1751, La Nouvelle-Orléans. Macarty, major, au ministre.

<sup>133</sup> Université d'Ottawa, *Kaskaskia manuscripts, 1714-1816*, éd. de Margaret Kimball Brown et Lawrie Cena Dean, Rochester (N.Y.), Eastman Kodak Co., 1975-1981 (KM), 23:10:26:2; KM, 24:7:26:1; KM, 28:11:3:2; AC, C13A, 6, fol. 407, 2 octobre 1723, Boisbrillant. Mécontentement des habitants et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 350-352.

<sup>134</sup> AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement des Illinois; VP, LO, 426, 1752, Recensement des Illinois et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 312.

d'insectes; celles de 1741 et 1742 ont subi des pluies continuelles durant la moisson; celles de 1743, 1744 et 1752 se sont déroulées dans la sécheresse; et celles de 1764 ont essuyé de graves inondations<sup>135</sup>. Sous le gouvernement royal, la production agricole s'est diversifiée. Si la culture du maïs et du froment domine encore les champs français, les arbres fruitiers semblent avoir retenu plus d'attention qu'à la période précédente<sup>136</sup>. On a également cultivé le tabac à petite échelle à Cahokia et à Sainte-Geneviève vers la fin de la période<sup>137</sup>.

Il n'y a pas assez d'informations disponibles pour être en mesure de chiffrer la production agricole française aux Illinois. Seuls les inventaires des convois arrivant à la Nouvelle-Orléans fournissent un indice indirect de cette production. En 1738, plusieurs gros chargements sont descendus des Illinois avec un total de près de 300 000 litres de farine<sup>138</sup>. Si l'on ajoute à ce nombre la quantité de farine nécessaire aux besoins locaux des villages français, c'est dire la grande capacité de production de cette petite colonie.

### 3.3.5 L'élevage

Si les habitants ont à la fois pratiqué un élevage servant à l'exploitation agricole, à l'approvisionnement local de bêtes sur pied et à la consommation familiale, ils ont aussi exploité un élevage destiné aux marchés louisianais. Les Français aux Illinois ont notamment vendu 135 bœufs et 46 chevaux pour l'expédition française contre les Chicachas en 1739<sup>139</sup>. Au-delà de ces usages reconnus par l'historiographie, nous pensons qu'il s'est également trouvé une autre catégorie d'élevage, soit celui du cheptel semi-sauvage, pour répondre aux besoins locaux et commerciaux. Avant d'aller plus loin, présentons donc les deux preuves principales qui soutiennent l'existence d'un cheptel élevé à l'état semi-sauvage. Par la suite, nous aborderons les caractéristiques des deux catégories d'élevage pratiquées par les

<sup>135</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 368.

<sup>136</sup> Les arbres fruitiers retiennent notamment plus d'attention dans les actes d'inventaires après décès, voir à titre d'exemple KM, 47:1:11:1.

<sup>137</sup> V. de Nuisement, *Journal de Vaugine...*, p. 33-39.

<sup>138</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 403-404.

<sup>139</sup> AC, C13A, 24, fol. 127, 3 et 11 juin 1739, La Nouvelle-Orléans. Salmon au ministre et AC, C13A, 24, fol. 135, sans date, État et prix des bœufs et chevaux fournis par le poste des Illinois.

Français, l'origine des bestiaux présents aux Illinois et le développement du cheptel des colons dans cette région.

L'important commerce de jambon et de lard entre le Pays des Illinois et la Basse-Louisiane confirme la présence dans les villages français de l'Illinois d'un cheptel destiné au commerce<sup>140</sup>. Outre les grandes quantités de ces produits dont font état les correspondances commerciales, certaines lettres de la correspondance officielle rapportent la participation des Français à ce type d'élevage. Parmi elles, celle de Boisbriant ouvre la voie à l'existence d'un cheptel de porcs élevé dans les forêts environnantes les villages :

Quand le convoi en question sera arrivé on établira une mestairie de l'autre coté de la riviere vis a vis l'habitation [Kaskaskia]. On y menera le plus de porcs que l'on pourra. Le lieu, tout rempli de bois de chene et de noier, est tres propre à élever de ces bestiaux. Cette entre poste est d'ailleurs sans frais et mettra l'habitation en état avant qu'il soit trois ans de fournir du lard à toute la colonie<sup>141</sup>.

Cependant, la principale preuve soutenant la théorie de la présence d'un élevage du cheptel à l'état semi-sauvage est la relation du père Vivier écrite en 1750. Le jésuite y mentionne notamment que les habitants ont laissé libre un grand nombre de bovins et de chevaux, dans une large péninsule en amont de Cahokia, pour assurer leur multiplication. Sa description de leur capture rend encore plus crédible la présence d'une telle pratique :

Les bêtes à cornes y sont extrêmement multiplié; elles ne coûtent pour la plupart ni soin ni dépense. Les animaux de travail paissent dans une vaste commune autour du village; les autres, en bien plus grand nombre, destinés à la propagation de leur espèce, sont comme renfermés toute l'année dans une péninsule de plus de dix lieues de surface [environ 3,89 ha], formée par le Mississipi et par la rivière des Tamarois. Ces animaux qu'on approche rarement, sont devenus presque sauvage; il faut user d'artifice pour les attraper. Un habitant a-t-il besoin d'une paire de bœufs, il va dans la péninsule : aperçoit-il un taureau qui soit de taille à être dompté, il lui jette une poignée de sel; il étend une longue corde avec un nœud coulant; il se couche : l'animal friand de sel s'approche; dès qu'il a le pied dans le lacet,

<sup>140</sup> AC, C13A, 15, fol. 133, 15 mai 1732, La Nouvelle-Orléans. Salmon au ministre; AC, C13A, 20, fol. 83, 3 mai 1735, La Nouvelle-Orléans. Bienville et Salmon au ministre et AC, C13A, 32, fol. 113, 2 novembre 1748, La Nouvelle-Orléans. Vaudreuil au ministre.

<sup>141</sup> AG, A1, 2592, fol. 97, 3 octobre 1720, Aux Kaskaskia. Extrait de la lettre de M. de Boisbriant aux directeurs de la compagnie des Indes.

l'homme aux aguets tire la corde, et voilà le taureau pris. On en fait de même pour les chevaux, les veaux et les poulins<sup>142</sup>.

Dans les villages français aux Illinois, l'élevage d'un cheptel de travail était assez commun et la pâture des bêtes relevait d'une responsabilité collective<sup>143</sup>. Chaque habitant possédait une ou plusieurs paires de bœufs pour tirer la charrue lors des labours et au moins une vache pour son lait et pour l'accroissement de l'espèce. Chacun élevait aussi de un à trois chevaux pour les travaux de trait ou les déplacements et gardait une douzaine de volailles pour l'autoconsommation. La vaine pâture hivernale de bêtes destinées aux travaux dans le grand champ était un trait caractéristique de l'agriculture aux Illinois qui n'a pu être adoptée qu'en raison de températures plus clémentes que celles du Canada. Le reste de l'année, ces bestiaux et chevaux destinés à l'exploitation ont été confinés dans les bâtiments de ferme et des espaces de pâture près du village<sup>144</sup>. L'attribution de propriétés dans les communes<sup>145</sup> appuie bien cette volonté de garder près de l'exploitation les bêtes destinées au travail.

En outre, la commune était séparée en deux : si la zone près du village était dédiée aux bestiaux nécessaires au travail durant les mois les plus chauds de l'année, le reste était dédié aux bestiaux destinés au marché et à l'accroissement de l'espèce. Dans ces vastes espaces, le nombre de ces derniers était limité par la quantité de nourriture disponible, les épizooties, la rigueur des hivers et les prédateurs. Par leur plus grande vulnérabilité, les jeunes et les vieux bestiaux étaient les premières victimes de ces facteurs limitatifs. Ces bêtes ont donc dû veiller elles-mêmes à leur approvisionnement alimentaire à partir des ressources des milieux naturels et ce, durant toute l'année. Comme il faisait rarement au-dessous de -2°C l'hiver dans l'American Bottom, le cheptel en liberté a pu survivre dans les sous-bois de la commune durant la saison froide. Si nous savons que l'alimentation du cheptel destiné au travail était enrichie avec du foin, du maïs<sup>146</sup> ou des pois, nous ne savons rien au sujet d'une contribution d'origine humaine à la nourriture des bestiaux relâchés dans la commune. Cependant, en

---

<sup>142</sup> JR, vol. 69, p. 220.

<sup>143</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 352.

<sup>144</sup> Des espaces probablement fermés par des clôtures temporaires ou encore sous la surveillance de gardiens.

<sup>145</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 298. Une autre pratique qui démontre, encore une fois, la présence d'un individualisme dans les pratiques collectives au Pays des Illinois.

<sup>146</sup> L'usage du maïs dans l'alimentation des cheptels l'hiver est confirmé dans JR, vol. 69, p. 218.

considérant la grande productivité agricole du Pays des Illinois, il nous apparaît plausible que les habitants aient pu leur donner un supplément en leur distribuant quelques surplus de foin ou de grain durant les périodes difficiles de l'hiver.

Si le nombre de bestiaux destinés à l'exploitation est inscrit dans les recensements à partir de 1726, il est cependant impossible d'obtenir des chiffres concernant la quantité de bestiaux destinés au commerce et à la multiplication. Nous savons cependant par le commerce de jambon et de lard effectué avec la Basse-Louisiane que l'élevage du porc est toujours demeuré important chez les colons. Un certain nombre devait être gardé près des villages pour l'approvisionnement en viande et le reste relâché dans la commune. On sait que les porcs étaient identifiés par un système de marquage aux oreilles<sup>147</sup> mais ce système ne devait pas être utilisé pour les bêtes vivant dans la commune puisque les générations de porcelets nées en liberté n'ont sans doute pas pu être marquées. Ce qui soulève quelques questionnements sur la propriété et le partage des profits découlant de ce cheptel à vocation commerciale.

Les premiers animaux domestiques européens ont probablement été introduits en petit nombre aux Illinois au cours des années 1690, puisque les premières traces d'une présence porcine trouvées par les archéologues ont été fixées autour de 1706<sup>148</sup>. Notons qu'il est possible que la volaille ait aussi été introduite à cette époque. La provenance de ces animaux est difficile à situer entre le Canada et la Louisiane puisque ces deux colonies en recèlent à cette époque et que les Français empruntent les deux directions pour se rendre aux Illinois<sup>149</sup>. De retrouver ces espèces comme premiers animaux d'origine européenne n'a cependant rien de surprenant puisqu'elles sont faciles à transporter et qu'il est aussi facile d'assurer leur subsistance<sup>150</sup>. Parfait omnivore, le porc va chercher lui-même sa nourriture dans les bois et

---

<sup>147</sup> KM, 30:--:2.

<sup>148</sup> John A. Walthall *et al.*, "Woman Chief's Village : An Illini Winter Hunting Camp" dans *Calumet & fleur-de-lys : archaeology of Indian and French contact in the midcontinent*, sous la dir. de John A. Walthall et Thomas E. Emerson, Washington (D.C.), Smithsonian Institution Press, 1992, p. 137 et 145, cité par M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 111.

<sup>149</sup> AC, C11A, 9, fol. 61-77v, 25 août 1687, Lettre de Denonville au ministre et PM, vol. 3, p. 217-218 et 255.

<sup>150</sup> C'est ce qui laisse penser qu'il y ait pu avoir de la volaille aussi tôt dans cette région. Notons cependant que jusqu'à maintenant cette hypothèse n'est soutenue par aucunes preuves documentaires.

les prés. Friand de glands et de noix, il a certainement abordé avec beaucoup d'appétit les forêts de noyers autour des villages<sup>151</sup>. De plus, par la capacité des truies à se reproduire trois fois par année et la taille de leur portée pouvant aller de douze à seize porcelets, les porcs assurent facilement leur présence et leur multiplication. Cependant, notons que le porc a aussi la réputation d'être obstiné, récalcitrant et assez difficile à contenir<sup>152</sup>, ce qui ne sera pas sans causer des problèmes aux Illinois, comme nous le verrons plus loin.

Les premières mentions d'une présence bovine, chevaline et de volaille remontent à 1711-1712<sup>153</sup>. Si la provenance des bovins n'est pas claire, plusieurs éléments permettent d'émettre l'hypothèse canadienne. Dans un premier temps, les lettres de Cadillac et les travaux de Gilles Havard révèlent la présence de bestiaux et de volailles au fort Frontenac à la fin des années 1670 et à Détroit à partir de 1706<sup>154</sup>. Si C. J. Ekberg se fie sur un travail fort discutable<sup>155</sup> pour affirmer la provenance canadienne des bovins aux Illinois, soulignons qu'en vertu de leur résistance aux conditions climatiques nord-américaines, un atout indispensable dans un contexte d'une vaine pâture hivernale, il est fort probable que les vaches « noires »<sup>156</sup> aux Illinois appartiennent à la race bovine canadienne (originaire de la Normandie du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>157</sup>). Du côté des chevaux, soulignons que des lettres en mentionnent la présence chez les Panis et d'autres peuples du Missouri. Ces groupes

<sup>151</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 111-112.

<sup>152</sup> Virginia DeJohn Anderson, *Creatures of Empire : How Domestic Animals Transformed Early America*, Oxford (N.Y.), Oxford University Press, 2004, p. 84, 86 et 88 et William Cronon, *Changes in the Land : Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill and Wang, 1983, p. 135.

<sup>153</sup> La mention de 1711 est tirée de la relation de Pénicaut dans PM, vol. 5, p. 489-492. Notons que l'auteur précise qu'il y a déjà « beaucoup » de bestiaux et de volailles aux Illinois. Les mentions de 1712 sont tirées de AC, C13A, 2, fol. 775, 9 novembre 1712, Kaskaskia. Extrait d'une lettre du P. Gabriel Marest, missionnaire à l'Immaculée Conception et de JR, vol. 66, p. 292. Notons que les ovins ne furent jamais présents aux Illinois. C. Vidal, *Les implantations...*, p. 358. La propension de leur laine à s'effiloche dans la végétation environnante, un inconvénient observé dans les colonies britanniques, explique peut-être leur absence aux Illinois. V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, p. 110-111.

<sup>154</sup> Nous retrouvons des taureaux, des vaches, des cochons et des volailles à Frontenac en 1699. Puis, trois vaches, six ou sept bœufs et un cheval à Détroit en 1708. AC, C11A, 27, fol. 145, septembre-octobre 1707, Résumé de lettres de Lamothe Cadillac avec commentaires et G. Havard, *Empire et métissages...*, p. 88-89.

<sup>155</sup> John Renolds, « The Agricultural Resources of Southern Illinois », *Publication of the Illinois State Historical Library*, 23, 1917, p. 141-161, cité dans C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 205.

<sup>156</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 29 et C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 205.

<sup>157</sup> Brian Krick et Ted Lawrence, « Canadienne Cow », CFAGRF (Canadian Farm Animal Genetic Resources Foundation), 2010. < <http://www.cfagr.com/> > (23 septembre 2010).



amérindiens s'en serviraient même pour chasser le bison<sup>158</sup>. En 1720, Boisbriant rapporte que plusieurs chevaux espagnols ont été achetés dans ces tribus<sup>159</sup>. Ainsi, les premiers chevaux du pays des Illinois pourraient avoir été amenés du Haut Mississippi. D'autre part, il ne faut pas écarter la possibilité du fournisseur anglais et espagnol puisque, dès sa fondation, la Louisiane s'est approvisionnée auprès de ces puissances voisines pour constituer ses cheptels<sup>160</sup>. À ce propos, notons la présence d'un marchand anglais aux Arkansas qui « aida beaucoup de ses vivres<sup>161</sup> » quelques Français montant aux Illinois en 1700. De plus, Pénicaud rapporte que plusieurs chevaux présents aux Illinois ont été achetés des Cadodaquioux, une tribu de la rivière Rouge qui se trouvait dans l'aire d'influence espagnole et qui entretenait des liens commerciaux avec les voyageurs canadiens<sup>162</sup>.

Stimulés par l'abondance des grains, le cheptel destiné aux travaux a augmenté sous la régie de la Compagnie des Indes. Le tableau ci-après démontre bien que le nombre de bovins et de chevaux a pratiquement doublé en neuf ans et que les porcs sont quatre fois plus nombreux que les Français en 1732<sup>163</sup>. L'augmentation du cheptel d'origine européenne aux Illinois s'est traduite par des transactions commerciales plus importantes avec le bas de la colonie. Si le nombre de volailles n'a jamais été explicitement inscrit dans les recensements, les Manuscrits de Kaskaskia nous fournissent tout de même une estimation valable. Les actes notariés permettent de croire que la moyenne de volailles par habitant tournait autour de la douzaine en 1732<sup>164</sup>. Par contre, certaines exploitations en possédaient une quinzaine, voire une quarantaine<sup>165</sup>.

---

<sup>158</sup> AC, C11A, 122, fol. 260, 1710, Lettres 40 à 90 de la "Relation par lettres de l'Amérique septentrionale années 1709 et 1710" et T. C. Pease et R. C. Werner, *The French...*, p. 388. Soulignons qu'il est aussi probable que ces chevaux dits « espagnols » soient en fait des mustangs domestiqués par les tribus.

<sup>159</sup> AG, A1, 2592, fol. 97, 3 octobre 1720, Aux Kaskaskias. Extrait de la lettre de M. de Boisbriant aux directeurs de la Compagnie des Indes.

<sup>160</sup> AC, C13B, 1, fol. 77, 30 septembre 1726, Paris. Mémoire de la Compagnie des Indes servant d'instruction à Périer, nouvellement pourvu du commandement général de la Louisiane.

<sup>161</sup> PM, vol. 5, p. 402-403.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 489-490. Déjà en 1690, Henri de Tonty signale la présence d'une trentaine de chevaux espagnols dans ces tribus. Pierre Margry, *Relations et mémoires...*, p. 30-35.

<sup>163</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 359.

<sup>164</sup> Voir à titre d'exemple KM, 26:5:28:1 et KM, 40:3:30:1.

<sup>165</sup> Voir à titre d'exemple KM, 33:6:25:1; KM, 34:4:15:1 et KM, 37:1:14:2.

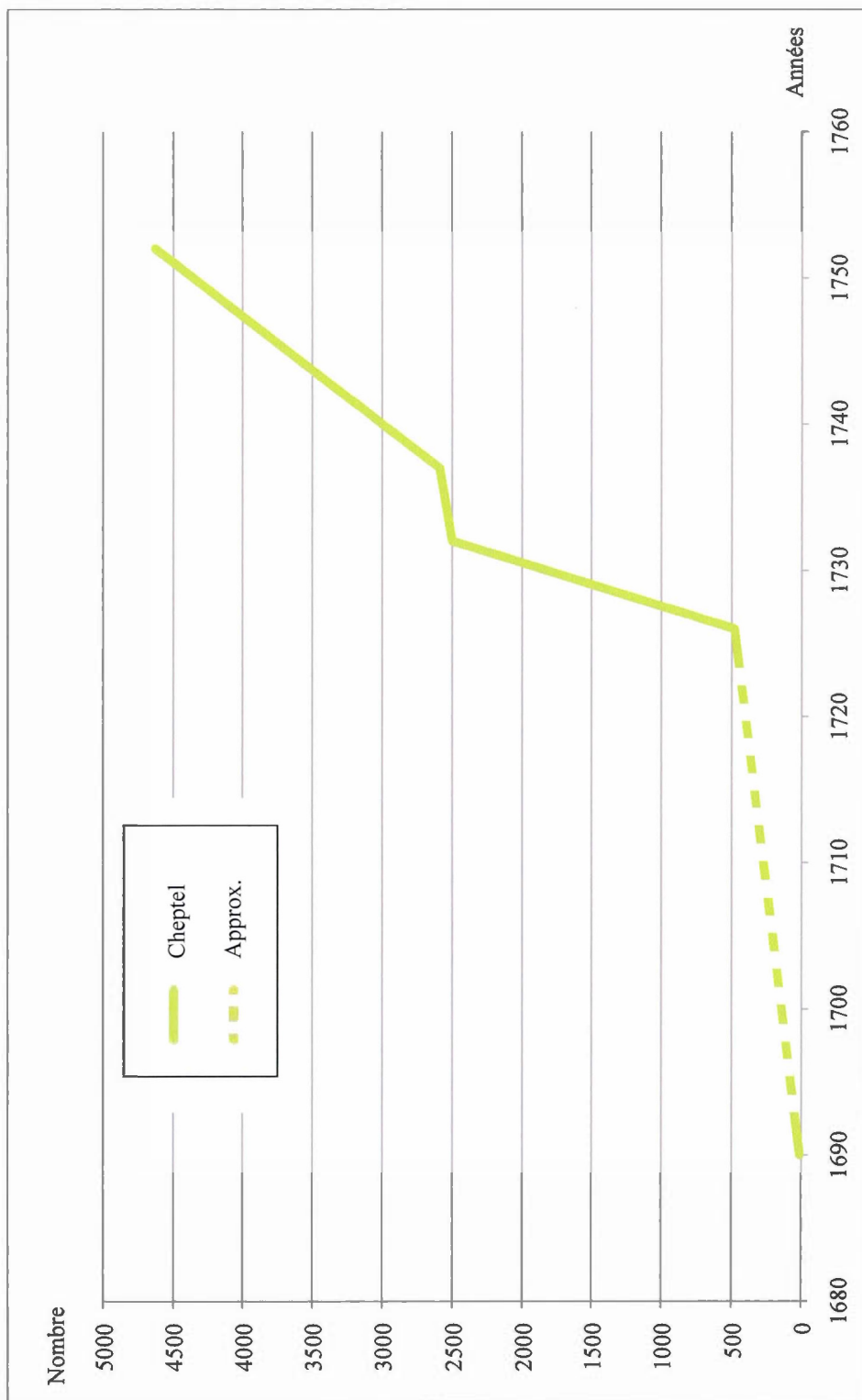
**Tableau 3.3**  
Croissance du cheptel d'exploitation  
à l'époque de la Compagnie des Indes et à l'époque de l'administration royale

Année	Porcs	Bovins	Chevaux	Total
1726	-	362	121	483
1732	1 463	838	202	2 502
1737	1 402	980	209	2 591
1752	1 682	2 248	699	4 629

Sources : AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1726, Recensement général de la Louisiane; AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement des Illinois; AC, C13C, fol. 197, 1737, Récapitulation du recensement général de la Louisiane en 1737 et VP, LO, 426, 1752, Recensement des Illinois; C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 207 et N. M. Belting, *Kaskaskia Under...*, p. 38-40. Notons également qu'avec ses calculs rectificateurs, C. Vidal compte plutôt 841 bovins dans le recensement de 1732, puis 1 582 porcs et 2 265 bovins dans celui de 1752. Comme ces calculs ne sont pas explicitement justifiés dans sa thèse de doctorat, nous avons préféré retenir ceux paraissant dans les documents originaux. *Id.*, *Les implantations...*, p. 359.

Le tableau ci-dessus démontre que le cheptel destiné à l'exploitation a aussi connu une forte augmentation à l'époque du gouvernement royal. L'augmentation de la population coloniale, du nombre d'exploitations agricoles et du commerce alimentaire avec la Basse-Louisiane expliqueraient cette hausse. Le cheptel a ainsi augmenté de 85 % en vingt ans. Plus précisément, le nombre de porc a augmenté de 15 %, celui des bovins de 168 % et celui des chevaux de 246 % durant cette période. Le graphique ci-après montre l'augmentation du cheptel destiné à l'exploitation aux Illinois entre 1690 et 1767.

**Figure 3.9** L'augmentation du cheptel des Français entre 1690 et 1767



Sources : AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1726, Recensement général de la Louisiane; AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement des Illinois; AC, C13C, fol. 197, 1737, Récapitulation du recensement général de la Louisiane en 1737; VP, LO, 426, 1752, Recensement des Illinois; C. Vidal, *Les implantations...*, p. 359-360; N. M. Belting, *Kaskaskia Under...*, p. 38-40 et C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 207.

Dans ce chapitre, nous avons constaté que l'enracinement et le développement colonial français ont été motivés et justifiés par les intérêts commerciaux et politiques des colonisateurs avec les espoirs d'une industrie minière, le commerce des pelleteries et l'incorporation des Illinois dans l'alliance franco-amérindienne. Mais, sur le long terme, c'est finalement le développement d'une agriculture commerciale et les enjeux géostratégiques louisianais qui ont fait durer la présence française au pays des Illinois. Par ailleurs, si le choix de l'emplacement des villages français dans l'American Bottom a été relié à la géostratégie guerrière et au commerce, la région a également été rendue plus accueillante grâce au travail antérieur des Amérindiens. Finalement, nous avons aussi pu constater que les habitants français ont su adapter et mettre en place une agriculture originale et particulièrement productive dans l'espace colonial. Dans le prochain chapitre, nous proposons d'analyser les impacts de l'occupation européenne sur les différents écosystèmes de l'American Bottom et sur les relations franco-illinoises. Ceci nous permettra de mesurer l'ampleur des bouleversements environnementaux et humains occasionnés par l'implantation et le développement colonial français aux Illinois.

## CHAPITRE IV

### LA TRANSFORMATION ENVIRONNEMENTALE ET LES IMPACTS DE L'IMPOSITION D'UN ESPACE EUROPÉEN CHEZ LES ILLINOIS SUR LES RELATIONS FRANCO-ILLINOISES

Certains auteurs comme C. Vidal ont démontré que les Français ont tenté de dominer politiquement, militairement, culturellement et commercialement les tribus illinoises<sup>1</sup>. À l'instar des agents des autres puissances coloniales européennes, les missionnaires et les administrateurs français ont tenté de gouverner et convertir les Amérindiens et de leur imposer la notion de propriété privée<sup>2</sup>. Cependant l'historiographie a généralement négligé la part proprement environnementale de ce colonialisme français aux Illinois. C'est ce sur quoi nous proposons d'insister dans ce chapitre. Pour ce faire, dans un premier temps, nous mettons en lumière les principales transformations environnementales – à commencer par l'invasion microbienne - occasionnées par l'implantation et le développement colonial français. Par la suite, nous exposerons les stratégies adoptées par les nations illinoises face à l'invasion écologique européenne dans le cadre plus large de leurs prises de position face au colonialisme français.

---

<sup>1</sup> Cécile Vidal, « De l'incorporation à l'exclusion : les relations entre Amérindiens, Européens et Anglo-Américains dans la vallée du Mississippi de 1699 à 1830 », *Tocqueville Review / Revue Tocqueville*, vol. 25, no 2, 2004, p. 39, et 46-47; *id.*, *Les implantations françaises au pays des Illinois au XVIII<sup>e</sup> siècle (1699-1765)*, Thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Centre d'études nord-américaines, 1995, p. 461, 463, 475, 482-483 et 527-532 et Emily Jane Blasingham, « The Depopulation of the Illinois Indians », *Ethnohistory*, no 4, (automne) 1956, p. 386-396.

<sup>2</sup> Virginia DeJohn Anderson, *Creatures of Empire : How Domestic Animals Transformed Early America*, Oxford (N.Y.), Oxford University Press, 2004, p. 52-54, 69-71, 75-83, 108-109 et 123 et Philippe Descola, « L'ethnologue, l'Amazonie et les bêtes sauvages », *L'Histoire*, no 338, janvier 2009, p. 88.

#### 4.1 La crise démographique de la population illinoise

Depuis plus d'un demi-siècle, les historiens ont tenté d'expliquer l'effondrement de la population illinoise durant la période française<sup>3</sup>. Les facteurs à l'œuvre sont multiples, bien que leurs effets soient difficiles à départager : la propagation de maladies épidémiques d'origine européenne, l'intensification des guerres intertribales et euro-amérindiennes, les effets de l'évangélisation sur les mœurs sexuelles, les ravages de l'alcoolisme, la rareté croissante du gibier soumis à une chasse intensive, le changement plus large des écosystèmes opéré par la colonisation. Plus loin dans ce chapitre, nous aurons l'occasion d'analyser de près ce dernier facteur. Il convient néanmoins de commencer notre analyse des effets du changement écologique en nous penchant sur le premier – premier de la liste et sans doute premier du point de vue des effets dévastateurs – soit le nouvel environnement microbien qui accompagne, voire précède la colonisation européenne de la région. Après avoir rappelé le rôle des maladies de souche européenne dans le déclin démographique illinois, cette section évoquera l'action d'un vecteur de contagion négligé par l'historiographie du pays des Illinois, soit le bétail européen qui s'y multiplie rapidement.

L'étude assez récente et très méticuleuse de Joseph Zitomersky<sup>4</sup> ainsi que nos propres recherches permettent de se faire une idée de l'importance du facteur microbien dans la chute de la population illinoise. Suivant cet historien et notre lecture des sources, il nous est possible de découper en quatre phases ce long déclin démographique. La première (selon notre lecture des sources) s'amorce dès les années 1640. C'est alors que l'intensification des guerres intertribales<sup>5</sup> (dont les raids iroquois) ainsi que la propagation d'épidémies d'origine

---

<sup>3</sup> E. J. Blasingham, « The Depopulation... », p. 373-396 et Joseph Zitomersky, *French Americans-Native Americans in Eighteenth-Century French Colonial Louisiana : The Population Geography of the Illinois Indians, 1670s-1760s*, Lund (Suède), Lund University Press, coll. « Lund Studies in International History », no 31, 1994, 412 p.

<sup>4</sup> J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, 412 p.

<sup>5</sup> Parmi les raisons expliquant l'intensification des guerres intertribales, l'expansion du commerce européen et des territoires de chasse iroquois dans le Pays d'en Haut sont à souligner. Elles ont encouragé une forte concurrence entre les tribus pour l'accès et la participation au commerce européen. Pour assurer leur pérennité commerciale, plusieurs tribus des Grands Lacs ont ainsi participé aux conflits intertribaux. Pour elles, les enjeux de ces guerres demeurent en partie liés au contrôle de la matière première (la fourrure), des territoires de chasse et de l'accès ou du maintien d'un statut d'intermédiaire commercial entre les Français et les tribus plus éloignées. Ce renouveau guerrier constitue un tournant dans la géopolitique des Grands Lacs et du Haut Mississippi.

européenne dans le Pays d'en Haut<sup>6</sup> ont jeté plusieurs groupes de réfugiés hurons, renards, sauks, potawatomis, winnebagos, et ojibways dans le territoire illinois-miami (au sud-ouest du lac Michigan)<sup>7</sup>. Ainsi, le manteau biotique européen a atteint la confédération illinoise bien avant l'arrivée des Français sur leur territoire. Lorsque Marquette et Jolliet visitent les Kaskaskias sur la rivière des Illinois dans les années 1670, ils observent certes les effets des conflits reliés à la traite de produits européens, mais aussi ceux des maladies transmises par des groupes de réfugiés en provenance des Grands Lacs. Les deux se conjuguent pour obliger les Illinois à se retirer d'une partie de leur territoire. Aussi l'affaiblissement des nations illinoises visible dans leur incapacité à empêcher des groupes voisins d'empiéter sur leurs territoires est-il en partie d'origine microbienne<sup>8</sup>.

S'étendant (selon la chronologie de J. Zitomersky) de 1677 à 1701, la seconde phase correspond aux premiers contacts avec les Français venus du Canada. L'historien évalue que durant cette période la population totale des Illinois<sup>9</sup> passa de 10 600 à 8 300 personnes<sup>10</sup>, soit une baisse du cinquième. Nous savons qu'à cette époque, la fréquence des guerres intertribales était particulièrement élevée dans le Haut-Mississippi. Il reste que les récits missionnaires de cette période sont encore remplis de mentions sur la présence et les ravages des maladies chez les Illinois<sup>11</sup>. Beaucoup d'enfants sont notamment morts au cours de l'hiver 1692-1693 d'une maladie qui n'a pas été identifiée<sup>12</sup>.

---

<sup>6</sup> Reuben Gold Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland (O.H.), Burrows, 1896-1901 (JR), vol. 45, p. 234. Les jésuites ont fait état de l'omniprésence des épidémies dans les missions. Certaines provoquaient des enflures, des chancres au visage (possiblement la syphilis ou le chancre mou), des abcès ou des fièvres. JR, vol. 58, p. 22, 28, 34 et 42. De ce fait, les maladies européennes véhiculées à partir des établissements français du Pays d'en Haut ont été d'important facteurs dans le déclin démographique des groupes illinois qui ont fréquenté les missions. Considérant le nomadisme des Illinois, leurs habitudes à se réunir, à se rendre visite à différents moments de l'année et à attaquer des groupes contaminés (notamment contre les Outagamis à l'hiver 1676-1677); les risques de contagions aux autres tribus de la confédération illinoise devaient être assez élevés. JR, vol. 60, p. 198-199.

<sup>7</sup> JR, vol. 70, p. 204.

<sup>8</sup> Illinois State Museum (ISM), « Historic », *Museumlink Illinois*, 2000. < [http://www.museum.state.il.us/museumlink/nat\\_amer/post/htmls/ec\\_trade.html](http://www.museum.state.il.us/museumlink/nat_amer/post/htmls/ec_trade.html) > (20 août 2009) et Morgan J. McFarland, *The Watery World: The Country of the Illinois, 1699-1778*, Thèse de doctorat, Cincinnati (O.H.), University of Cincinnati, 2005, p. 9-11.

<sup>9</sup> Note terminologique. Nous entendons par « population totale » des Illinois : les tribus de l'American Bottom (incl. les Tamarois, Cahokias, Kaskaskias et Metchigamias) et les Péorias de la rivière des Illinois.

<sup>10</sup> J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 340.

<sup>11</sup> Voir notamment JR, vol. 64, p. 158, 164, 174, 182, 186 et 188.

<sup>12</sup> ISM, « Historic ».

Durant la troisième phase, entre 1701 et 1723, les Illinois ont connu la pire chute de leur population totale de la période de colonisation française avec une baisse de 8 300 à 3 800 personnes, à savoir une réduction de près de 55 %. Les tribus de la rivière des Illinois subirent une baisse de deux tiers tandis que celles de l'American Bottom chutèrent « seulement » d'un tiers. Malgré l'installation de 1 000 Metchigamias dans l'espace colonial, la population totale chuta de 19 % entre 1701 et 1712 seulement. Les pertes de cette décennie s'expliquent en partie par les ravages de la guerre intertribale, mais également par une importante épidémie de variole en 1703-1704. C'est néanmoins durant la décennie suivante 1712-1723 que les Illinois ont enregistré les plus importantes pertes avec une chute de près de 44 %. Dans la zone de la rivière des Illinois, les guerres intertribales très intenses, et les maladies se conjuguent pour créer une profonde désorganisation aux effets dévastateurs. Dans la zone mississippienne, en revanche, la chute de la population est surtout due à la brusque augmentation des éléments pathogènes avec l'arrivée des migrants français. Une violente flambée de rougeole<sup>13</sup> tua notamment près de 200 Kaskaskias en 1714 et 1715<sup>14</sup>.

Durant la dernière phase, entre 1723 et 1763, les groupes autochtones ont connu un déclin plus graduel. Dans ces quarante années, la population totale est passée de 3 800 à 2 300 personnes, une baisse de près de 40 %. Les maladies sont encore des facteurs importants à l'explication du déclin. La variole frappa violemment en 1732, 1733<sup>15</sup> et 1756<sup>16</sup>. Une autre maladie non identifiée a également ravagé la région et ce, suffisamment pour nuire aux récoltes entre 1747 et 1749<sup>17</sup>. Contrairement à la période précédente, c'est la zone mississippienne qui a enregistré la plus grande perte de population illinoise entre 1723 et 1763. Le nombre d'individus a notamment baissé du quart entre 1733 et 1758. La population de la rivière des Illinois demeura quant à elle remarquablement stable avec une baisse de 5 % durant ces mêmes années. Comme nous le verrons plus loin, les rapports distants des Peorias

---

<sup>13</sup> L'épidémie de rougeole de 1714-1715 frappa également plusieurs des nations voisines. Bibliothèque et Archives Canada, *Fonds des Colonies, 1540-1898* (AC), C11A, 35, fol. 3, 13 septembre 1715, Lettre de Ramezay et Bégon au ministre et AC, C11A, 35, fol. 101, 3 novembre 1715, Lettre de Ramezay au ministre.

<sup>14</sup> Les passages de la petite vérole aux Illinois en 1704 et en 1712 sont tirés d'ISM, « Historic ».

<sup>15</sup> AC, C11A, 60, fol. 436, 1733, Résumé de lettres du Canada concernant les Indiens; AC, C11A, 59, fol. 8, 30 mai 1733, Lettre de Beauharnois au ministre et AC, C11A, 59, fol. 14, 24 juillet 1733, Lettre de Beauharnois au ministre.

<sup>16</sup> Les passages de la petite vérole aux Illinois en 1732 et 1756 sont tirés d'ISM, « Historic ».

<sup>17</sup> AC, C13A, 33, fol. 57, 26 août 1749, La Nouvelle-Orléans. Vaudreuil au ministre.



avec les Français dans la zone de la rivière des Illinois et ceux de proximité entre tribus et les villages français dans la zone mississippienne expliquent ce revirement des tendances entre 1701-1723 et 1723-1763<sup>18</sup>.

J. Zitomersky estime qu'entre 1677 et 1765, la population totale des Illinois chuta de 10 615 à 2 300 personnes, soit une diminution de presque 80 % en 86 ans (fig. 4.1). Si les épidémies d'origine européenne ont joué un rôle majeur dans ce déclin foudroyant, c'est aussi en raison de leur impact sur les autres activités des groupes. Lorsqu'un village illinois en était attaqué, les activités agricoles, la chasse et la cueillette étaient profondément compromises. Affaiblis et peu nombreux, les survivants avaient beaucoup de difficulté à se nourrir. Leur état les rendait vulnérables à d'autres pathogènes<sup>19</sup>. En même temps, le déclin constant de la population et la désorganisation qu'opéraient les maladies dans l'immédiat étaient responsables d'un affaiblissement militaire évident. L'absorption par certaines tribus de lambeaux d'autres était une des façons de pallier ces difficultés : des douze tribus illinoises présentes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il ne resterait que cinq à la fin du Régime français, à savoir les Cahokias, Kaskaskias, Metchigamias, Péorias et les Tamaroas<sup>20</sup>. Si les populations ainsi regroupées jouissaient en principe de meilleures chances de survie, le brassage des personnes fuyant la contagion ou ses effets ultérieurs pouvait aussi favoriser la propagation des maladies. Le cercle vicieux ainsi créé a été fatal à bien des familles illinoises<sup>21</sup>.

---

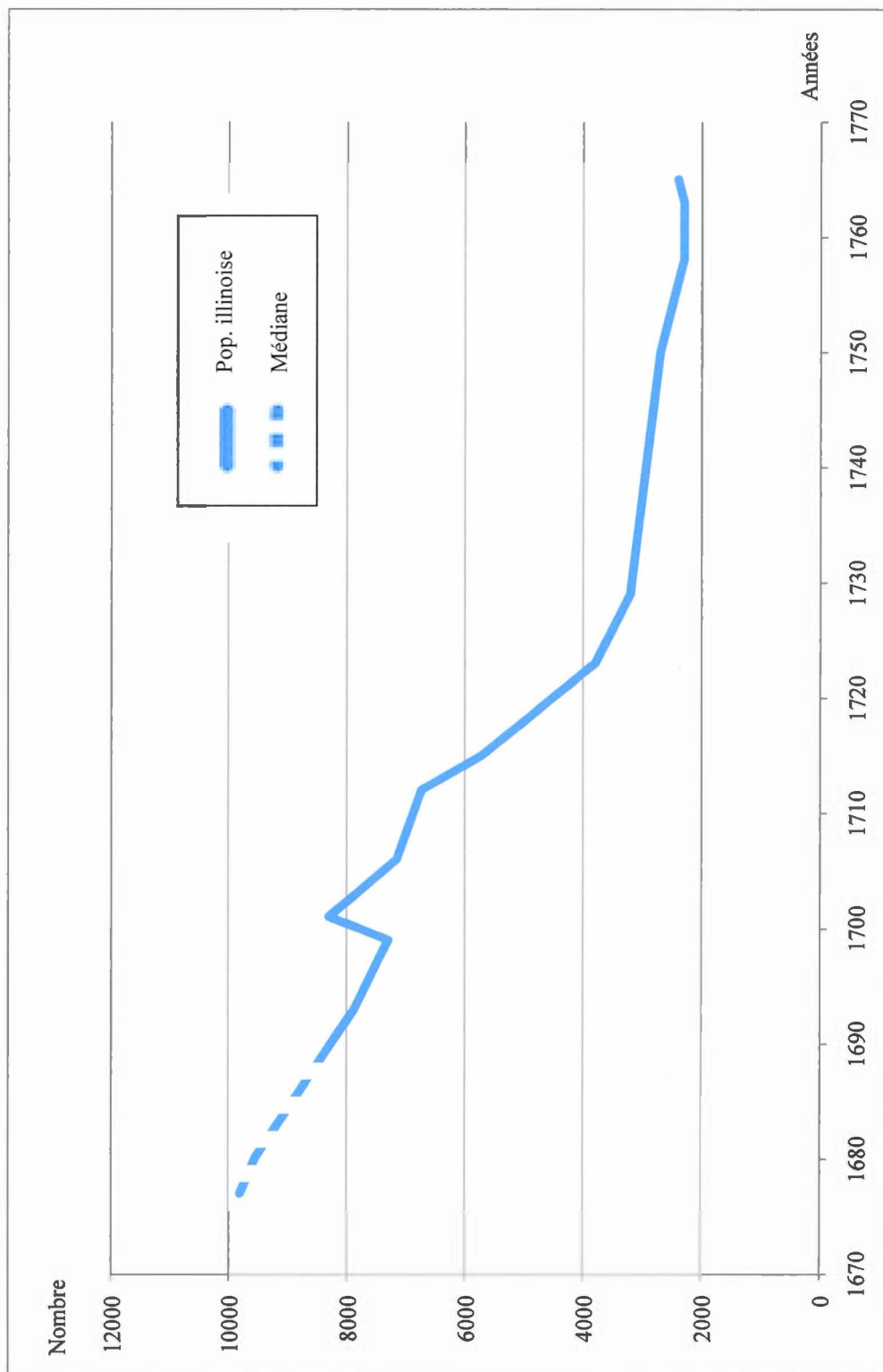
<sup>18</sup> J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 341-344 et 347-353.

<sup>19</sup> Denys Delâge, *Le Pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Québec, Boréal, 1991, p. 98-99.

<sup>20</sup> Les tribus qui ne survivraient pas en tant qu'entités distinctes : les Chepoussas, Chinkoas, Coiracoentanons, Espeminkias, Maroas, Moingwenas et Tapouaros.

<sup>21</sup> Bien entendu, cette histoire ne s'arrêtera pas avec la fin du Régime français. Dès la seconde partie des années 1760, plusieurs Illinois mourront du passage répété de la malaria dans l'American Bottom. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il ne restera que les Kaskaskias et les Péorias et ces deux groupes connaîtront de nouvelles vagues de mortalité par la suite. Erwin H. Ackerknecht, *Malaria in the Upper Mississippi Valley, 1760-1900*, Supplements to the Bulletin of the History of Medicine, no 4, Baltimore (M.D.), Johns Hopkins Press, 1945, p. 22-30 et J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 338-339 et 341.

**Figure 4.1** L'évolution de la population illinoise du Pays des Illinois entre 1677 et 1765



Source : J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 201, 261 et 321.

Ceux qui ont raconté cette histoire tragique ont généralement laissé entendre que les maladies d'origine européenne des Illinois leur avaient été transmises par les humains. Les colons ont certes connu une large gamme de maladies infectieuses<sup>22</sup> et pouvaient à première vue se charger tout seul du rôle de vecteurs. Mais, il n'est pas à exclure que des animaux aient aussi transmis certaines des maladies qui ont affligé les Illinois. L'historiographie a déjà démontré que, dans certains cas, les zoonoses des animaux européens peuvent être à l'origine des épidémies qui ont fait des ravages chez les populations amérindiennes<sup>23</sup>. Si les historiens ne se sont jamais attardés à cette éventualité aux Illinois, c'est qu'il n'existe pas d'indices directs d'une telle transmission, notre connaissance des maladies des Illinois n'étant pas suffisamment précise pour identifier comme vecteur exclusif le bétail introduit par les colons. Il n'en demeure pas moins qu'au cours de la première phase de colonisation (1690-1720), plus particulièrement entre 1712 et 1720, qui en est aussi une de cohabitation franco-illinoise dans les mêmes villages, les Illinois et le bétail européen aux effectifs en pleine croissance (fig. 3.9) vivaient pour la première fois en étroite proximité. Et comme le rappelle la figure

<sup>22</sup> Parmi elles, se trouve la malaria, des affections pulmonaires, la dysenterie, la grippe, la pneumonie, le typhus, la fièvre typhoïde, la diphtérie, la variole, des maladies vénériennes et la rougeole C. Vidal, *Les implantations...*, p. 271-272 et ISM, « Historic ». À ces maladies repérées par les sources, nous pouvons ajouter la possibilité du passage de la fièvre jaune et des maladies de l'enfance comme la rubeole, la rubéole, la varicelle, la scarlatine, la diphtérie et la coqueluche.

<sup>23</sup> L'étude d'Ann F. Ramenofsky et de Patricia K. Galloway sur l'expédition d'Hernando De Soto dans le Bas Mississippi en 1541-1542 (incluant 650 personnes, 220 chevaux, des centaines de porcs, des bovins et des chiens de combat) est un véritable cas d'exemple de ce type d'analyse. Si l'archéologie et les sources historiques ont déjà souligné l'existence d'une importante chute démographique dans le Bas Mississippi après le passage des Espagnols, la part bactériologique de ce phénomène est toujours demeurée difficile à évaluer. En effet, si les traces ostéopathiques permettent parfois de détecter la présence d'une maladie, il est toujours difficile de confirmer qu'elles constituent la cause du décès. Malgré tout, l'étude réussit à enrichir l'analyse des apports pathogéniques de l'expédition en utilisant une approche multidisciplinaire et une nouvelle utilisation des données archéologiques. Les auteurs ont d'abord précisé que les conditions, la taille et la composante de l'expédition ont rendu possible le passage de la variole, de la fièvre typhoïde, de la syphilis, de la coqueluche et de la tuberculose de souche européenne. Elles ont aussi démontré la possibilité d'une transmission de zoonoses par la présence des animaux d'origine européenne et les nombreuses possibilités de transmission comme la présence du moustique américain (*Anopheles*). L'étude avance ainsi la possibilité du passage de l'anthrax, de la brucellose, de la leptospirose, de la tuberculose, du paludisme, de la trichinose, de la Taeniasis et de la Cysticercose. Les auteurs ont noté que la présence d'enfants espagnols ou cubains aurait accentué les possibilités de transmission des maladies de l'enfance, mais concluent que le porc a sans doute été l'élément pathogène le plus important de l'expédition. *Id.*, « Disease and the Soto Entrada », dans *The Hernando de Soto Expedition : History, Historiography, and "Discovery" in the Southeast*, Lincoln (N.E.), University of Nebraska Press, 1997, p. 258-275. Cependant, il ne faut pas négliger que l'effondrement des sociétés mississippiennes a nécessairement dû être combiné à d'autres facteurs de déstabilisation déterminants (guerriers, commerciaux, sociaux, environnementaux, climatiques). Jared Diamond, *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, trad. de l'anglais par Agnès Botz et Jean-Luc Fidel, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2006, 648 p.

4.1, ces années voient une chute particulièrement vertigineuse de la population illinoise. Circonstancielle, la preuve est néanmoins suggestive. Elle établit un lien entre la crise démographique qui frappe les Illinois et la transformation environnementale majeure qu'est l'implantation d'une agriculture à l'européenne dans leur pays. Nous passons maintenant à d'autres effets de cette transformation.

#### 4.2 La transformation du territoire

Afin d'offrir le portrait le plus complet possible de la transformation du territoire, chacune des parties de cette section est divisée en deux contenus complémentaires, un premier qui décrit les changements les plus marquants qui ont eu lieu dans les écosystèmes et un second qui décrit par étapes le développement des villages, de sorte qu'il soit à la fois possible d'étudier la nature des transformations en cours et d'estimer leur ampleur.

##### 4.2.1 L'enracinement pionnier

Depuis l'époque des *Mound Builders*, les écosystèmes mississippiens s'étaient progressivement adaptés à la gestion et à l'occupation illinoise du territoire. Cette présence périodique et saisonnière de groupes semi-nomades n'impliquait que des perturbations passagères. Pour le milieu naturel, la gestion illinoise du territoire exigeait surtout une augmentation de la fréquence des incendies par rapport à la moyenne naturelle (supra, section 2.2.1). Autour des villages, les perturbations de l'occupation étaient assez courtes. En effet, le déplacement des villages d'été par les tribus sur une fréquence décennale permettait la reprise végétative sur les territoires utilisés et la stabilisation des écosystèmes perturbés. Le semi-nomadisme est donc un mode de vie ayant un impact réduit sur les écosystèmes, c'est un moyen d'existence durable. Réinstaurée dans la région par les Français, la sédentarité a cependant été un élément transformateur beaucoup plus important et permanent dans les écosystèmes de l'American Bottom, notamment dans les écosystèmes environnant les villages coloniaux. La sédentarité s'est opposée de manière permanente au renouvellement

végétatif et a laissé une empreinte beaucoup plus durable dans les écosystèmes touchés, notamment en forçant les milieux naturels à s'adapter aux constantes perturbations<sup>24</sup>.

Les deux premières décennies de la présence française sur les berges de la rivière des Illinois n'ont vu que des changements mineurs dans le milieu naturel, puisque les Français y ont vécu en grande partie à l'amérindienne et que la colonisation ne s'est pas soldée par de nombreux établissements permanents. Les quelques arpents de terre occupés par des plants européens et l'arrivée d'un petit nombre d'animaux domestiques européens ont certes entraîné quelques changements sporadiques et localisés, mais non durables dans les écosystèmes environnant les villages. En ce sens, si la culture de froment et l'élevage à Saint-Louis (Starved Rock) et à Pimiteoui ont constitué une certaine nouveauté, ils n'ont pas constitué un réel « moteur de changement » dans les écosystèmes locaux. À cette époque, c'est plutôt les activités et les besoins des importantes populations illinoises de ces postes qui ont marqué le territoire et les écosystèmes locaux. Après l'installation des villages franco-illinois dans l'American Bottom, l'absence de développement colonial dans la région de la rivière des Illinois a longtemps limité l'empreinte écologique des Français à Saint-Louis et à Pimiteoui.

Lors de l'installation des villages franco-illinois de Cahokia et de Kaskaskia dans l'American Bottom dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, les basses terres portaient un nombre considérable de mûriers rouges, d'ormes, de micocouliers, de peupliers deltoïdes, et de platanes d'Occident; des espèces qui, par leur qualité, ont rapidement été utilisées pour la construction des habitations, des bâtiments, des éléments défensifs et pour la délimitation des espaces<sup>25</sup>. Pour ces constructions initiales, les environs des villages ont rapidement été déboisés. De plus, les besoins quotidiens en bois d'une population estimée à environ 1 900

---

<sup>24</sup> Cette réflexion comparative entre le mode de vie semi-nomade et sédentaire est inspirée des sections 2.2 et 2.3, du chapitre 3, ainsi que de travaux plus récents comme Narumon Arunotai et Marie Roue, « Les savoirs traditionnels des Moken : une forme non reconnue de gestion et de préservation des ressources naturelles », *Revue internationale des sciences sociales*, no 187, 2006, p. 145-158.

<sup>25</sup> Margaret Kimball Brown et Lawrie Cena Dean, *The Village of Chartres in Colonial Illinois, 1720-1765*, Nouvelle-Orléans, Polyanthos, 1977, p. 357, 475, 734 et 762, cité par M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 96 et 154.

personnes à Cahokia et à plus de 1 600 à Kaskaskia<sup>26</sup> ont dû être comblés en matière de combustible, de bois de chauffage, d'outils et d'artisanat.

Les premières années dans l'American Bottom ont également été celles du démarrage de l'activité agraire et, pour les quelques Français, aussi celles de l'introduction du porc et de la volaille (supra, section 3.3.5). À Cahokia, les Français et les Illinois ont semé leurs plants dans la prairie « des Cahokias » située à proximité du village entre un bras du fleuve et les coteaux<sup>27</sup>. Ces sols faciles à sillonner avaient près de 60 cm de terre noire grasse légère qui recouvrait une couche de terre roussâtre de sable fin et de terre légère<sup>28</sup>. Les habitants ont aussi fixé leur première zone de pâturages dans les alentours du village. Les autres prairies de la localité, celles « du moulin » et « des Buttes », ont été réservées à un développement futur<sup>29</sup>. De leur côté, les Français de Kaskaskia ont ouvert leurs champs dans la « Grande Prairie » située derrière le village<sup>30</sup>. Les terres cultivées étaient ainsi délimitées par le fleuve à l'ouest, par le village à l'est, par les champs des Kaskaskias au nord et par les communes au sud<sup>31</sup>. Si d'Artaguiette note que le cheptel était laissé en liberté dans des prairies en bordure du fleuve<sup>32</sup>, il est aussi probable que les bestiaux étaient laissés en pâture dans les pourtours du village puisque les forêts de chênes et les prairies de ces espaces constituaient des terrains de choix pour leur recherche alimentaire. Si les sources sont muettes quant à l'existence de clôtures à cette époque, il paraît que le cheptel fut minimalement enfermé dans un espace géographiquement limité par des frontières naturelles, à savoir une grande quasi-péninsule délimitée par le Mississippi, la rivière des Kaskaskias et le village de Kaskaskia (fig. 3.4). Il pourrait en avoir été de même à Cahokia dans une autre quasi-péninsule délimitée par le fleuve, la rivière du Pont et l'ancien village français (fig. 3.3).

<sup>26</sup> J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 201 et 261.

<sup>27</sup> Musée de la civilisation, Centre de référence de l'Amérique française, *Archives du Séminaire de Québec* (ASQ), sme 12.1/009/042, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la Seigneurie de la mission des Tamarois par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courier.

<sup>28</sup> ASQ, sme 12.1/009/016, ca 1725, Renseignement sur le pays des Cahokias ou Tamarois.

<sup>29</sup> *Ibid.* Pour mieux situer la géographie de l'établissement, voir la figure 3.3.

<sup>30</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 294.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 298. Pour mieux situer la géographie de l'établissement, voir la figure 3.4.

<sup>32</sup> Pierre Margry (éd.), *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1754* (PM), vol. 5, p. 489-490.

Mises en place dans les nouveaux espaces défrichés aux alentours des villages, les activités agricoles ont remplacé le vide créé par le déboisement et la construction initiale des villages, empêchant ainsi la reprise de l'espace ouvert par les végétaux indigènes. Cependant, comme seulement quelques-uns parmi les Français présents pendant cette première phase de colonisation adoptèrent un mode de vie pleinement agricole, l'occupation humaine des écosystèmes locaux est demeurée saisonnière, ce qui a réduit son impact sur les ressources végétales et animales environnantes.

Si les Illinois ne conservaient qu'une dizaine d'années leur village d'été au même endroit, c'est que, les dernières années, le gibier avait quitté la région, la cueillette alimentaire et du bois était devenue exigeante, en raison des longues distances à parcourir, et que les terres agricoles commençaient à montrer certains signes d'épuisement<sup>33</sup>. Le déplacement du village estival des Kaskaskias au lac Péoria en 1690 (supra, section 3.1) après un peu plus d'une décennie d'occupation au Rocher (Starved Rock), un déplacement que Deliette justifie « a cause de l'éloignement du Bois de chauffage<sup>34</sup> », illustre le besoin des tribus illinoises de déplacer leurs villages environ tous les dix ans. Compte tenu de ce délai d'épuisement habituel, il est évident qu'après une décennie d'occupation, les villages franco-illinois de l'American Bottom avaient atteint le maximum d'érosion des ressources que les Amérindiens et les écosystèmes régionaux avaient l'habitude de supporter au XVII<sup>e</sup> siècle. Notons cependant que les terres agricoles des Français ont probablement évité l'érosion initiale des sols en bénéficiant des bienfaits d'une rotation des cultures et de l'engraissement des espaces cultivés par la fumure.

Par ailleurs, les milieux naturels choisis pour l'implantation des villages de Cahokia et de Kaskaskia présentaient quelques défauts. Les hautes herbes et la flore compacte des milieux humides de Cahokia étaient, par exemple, remplies d'insectes et ne possédaient pas la densité animalière nécessaire à l'approvisionnement à long terme d'une population humaine aussi

---

<sup>33</sup> Gordon M. Day, « The Indians as an Ecological Factor in the Northeastern Forest », *Ecology*, vol. 34, no 2, avril 1953, p. 340-342.

<sup>34</sup> Theodore Calvin Pease et Raymond C. Werner, eds., *The French Foundations, 1680-1693*, Springfield (I.L.), Illinois State Historical Library, coll. « Illinois State Historical Library », vol. 23, Série française, vol. 1, 1934, p. 326.



nombreuse. Il paraît donc évident qu'une grande partie des petits animaux de la région, attirés par les champs cultivés<sup>35</sup>, ont été tués par les Illinois et les Français au cours de la première décennie d'occupation<sup>36</sup>.

Le manque de bois a rapidement nécessité une gestion des ressources forestières à Cahokia. Considérant l'importance de la population de cet établissement, le simple ramassage de bois mort était nettement insuffisant pour répondre à la demande. Cela a rapidement obligé l'abattage d'arbres pour assurer l'approvisionnement en bois de chauffage. Quelques années plus tard, la population de Cahokia<sup>37</sup> dû se tourner vers les îles densément boisées du fleuve pour éviter les épuisantes marches dans les forêts environnant l'établissement<sup>38</sup>. Parmi elles, l'île Sainte-Famille a constitué une zone de choix à l'approvisionnement en bois de chauffage et en matériaux de construction. Les nombreux peupliers deltoïdes, arbres à noix et mûriers de cette île ont particulièrement retenu l'attention des Prêtres du Séminaire : « [l'île] est toute couverte de bois de haute futaye bon a batir et a brulés, surtout beaucoup de liar [des peupliers deltoïdes] et [un] peu de noyers et de meuriers<sup>39</sup> ». Déjà en 1725, ces missionnaires soulignent l'importance de ménager la bande de forêts le long du fleuve :

Les bois qui se rencontrent communement sur le bord du fleuve depuis l'Etablissement du fort francois jusqu'aux Kaoskias [Cahokia] peuvent avoir dans leur plus grande largeur trois quart de lieuës [environ 3 km], et environ un quart de lieuës [environ 1 km] seulement dans les endroits les plus etroits, ils se trouvent bons à construire et pour le chauffage et doivent être plus menagés pour les Etablissements que ceux des cotes qui sont maigres, peu droits, et de moyenne hauteur, etants pour la grande partie composés de chênes rouges tortieux<sup>40</sup>.

<sup>35</sup> Les champs attiraient en effet plusieurs petits mammifères comme le lièvre, l'écureuil et la souris, puis des oiseaux comme le les tétas cupidon. Carl J. Ekberg, *French Roots in the Illinois Country : The Mississippi Frontier in Colonial Times*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1998, p. 60.

<sup>36</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 80.

<sup>37</sup> En 1723, Cahokia abrite une population coloniale de 12 individus et environ 1 800 Cahokias. Marthe Faribault-Beauregard, *La population des forts français d'Amérique (XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Montréal, Éditions Bergeron, 1982-1984, vol. 1, p. 192 et J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 321.

<sup>38</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 57.

<sup>39</sup> ASQ, sme 12.1/009/018, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la Seigneurie de la mission des Tamaroas par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courier.

<sup>40</sup> ASQ, sme 12.1/009/016, ca 1725, Renseignements sur le pays des Cahokias ou Tamarois.

La zone environnant les établissements franco-illinois commence donc à connaître une certaine raréfaction de la ressource. Comme les forêts en bordure du fleuve contenaient plusieurs essences d'arbres propres au milieu humide, et donc spécifiques à cette région des basses terres (supra, section 2.1.1), la coupe intensive des premières décennies a nui à la diversité des matériaux dans les décennies suivantes. L'emploi de certaines essences moins fréquentes dans la plaine inondable comme le caryer et le chêne a ensuite exigé une cueillette de plus en plus lointaine<sup>41</sup>. La raréfaction du bois a donc sans doute favorisé l'utilisation d'herbes séchées comme la spartine (*Spartina pectinata*) à titre de combustible<sup>42</sup>.

Le comportement des Illinois à cette époque confirme également la théorie d'un épuisement des ressources forestières. Il semble en effet que certains Illinois aient démontré une volonté de déplacer leurs villages d'été dès la fin de la première décennie d'occupation coloniale dans l'American Bottom. Saint Cosme fait notamment part du fait qu'une partie des Tamarois se sont déplacés un peu plus près d'une île boisée « pour obtenir du bois plus facilement<sup>43</sup> ». L'accès à certaines ressources animalières et végétales est ainsi devenu rapidement problématique dans les écosystèmes environnant les villages. Avec le maintien des villages au-delà des années 1710 et la croissance des effectifs coloniaux (humains et animaliers), l'activité humaine a continué de faire évoluer la composition des nombreux écosystèmes de l'American Bottom. Une pression d'occupation que la région n'avait sûrement pas connue depuis la fin de l'époque des *Mississippians*.

#### 4.2.2 Les débuts de l'invasion écologique et de l'expansion coloniale

Les années 1720 sont celles d'une crise des premiers écosystèmes touchés par l'occupation franco-illinoise, c'est-à-dire ceux situés autour de Kaskaskia et Cahokia. Après

---

<sup>41</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 57. L'historienne précise aussi que ces espèces préfèrent les espaces dégagés, ensoleillés et des sols mieux drainés.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>43</sup> Cet extrait est une traduction libre de celle rapportée par Joseph Henry Schlarman, *From Quebec to New Orleans : The Story of the French in America. Fort de Chartres*, Belleville (I.L.), Buechler, 1929, p. 141, cité par M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 55-56. Notons cependant que ni Schlarman, ni McFarland ne donnent la référence de cette lettre de Saint Cosme.

deux décennies de présence coloniale dans l'American Bottom, on remarque certains problèmes de voisinage reliés à l'expansion du cheptel des Français<sup>44</sup>. Une lettre de Boisbriant est explicite à ce sujet : « Les sauvages etablis aux Illinois y font beaucoup de tort aux habitans françois. Ils tuent presque tous leurs cochons sous pretexte qu'ils dégradent leurs bles<sup>45</sup> ». Si l'historiographie fait état de ce problème<sup>46</sup>, elle s'est peu attardée à ses causes, ni aux effets plus larges de la présence du bétail européen près des villages illinois, quel que soit le côté de la clôture... Une première question vise les porcs décrits par Boisbriant. Comment se sont-ils échappés?

Il pourrait s'agir de cochons qui se seraient échappés des enclos et des communes près des habitations. Mais aussi de zones périphériques mal clôturées ou aux « frontières naturelles » poreuses. En effet, les écrits de Boisbriant et de Vivier cités au début de la section 3.3.5 nous permettent de penser que, dans l'espace colonial après 1720, des espaces complémentaires aux communes ont été ouverts. Selon la lettre de Boisbriant, un premier espace pourrait avoir été ouvert en face du village français de Kaskaskia<sup>47</sup>. Bien que le passage porte davantage sur un projet que sur une réalisation concrète, il est néanmoins possible qu'il exprime une idée déjà présente chez les habitants de Kaskaskia. En observant la figure 4.2, on constate que ce projet de « métairie » semble devoir prendre place sur une longue bande de terre coincée entre la rivière des Kaskaskias et les coteaux de la plaine inondable. Si le projet s'est concrétisé, il est fort probable que, laissés dans cet espace non clôturé où la frontière orientale n'est pas infranchissable (la présence d'un chemin et d'un fort sur la carte le démontre assez bien) et où la frontière occidentale peut être franchie à la nage (en particulier lors des sécheresses), plusieurs porcs s'en soient échappés et de ce fait,

---

<sup>44</sup> En 1721, les Français de Kaskaskia, un peu moins de 196 personnes selon le recensement de 1723, possédaient déjà plus d'une centaine de bovins et plus d'une cinquantaine de chevaux. AC, C13A, fol. 226, juillet 1723, Mémoire sur les Illinois. Liste des postes intermédiaires. Recensement de ceux-ci et des Illinois et C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 205. Ce à quoi, il faut encore ajouter quelques centaines de porcs...

<sup>45</sup> Bibliothèque et Archives Canada, *Fonds du ministère de la Guerre, 1698-1814* (AG), A1, 2592, fol. 97, 3 octobre 1720, Aux Kaskaskia, Extrait de la lettre de M. de Boisbriant aux directeurs de la compagnie des Indes.

<sup>46</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 286.

<sup>47</sup> « on établira une mestairie de l'autre coté de la riviere vis a vis l'habitation [Kaskaskia] ». AG, A1, 2592, fol. 97, 3 octobre 1720, Aux Kaskaskia. Extrait de la lettre de M. de Boisbrian aux directeurs de la compagnie des Indes.

aient pu envahir les champs non clôturés des Illinois situés en amont de la rivière comme la « prairie des Kaskaskias ».

**Figure 4.2** La possible zone de pâturage d'un cheptel porcin destiné au commerce entre la rivière des Kaskaskias et les coteaux



Source : JCB Archives of Early American Images, LUNA collection, *Map of the Country of the Illinois*, 1826, 2009. < <http://www.lunacommons.org/luna/servlet> > (8 août 2010).

Par ailleurs, il y a des indications que, outre les porcs, des bovins et des chevaux étaient envoyés en pâturage dans ces espaces mal circonscrits. En effet, la relation du père Vivier, nous laisse penser que les habitants ont également laissé un cheptel dédié à la multiplication dans une large péninsule en amont de Cahokia<sup>48</sup>. En observant sur la carte ci-après (fig. 4.3), nous remarquons que cet espace destiné au libre pâturage des bestiaux semble lui aussi situé dans une zone aux frontières non hermétiques. Encore une fois, il est donc possible que

<sup>48</sup> « les autres, en bien plus grand nombre, destinés à la propagation de leur espèce, sont comme renfermés toute l'année dans une péninsule de plus de dix lieues de surface [environ 3,89 ha], formée par le Mississipi et par la rivière des Tamarois » dans JR, vol. 69, p. 220.



plusieurs de ces animaux relâchés à des fins de multiplication se soient éloignés de cette « péninsule » et aient pu aboutir dans les champs non clôturés des Illinois.

**Figure 4.3** La possible zone de pâturage d'un cheptel destiné à la multiplication entre le Mississippi et la rivière des Tamarois



Source : JCB Archives of..., *Map of the Country of the Illinois*, 1826.

En outre, cette éventualité d'un éloignement des bestiaux destinés à la multiplication expliquerait l'observation, autrement difficile à interpréter, du Prêtre Lauvens en 1756 :

Il y a un certain nombre de bestes a corne mais elles ne nous sont d'aucun avantage puisqu'elles se sont éloignées à plus de huit à neuf lieues de nous [soit plus de 31 à 35 km!], ainsy que plusieurs des habitans, sans qu'on veuille se donner la moindre peine pour les rapprocher en cloturant la commune et les y enfermant<sup>49</sup>.

Au final, que ce soit à partir des cheptels d'exploitation ou encore ceux destinés au commerce et à la multiplication, vivant dans les communes ou dans les éventuelles zones de conservation mentionnées ici, il est évident qu'au minimum plusieurs porcs se sont échappés

<sup>49</sup> ASQ, sme 12.1/001/026, 7 juin 1756, Lettre de M. Lauvens sur l'état des missions des Cahokias.

et ont vécu dans les milieux naturels de l'American Bottom puisqu'un manuscrit de l'Illinois Historical Survey des années 1850 note la présence de troupeaux de porcs sauvages dans la région<sup>50</sup>.

Par ailleurs, nous émettons l'hypothèse que l'élevage de cheptels à des fins commerciales ou de multiplication dans ces étendues a non seulement servi de réserve de bestiaux pour pourvoir aux besoins locaux<sup>51</sup> comme nous le rapporte le père Vivier, mais a aussi été utilisé comme une sorte de police d'assurance contre les fréquentes inondations de la région. Le caractère imprévisible des débordements saisonniers et pluviaux devait en effet menacer continuellement le cheptel maintenu dans les communes et les villages<sup>52</sup>. Comme la perte d'un troupeau pouvait avoir des conséquences très néfastes sur l'économie d'un village et sur sa production agricole, et que la reconstitution d'un cheptel devait certainement être plus lente dans une région coloniale aussi isolée, les habitants ont peut-être préféré constituer un cheptel de secours dans d'autres espaces pour tenter d'amoindrir les effets de pertes animales en cas de catastrophe. Soulignons cependant que si cette hypothèse peut constituer une formidable preuve d'adaptation de l'agriculture coloniale française aux caractéristiques des milieux naturels mississippiens, nous n'avons néanmoins pas encore réussi à la soutenir par des preuves littérales éloquentes.

Passons maintenant aux effets nuisibles des bestiaux, sous-estimés par les historiens du pays des Illinois, sur toute une gamme d'activités de subsistance amérindiennes. Le premier coupable est évidemment le porc... L'historiographie environnementale a fait beaucoup de cas des dommages causés par les bandes de porcs en liberté à proximité de villages amérindiens situés ailleurs en Amérique<sup>53</sup>. Ainsi, V. Anderson cite plusieurs cas où des porcs

---

<sup>50</sup> Eugene Woldemar Hilgard, *Botanical features of the prairies of Illinois in ante-railroad days*, Manuscript at the Illinois Historical Survey, Urbana, University of Illinois, s. d., p. 19-20, cité par M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 114-115.

<sup>51</sup> Que ce soit pour le commerce, pour les besoins des habitants ou encore pour faciliter l'installation de nouvelles familles en provenance du Canada ou de la Louisiane.

<sup>52</sup> La superficie importante des communes villageoises était peut-être elle-même une stratégie visant à donner une chance aux bestiaux d'échapper aux eaux lors des débordements.

<sup>53</sup> Ouvert à partir des travaux de William Cronon au début des années 1980, ce champ de recherche a d'abord été utilisé dans l'étude du développement colonial de la Nouvelle-Angleterre. Durant les décennies suivantes, la réflexion sur les porcs a été reprise pour la Nouvelle-Angleterre et a été appliquée pour d'autres espaces coloniaux.

en goguette avaient mangé plus de 30 boisseaux de maïs. La recherche alimentaire des porcs a aussi compromis l'entreposage des récoltes puisque ces animaux vont flairer et creuser le sol pour s'attaquer aux réserves de nourriture cachées en terre. De plus, les porcs vont nuire aux activités de cueillette en mangeant de grandes quantités de fruits et de racines dans les bois, les prairies et les milieux humides entourant les villages, ce qui a pu affecter la variété et la quantité des réserves hivernales. Cet animal va aussi piétiner les espèces végétales dont il se nourrit peu. Les porcs peuvent donc avoir entravé l'approvisionnement en matériaux de construction et l'artisanat<sup>54</sup>. Aux Illinois, ils ont pu, par exemple, nuire à certains matériaux comme les joncs, la folle avoine et les quenouilles. Les porcs peuvent aussi briser les branches sur lesquelles ils s'appuient pour atteindre le feuillage des petits arbres ou les noix si convoitées. Outre leur piétinement, leur propension à creuser le sol a également fini par créer une certaine érosion végétale et une perturbation des réseaux racinaires dans les écosystèmes environnants. Cela a rendu difficile la survie des espèces fragiles ou plus sensibles aux perturbations. La stratégie de survie hivernale des porcs qui consiste à former d'épais nids de feuilles dans les sous-bois a également pu endommager le réseau racinaire des arbres<sup>55</sup>. Des études ont aussi démontré que les troupeaux de porcs en liberté, par leur concurrence alimentaire avec la faune indigène et leur occupation territoriale, peuvent même avoir eu des incidences sur les fruits de la chasse en éloignant les troupeaux de cervidés et d'autres animaux indigènes de la région<sup>56</sup>. Si le nombre de porcs laissé en libre pâturage dans les milieux naturels était moins important au Pays des Illinois que dans les colonies

---

par des historiens comme Carolyn Merchant, V. D. Anderson et D. Delâge. Sans pour autant rompre avec la question des effets environnementaux de la présence des porcs, l'historiographie actuelle tend à relativiser l'ampleur des effets porcins sur les écosystèmes et la vie amérindienne. Pour en savoir plus sur cette historiographie, lire le récent article historiographique de Peter C. Mancall, « Pigs for historians : Changes in the land and beyond », *William and Mary Quarterly*, troisième série, vol. 67, no 2, avril 2010, p. 347-375. Pour les ouvrages mentionnés dans cette capsule historiographique : W. Cronon, *Changes in the Land : Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill and Wang, 1983, 241 p.; C. Merchant, *Ecological Revolutions : Nature, Gender, and Science in New England*, Chapel Hill (N.C.), University of North Carolina Press, 1989, 379 p.; V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, 322 p.; D. Delâge, *Le Pays renversé...*, 416 p. et A. Greer, *La Nouvelle-France et le Monde*, Montréal, Boréal, 2009, 312 p.

<sup>54</sup> V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, p. 188-189.

<sup>55</sup> Les porcs rassemblaient d'abord les feuilles en un endroit précis en les transportant dans leur bouche. Ces nids avaient environ une trentaine de centimètres de haut et un diamètre de trois à six mètres. E. W. Hilgard, *Botanical features...*, p. 19-20, cité par M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 115.

<sup>56</sup> V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, p. 186-187. L'historienne note par exemple que les porcs ont pu concurrencer les cerfs l'été en mangeant les racines des plantes à feuille et l'automne en mangeant de grandes quantités de glands et noix.



britanniques<sup>57</sup>, il n'en demeure pas moins que leur échappée a sans doute constitué une nuisance pour l'approvisionnement de certaines ressources chez les Amérindiens. Par contre du point de vue alimentaire, ces cochons, cibles sans doute bien faciles, ont certainement pu constituer un apport intéressant pour les Illinois.

Quoiqu'arrivés plus tardivement, les bovins et les chevaux ont eux aussi perturbé les écosystèmes environnant les villages franco-illinois dans les années 1720. Si les usages des porcs en matière de recherche alimentaire et de stratégie de survie hivernale ne sont pas les mêmes que ceux des bovins et chevaux, ces derniers consomment néanmoins de grandes quantités de nourriture et contribuaient activement à l'érosion végétative, par leur piétinement. Si les porcs ont surtout trouvé leur subsistance sur le sol et dans le sous-sol, ces grands bestiaux ont privilégié les petits arbres et l'herbe des prairies<sup>58</sup>.

Avec l'implantation de l'agriculture européenne, un autre phénomène écologique sous-estimé par l'historiographie s'est concrétisé aux Illinois : celui de l'invasion végétale<sup>59</sup>. Si elle moins visible et qu'elle engendre des conséquences moins frappantes à court terme sur les activités de subsistance des Amérindiens que le bétail, la transplantation des espèces végétales d'origine européenne demeure un moteur de transformation dans les écosystèmes nord-américains. En effet, leur diffusion à grande échelle<sup>60</sup> dans les parcelles agricoles des Français a non seulement constitué une occupation étrangère des sols, mais le débordement de ces plants allogènes dans les écosystèmes environnants a aussi constitué un agent de transformation du milieu naturel mississippien<sup>61</sup>. D'abord parce que fortement habitués aux perturbations provoqués par le pâturage constant, le piétinement et les activités humaines, les plants d'origine européenne ont pu profiter de la faiblesse des plantes indigènes face à ces

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 190 et W. Cronon, *Changes in the Land...*, p. 135-136.

<sup>58</sup> V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, p. 187.

<sup>59</sup> Seule l'étude de M. J. McFarland aborde ce sujet pour le Pays des Illinois. *Id.*, *The Watery World...*, p. 115.

<sup>60</sup> Nous pensons au blé en premier lieu, mais il est également possible que les plantes fourragères allogènes comme le pâturin des prés (*Poa pratensis*), la fléole des prés (*Phleum pratense*), la fétuque élevée (*Festuca arundinacea*) et la fétuque des prés (*Festuca pratensis*) aient aussi participé à cette propagation. *Ibid.*

<sup>61</sup> *Ibid.*

dérangements pour s'infiltrer dans les écosystèmes anciens entourant les champs<sup>62</sup>. Ensuite, cet impérialisme botanique a sans aucun doute été amplifié avec l'expansion de l'agriculture européenne et l'augmentation des cheptels dans l'American Bottom. Impossible à quantifier, cette infiltration<sup>63</sup> démontre tout de même que, par leur dérangement et leurs attaques sur le réseau racinaire, les cheptels peuvent avoir contribué à l'expansion des plants allogènes dans les écosystèmes anciens et, par là, au façonnement botanique du paysage. Un façonnement bénéfique pour eux puisque si les bestiaux ont mangé de grandes quantités de Barbon de Gérard, d'herbe des Indiens, de panic érigé et de Schizachyrium à balais, des graminées indigènes très répandues aux Illinois<sup>64</sup>, leur éventuel remplacement par des plants d'origine européenne leur aurait procuré des pâtures de 10 à 20 % plus riches en nutriments<sup>65</sup>. C'est ainsi que, combinée à la présence des cheptels, l'expansion agricole européenne a transformé de façon significative les écosystèmes aux Illinois.

Après ces informations sur les différents moteurs de transformation environnementaux mis en place durant les années 1720, voyons à quoi ressemblaient les villages français de Cahokia et de Kaskaskia au début des années 1730. Pour ce faire, voici d'abord un tableau de synthèse (tableau 4.1). À ces données, nous ajouterons ensuite quelques caractéristiques propres au développement de chacun des villages.

---

<sup>62</sup> V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, p. 154-155 et Gordon G. Whitney, *From Coastal Wilderness to Fruited Plain : A History of Environmental Change in Temperate North America from 1500 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 258.

<sup>63</sup> Notamment parce que les plantes indigènes de la plaine inondable s'étaient adaptées aux fréquentes inondations de la région en produisant de plus grandes quantités de semences. Frances B. King, *Plants, People and Paleoecology. Biotic Communities and Aboriginal Plant Usage in Illinois*, Springfield (I.L.), Illinois State Museum, Scientific Papers, vol. 20, 1984, p. 29. Comme les champs des Français étaient majoritairement situés sur les berges du Mississippi, la concurrence dû être assez intense entre les espèces indigènes et allogènes au lendemain d'inondations. En ce sens, l'adaptation de certains plants indigènes aux inondations a peut-être constitué une limite à l'expansion des plants allogènes dans les milieux humides de l'American Bottom.

<sup>64</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 40 et G. G. Whitney, *From Coastal...*, p. 255.

<sup>65</sup> V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, p. 154-155.

**Tableau 4.1**  
État des villages en 1732

	Nombre d'arpents mis en valeur	Population coloniale					Nombre de bêtes recensés			
		Population d'origine européenne	Esclaves noirs	Esclaves amérindiens	Total		Porcs	Bovins	Chevaux	Total
Cahokia	39	7	4	8	19		30	37	10	77
Kaskaskia	2 054	188	102	66	356		894	493	108	1 495
Fort de Chartres	827	148	36	37	221		376	238	59	673
Saint-Philippe	471	33	22	2	57		163	70	25	258
<b>Total</b>	<b>3 391</b>	<b>376</b>	<b>164</b>	<b>113</b>	<b>653</b>		<b>1 463</b>	<b>838</b>	<b>202</b>	<b>2 502</b>

Sources : AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement général des Illinois; C. Vidal, *Les implantations...*, p. 240 et 312 et N. M. Belting, *Kaskaskia Under...*, p. 38.

Malgré les efforts des Prêtres du Séminaire, l'agriculture européenne ne s'est développée que très lentement à Cahokia. Les sols étaient par endroits si saturés en eau que les racines de maïs et de blé pourrissaient facilement<sup>66</sup>. Dès 1725, les bestiaux des colons ont été confinés en pâture sur l'île Sainte-Famille. Les Français et les Cahokias avaient convenu de déplacer une partie du cheptel dans cet espace de 3,8 km de longueur et de 1,9 km de largeur pour diminuer leur nuisance autour des établissements. Seuls les animaux nécessaires au travail étaient gardés dans les étables et les écuries du village durant l'hiver<sup>67</sup>. Cependant, comme l'île s'est avérée dangereusement vulnérable aux inondations, cette solution pour le pâturage a été abandonnée. Si bien qu'en 1735, l'île Sainte-Famille ne sert de commune qu'aux chevaux<sup>68</sup>.

À Kaskaskia, le développement agricole français a été beaucoup plus rapide et intensif. Après 1726, la concession de l'officier Pierre Melique, située à mi-chemin entre le village français et le nouveau village amérindien de Kaskaskia, a été utilisée comme terre d'expansion agricole par les Français<sup>69</sup>. La zone de pâturage du cheptel des Français a été transférée assez tôt dans la péninsule de 7 000 à 8 000 acres (2 832 à 3 237 ha)<sup>70</sup> formée par l'embouchure de la rivière des Kaskaskias et le fleuve juste au sud des champs français. Ainsi, le fleuve, la rivière des Kaskaskias et les champs formaient des limites à la dispersion des animaux. Cependant, avec le rapide essor du cheptel, cette zone s'est rapidement avérée insuffisante. Les bestiaux non nécessaires aux travaux agricoles ont donc été dispersés en différents points dans la plaine d'inondation, à l'est de la rivière des Kaskaskias et

---

<sup>66</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 77. Les Français ont aussi connu de nombreuses difficultés à construire un moulin. ASQ, sme 12.1/009/042, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la Seigneurie de la mission des Tamarois par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courier.

<sup>67</sup> ASQ, sme 12.1/009/016, ca 1725, Renseignement sur le Pays des Cahokias ou Tamarois.

<sup>68</sup> ASQ, sme 12.1/009/018, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la Seigneurie de la mission des Tamarois par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courier.

<sup>69</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 284 et C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 71-72. À cette époque, les habitants de Kaskaskia avaient réussi à mettre en valeur autour de 1 500 arpents de terre. Ce nombre est une approximation réalisée à partir d'AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1726, Recensement général de la Louisiane et de C. Vidal, *Les implantations...*, p. 312.

<sup>70</sup> C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 65. De plus, C. Vidal rapporte que cette péninsule était appelé *pointe de bois* ou encore *pointe aux liards*. Ce qui laisse croire à la présence d'un boisé à forte concentration de peupliers deltoïdes dans cet espace. *Id.*, *Les implantations...*, p. 301.

possiblement sur les hautes terres, ce qui pourrait constituer une suite à la présence d'un cheptel porcin à vocation commerciale discutée au début de la présente section. Seuls les animaux nécessaires au travail ont été conservés près du village<sup>71</sup>. En dernier lieu, soulignons que la formation du village français de Kaskaskia après 1720 a permis d'intensifier l'eupéanisation du milieu naturel environnant cette localité. En partie débarrassés de la menace que représentaient les Illinois et leurs chiens sur les cheptels<sup>72</sup> et favorisés par l'accès aux anciens champs des Kaskaskias, les Français ont pu renforcer et étendre leur propre modèle de développement.

La création de deux nouveaux établissements français, Fort de Chartres (1720) et Saint-Philippe (1721) va aussi contribuer à la propagation des perturbations environnementales d'origine européenne dans des écosystèmes jusqu'alors peu touchés au cours des années 1720. À Sainte-Anne de Fort de Chartres, les terres agricoles ont été fixées en bordure du fleuve. Comme dans plusieurs autres villages, les parcelles étaient orientées de manière perpendiculaire au fleuve<sup>73</sup>. Comme à Kaskaskia, les forêts de chênes de l'établissement ont favorisé l'élevage en constituant des terrains de choix au libre pâturage du bétail. Avec l'expansion du cheptel, une première commune a été ouverte sur le bord du Mississippi<sup>74</sup>. De leur côté, les champs de Saint-Philippe ont aussi été orientés du Mississippi vers les côtes<sup>75</sup>. En 1726, Renault possède près de 80 arpents de terre défrichés, 3 bovins et 11 chevaux<sup>76</sup>. Selon une requête des habitants datant de 1748, la commune de Saint-Philippe était située derrière le village et était en partie boisée<sup>77</sup>.

C'est ainsi qu'avec l'augmentation des effectifs coloniaux, des surfaces de culture européenne et des cheptels, le paysage de l'American Bottom s'est progressivement transformé durant les années 1720. En dernier lieu, soulignons que l'établissement de deux nouveaux villages amérindiens, celui des Kaskaskias et celui des Metchigamias, au début des

---

<sup>71</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 298-301.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 472.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 304.

<sup>74</sup> *Ibid.* et C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 81.

<sup>75</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 304.

<sup>76</sup> AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1726, Recensement général de la Louisiane.

<sup>77</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 308 note 88.

années 1720 a aussi ouvert de nouvelles zones d'occupation amérindienne dans les basses terres de l'American Bottom, multipliant ainsi l'espace défriché et cultivé par l'humain. Au tout début des années 1730, une prise de vue aérienne de l'American Bottom devait présenter un paysage parsemé de petits villages partiellement isolés, entourés de plusieurs surfaces agricoles à leur tour cernées d'écosystèmes en profonde mutation.

#### 4.2.3 La crise environnementale et la seconde phase d'expansion coloniale

Si la pâture des cheptels et la diffusion progressive des plants européens dans les écosystèmes sont déjà problématiques en 1720, imaginons maintenant ce qu'il en est après plusieurs années de développement colonial. Les années 1730 sont celles de l'éclosion d'une crise dans les premiers écosystèmes touchés par la sédentarité et par l'incorporation d'éléments étrangers. Dispersés par la faune et les phénomènes météorologiques et hydrologiques, les plants européens commencent à perturber sérieusement les écosystèmes environnant les champs cultivés. Favorisées par la pâture du cheptel, les céréales étrangères se mêlent désormais aux herbes indigènes dans les champs et les sous-bois de l'American Bottom. À chaque intervention humaine ou animale dans le milieu naturel, les plants étrangers ont ainsi pris un peu plus d'expansion au détriment de la flore indigène<sup>78</sup>. De plus, les premières communes, prairies et îles de la plaine d'inondation qui ont été désignées comme lieux de pâturage par les Français se sont progressivement avérées insuffisantes pour nourrir le cheptel en pleine croissance. Après s'être nourri durant plusieurs années dans les bois et prairies entourant les villages, le cheptel non destiné aux travaux agricoles vagabondent à présent en petits troupeaux et étend ses effets néfastes sur les écosystèmes plus éloignés.

---

<sup>78</sup> V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, p. 154-155.

En étudiant attentivement les sources sur la révolte du début des années 1730<sup>79</sup>, on se rend rapidement compte qu'une seconde crise du bétail a éclaté à Cahokia à cette époque, un phénomène négligé par l'historiographie :

Il est necessaire [...] d'engager les Illinois d'aller s'establir plus loing sans quoy il arrivera tous les jours des disputes entre les françois et ces sauvages [...] nos habitans ont une tres grande quantité de bestiaux qui fourragent continuellement les plantations des sauvages ce qui les porte a les tues quand ils croient n'estre pas veüs<sup>80</sup>.

De plus, les environs des villages de Cahokia et de Kaskaskia montrent de flagrants signes d'érosion et d'épuisement des ressources en ce début des années 1730. En plus de la disparition du petit gibier, les Amérindiens et les Français ont dû faire face à un problème de déforestation. L'île Sainte-Famille qui est trouée de nombreuses prairies « que les chevaux d'icy recherchent avec avidité<sup>81</sup> » ne peut pas être d'un grand secours à ce sujet. Si le bois à brûler semble encore assez facile d'accès, certaines essences de bois de construction sont devenues plus rares aux alentours des villages. En 1735, les Prêtres du Séminaire semblent notamment s'intéresser aux chênes blancs situés sur les coteaux et les hautes terres<sup>82</sup>. Le transport de ces essences plus éloignées a certainement représenté un travail long et fastidieux. Selon M. J. McFarland, la coupe de plus en plus intensive du couvert forestier peut également avoir affecté les populations d'oiseaux dans la plaine inondable. L'utilisation intensive de parcelles cultivées à Cahokia aurait aussi suscité l'épuisement progressif des quelques espaces propices à l'agriculture. En ce sens, le terroir de Cahokia serait devenu un habitat écologique profondément modifié durant les années 1730<sup>83</sup>. Compte tenu de l'augmentation des effectifs coloniaux, des cheptels des Français et de l'épuisement

<sup>79</sup> AC, C13A, 17, fol. 248, sans date, Illinois. Fort de Chartres. Saint-Ange à Bienville; ASQ, sme 12.1/001/043, 6 juin 1732, Lettre de M. Mercier, écrite des Tamarois, à M. Lyon; AC, C13A, 15, fol. 166, 17 juillet 1732, La Nouvelle-Orléans. Salmon au ministre; AC, C13A, 15, fol. 183, 25 juillet 1732, La Nouvelle-Orléans. Salmon à X; AC, C13A, 17, fol. 287, 25 avril 1733, Kaokias. Le R. P. Mercier à Bienville; AC, C13A, 19, fol. 45, 22 avril 1734, La Nouvelle-Orléans. Salmon au ministre; AC, C13A, 18, fol. 142, 22 avril 1734, La Nouvelle-Orléans. Bienville au ministre et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 471 et 512-514.

<sup>80</sup> AC, C13A, 14, fol. 68, 25 juillet 1732, La Balise. Périer au ministre.

<sup>81</sup> ASQ, sme 12.1/009/018, 12 avril 1735, Explication du plan et établissement de la Seigneurie de la mission des Tamarois par les abbés J.-P. Mercier et Joseph Courier.

<sup>82</sup> *Ibid.*

<sup>83</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 83.



progressif des ressources, il n'est pas surprenant que la révolte illinoise du début des années 1730 ait éclaté autour de l'enjeu du territoire et des ressources utilisées par les Français.

Comme les Français étaient sensibles à la facilité du labourage, ils ont rapidement choisi les terres agricoles illinoises comme terrain d'expansion à leurs propres cultures. Ainsi, les champs français ont rapidement commencé à s'étendre dans les terres réservées aux Amérindiens. Déterminé à attirer des colons par la vente de terres prêtes à cultiver, l'abbé Mercier a notamment commencé à en acheter aux Cahokias dans les années 1730. Plusieurs sources confirment ce même type de mouvement vers les terres amérindiennes à Kaskaskia et à Fort de Chartres. En effet, dès 1721, la « prairie des Kaskaskias », les anciens champs des Kaskaskias, a offert aux colons des terres de choix pour l'expansion agricole<sup>84</sup>. À Fort de Chartres, c'est la « prairie des Metchigamias » qui a été considérée comme une terre d'expansion par les habitants<sup>85</sup>. Les Français se sont emparés de ces terres soit en les achetant à la tribu ou à un de ses membres, soit par union matrimoniale, par héritage, ou encore en effectuant une occupation intrusive plus ou moins agressive comme l'a fait Charles Naut dans la prairie des Metchigamias vers 1724<sup>86</sup>.

Les années 1730 sont aussi celles de la création de deux nouveaux villages français, soit Prairie-du-Rocher (1733) et Sainte-Geneviève (1735). Le caractère essentiellement agricole de ces deux villages français démontre bien l'extension des terres cultivées et des espaces de pâturage à cette époque. Plusieurs fils d'habitants qui se trouvaient en âge de fonder une famille et de cultiver leurs propres terres se sont ainsi installés près des falaises ou de l'autre côté du fleuve plutôt que demeurer dans les villages de leur père où la terre commençait déjà à manquer<sup>87</sup>. À Prairie-du-Rocher, les parcelles agricoles ont été orientées du fleuve vers les coteaux et une première zone de pâturage a d'abord été fixée dans les marais entre le village situé sur le bord des coteaux et les champs (fig. 3.7). De leur côté, les parcelles agricoles de Sainte-Geneviève se sont étendues entre le fleuve et les coteaux dans un angle

---

<sup>84</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 284 et C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 71-72.

<sup>85</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 286-289.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 286-288. Plusieurs Metchigamias protestèrent à cette intrusion, mais cet habitant semble avoir eu gain de cause à cause de ses liens dans la société française et illinoise.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 301.

perpendiculaire au Mississippi. Par contre, la commune de ce village semble s'être résumée aux espaces non cultivés autour du village. La menace des bestiaux sur la récolte a donc exigé que tous les champs soient clôturés<sup>88</sup>. Ainsi, comme l'expansion qui a suivi l'arrivée des migrants français en 1720, celle des années 1730 va poursuivre la propagation d'éléments allogènes dans les écosystèmes de l'American Bottom.

#### 4.2.4 Le nouveau paysage de l'espace colonial

Pour dresser un portrait global de la situation environnementale dans l'American Bottom à la fin du Régime français, effectuons d'abord un survol de la situation des différents villages français aux Illinois (tableau 4.2).

---

<sup>88</sup> C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 91-92.

**Tableau 4.2**  
État des villages en 1752

	Nombre d'arpents mis en valeur	Population coloniale					Nombre de bêtes recensés			
		Population d'origine européenne	Esclaves noirs	Esclaves amérindiens	Total		Porcs	Bovins	Chevaux	Total
Cahokia	350	90	24	22	136		100	272	38	410
Kaskaskia	2 232	350	246	77	673		841	943	421	2 205
Fort de Chartres	1 800	203	89	36	328		198	461	102	761
Saint-Philippe	874	70	45	7	122		184	242	62	488
Prairie-du-Rocher	1 205	53	40	8	101		174	258	48	480
Sainte-Genève	197	23	2	-	25		185	72	28	285
<b>Total</b>	<b>6 658</b>	<b>789</b>	<b>446</b>	<b>150</b>	<b>1385</b>		<b>1 682</b>	<b>2 248</b>	<b>699</b>	<b>4 629</b>

Sources : Huntington Library, *The Vaudreuil Papers (French Colonial Manuscripts), 1740-1753 (VP)*, LO, 426, 1752, Recensement des Illinois; C. Vidal, *Les implantations...*, p. 312 et 240-242; C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 207 et N. M. Belting, *Kaskaskia Under...*, p. 39.

À Cahokia, la séparation des villages des années 1730<sup>89</sup> va engendrer une hausse des effectifs coloniaux et va revitaliser l'entreprise agricole<sup>90</sup> et l'élevage<sup>91</sup> des Français. Regroupant environ 10 % de la population coloniale aux Illinois, Cahokia est alors le troisième village français le plus peuplé de l'American Bottom<sup>92</sup>. Les pâturages étaient dispersés à divers endroits sur les basses et les hautes terres<sup>93</sup>. On peut penser que la prairie « des Buttes » a constitué un espace particulièrement propice à la pâture. Cette prairie était séparée du village et des champs par la rivière « du Platin », mais était tout de même accessible par un petit pont (fig. 3.3); de sorte qu'il était possible de conserver le cheptel à distance, mais aussi de le ramener au village en cas de besoin. En rassemblant près de la moitié de la population coloniale en 1752, Kaskaskia a constitué le plus important noyau du peuplement français aux Illinois. En dépit de la migration d'une partie des habitants sur la rive ouest du fleuve à la fin de la période, le recensement anglais de 1767 y dénombre près de 600 habitants français, 303 esclaves noirs<sup>94</sup> et 1 765 bêtes<sup>95</sup>.

Regroupant près du quart de la population coloniale en 1752, le village du Fort de Chartres demeura le deuxième plus important centre de peuplement français aux Illinois<sup>96</sup>. Cependant, le recensement de 1767 y indique la présence de seulement 15 habitants<sup>97</sup>. Cette chute de 95 % indique clairement que le village a été déserté à l'arrivée des Britanniques. Les recensements suggèrent aussi que le rapide essor des cultures agricoles<sup>98</sup> et des cheptels<sup>99</sup> de Sainte-Anne a suscité, toutes proportions gardées, des impacts moins prompts sur les

---

<sup>89</sup> ASQ, sme 12.1/001/028, 20 avril 1743, Lettre de M. Mercier à M. Vaudreuil sur les biens de la mission des Cahokias; C. Vidal, *Les implantations...*, p. 471 et M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 88-89.

<sup>90</sup> Le nombre d'arpent mis en valeur augmenta de 798 % par rapport à 1732!

<sup>91</sup> Le nombre de bêtes recensés augmenta de 433 % par rapport à 1732!

<sup>92</sup> À l'arrivée des Britanniques, cette population coloniale va encore augmenter rapidement puisque le recensement anglais de 1767 y mentionne la présence de 300 habitants. C. Vidal, *Les implantations...*, p. 275.

<sup>93</sup> ASQ, sme 12.1/001/026, 7 juin 1756, Lettre de M. Lauvens sur l'état des missions des Cahokias.

<sup>94</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 275 et C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 155.

<sup>95</sup> Soit 912 porcs, 637 bovins et 216 chevaux. N. M. Belting, *Kaskaskia Under...*, p. 38-40.

<sup>96</sup> À savoir un peu moins de la moitié de la population de Kaskaskia.

<sup>97</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 275.

<sup>98</sup> Le nombre d'arpent mis en valeur augmenta de 118 % en vingt ans.

<sup>99</sup> Le nombre de bêtes recensés augmenta de 220 % en vingt ans.

écosystèmes environnants que ceux engendrés à Kaskaskia<sup>100</sup>. Réunissant 9 % de la population coloniale aux Illinois, Saint-Philippe obtient la quatrième place en matière de peuplement français en 1752<sup>101</sup>. Comme à Cahokia, la grande humidité des sols a constamment nui au développement agricole du village et a favorisé le pourrissement de ses cultures<sup>102</sup>. Si le village de Saint-Philippe a aussi marqué son milieu naturel durant les premières décennies, la faiblesse de son développement et son manque de succès agricole ont cependant limité l'ampleur des bouleversements qu'il aurait pu produire sur les écosystèmes<sup>103</sup>. Le recensement anglais ne compte qu'une quinzaine d'habitants dans cet établissement en 1767<sup>104</sup>, ce qui démontre que ce village a lui aussi été déserté à l'approche des Britanniques. Seule la famille du capitaine de milice est demeurée sur place avec ses vingt esclaves, son cheptel et un moulin à eau<sup>105</sup>.

Rassemblant près de 7 % de la population coloniale en 1752, Prairie-du-Rocher obtient la cinquième place en termes de peuplement français aux Illinois<sup>106</sup>. Comme l'espace de pâturage près des marais s'est rapidement avéré insuffisant durant les années 1730, les habitants de Prairie-du-Rocher ont établi une nouvelle commune d'une lieue de profondeur au sommet des falaises, sur les hautes terres de l'Illinois, à partir des années 1740<sup>107</sup>. Il est donc probable que seuls les animaux utiles aux travaux aient été gardés dans la commune de la plaine d'inondation. En 1752, la paroisse compte environ une centaine de bâtiments et une petite chapelle desservie par les missionnaires du Fort de Chartres. En décembre 1765,

<sup>100</sup> En effet, si les Français de Kaskaskia ont réussi à mettre en valeur près de 2 054 arpents de terre et à constituer un cheptel de 1 495 bêtes durant leurs trente premières années de développement (1701-1732), les Français de Sainte-Anne ont réussi à mettre près de 1 800 arpents de terres en valeur et a constitué un cheptel de 761 bêtes durant les mêmes délais (1723-1752). AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement général des Illinois et VP, LO, 426, 1752, Recensement des Illinois.

<sup>101</sup> AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement des Illinois; VP, LO, 426, 1752, Recensement des Illinois; C. Vidal, *Les implantations...*, p. 240-242; C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 152; N. M. Belting, *Kaskaskia Under...*, p. 38-40 et M. Faribault-Beauregard, *La population...*, vol. 2, p. 299.

<sup>102</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 77.

<sup>103</sup> En tirant de l'arrière sur Kaskaskia et Sainte-Anne, les Français de Saint-Philippe ont effectivement réussi à ouvrir près de 874 arpents et à constituer un cheptel de 488 bêtes durant leurs trente premières années de développement (1721-1752). AC, G1, 464, 1<sup>er</sup> janvier 1732, Recensement général des Illinois et VP, LO, 426, 1752, Recensement des Illinois.

<sup>104</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 275.

<sup>105</sup> M. Faribault-Beauregard, *La population...*, vol. 2, p. 299. Le village a été englouti par le fleuve en 1777.

<sup>106</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 242.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 304. C'est probablement en longeant la route qui relie les villages que les habitants sont allés faire paître leurs bestiaux sur les hauts plateaux.

malgré son éloignement du fleuve, une crue du Mississippi a emporté la moitié du village qui a été ensuite temporairement évacué. L'année suivante, on n'y compte que 14 familles<sup>108</sup>. Le recensement anglais démontre néanmoins la présence d'environ 125 habitants dans cet établissement en 1767<sup>109</sup>. En n'abritant alors que 1,8 % de la population coloniale aux Illinois en 1752, le village de Sainte-Geneviève est demeuré le plus faible centre de peuplement français de la région. Par contre, l'arrivée des Britanniques va susciter un essor très important de cet établissement puisque le recensement de 1767 y compte près de 350 habitants<sup>110</sup>. Cette hausse est essentiellement due à la migration des habitants de Kaskaskia dans ce village linéaire d'environ deux kilomètres<sup>111</sup>.

Les 6 658 arpents de terre mis en valeur par les colons français aux Illinois en 1752 étaient en grande partie occupés par des plants allogènes qui empêchèrent le renouvellement végétatif du milieu naturel indigène. Pour réellement mesurer la perturbation française sur la flore mississippienne, il faut ajouter à ces arpents défrichés et cultivés les innombrables infiltrations botaniques allogènes dans les écosystèmes bordant les champs. Si le manque d'études ne nous permet pas de quantifier ces infiltrations, nous pouvons tout de même supposer qu'elles étaient significatives et qu'elles devaient se manifester à différents degrés selon la composition des milieux naturels touchés et les conditions de propagation locale.

En 1752, les zones de pâturage de la plaine inondable et des hauts plateaux de l'Illinois étaient indispensables à l'alimentation des 4 629 bestiaux du terroir. D'autre part, soulignons que l'éloignement du cheptel semi-sauvage était devenu particulièrement problématique à la fin de la période et qu'il a notamment causé des problèmes liés à la propriété du cheptel et à l'approvisionnement en viande. À ce sujet, relisons la lettre de M. Lauvens extraite de la correspondance des Prêtres du Séminaire (supra, section 4.2.2) :

---

<sup>108</sup> M. Faribault-Beauregard, *La population...*, vol. 2, p. 257.

<sup>109</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 275.

<sup>110</sup> *Ibid.*

<sup>111</sup> C. J. Ekberg, *French Roots...*, p. 89-92.

Il y a un certain nombre de bestes a corne mais elles ne nous sont d'aucun avantage puisqu'elles se sont éloignées à plus de huit à neuf lieues de nous [soit de 31 à 35 km!], ainsy que plusieurs des habitans, sans qu'on veuille se donner la moindre peine pour les rapprocher en cloturant la commune et les y enfermant. Depuis près de 8 ans qu'elles se sont ainsy éloignées. Il en coustant que la mission en a perdu plus de la moitié, les Sauvages et les françois en tuënt quelques uns de nos habitans furent en tuës l'année derniere disant que toutes ces bestes n'étoient pas plus à nous qu'a eux [...] nous ne pouvons jouir de nos animaux ce qui nous oste la facilité d'en tuer dans le besoin<sup>112</sup>.

Ainsi, si plusieurs bovins destinés à la multiplication étaient éloignés à plus de 30 km de Cahokia à la fin des années 1740, imaginons un peu les dérangements suscités par l'ensemble des cheptels de l'American Bottom. Pour ce faire, soulignons que V. D. Anderson estime qu'une vache moderne mange environ 20 livres (9 kg) de nourriture par jour, un cheval 22 livres (10 kg) et un porc 5 à 6 livres (2,2 à 2,7 kg)<sup>113</sup>. Cependant, les plants des milieux naturels américains sont moins nutritifs que les graminées cultivées. Dans de telles conditions, une vache en libre pâturage a besoin d'une superficie d'environ cinq acres (2,02 ha) l'été et plus d'une quinzaine d'acres (6,07 ha) l'hiver pour se nourrir dans une forêt de feuillus nord-américaine. Considérant la grande taille des communes et des espaces destinés à la multiplication vus dans ce chapitre, les dérangements qu'ont suscités les porcs, les bœufs et les chevaux dans les écosystèmes ont dû être considérables. Dans ce contexte particulier, l'interdiction de tuer les bestiaux prônée par les Français ne pouvait qu'augmenter les tensions dans l'alliance franco-illinoise. La crise du bétail à Kaskaskia en 1720 nous révèle ainsi un grave problème largement sous-estimé par l'historiographie traditionnelle du Pays des Illinois : l'impact nuisible du libre pâturage des cheptels sur les activités de subsistance des tribus illinoises.

Suivant V. Anderson, les 2 248 bovins recensés aux Illinois en 1752 ont besoin d'environ 22 tonnes de nourriture par jour. Les 699 chevaux ont quant à eux besoin d'environ 7,7 t de

---

<sup>112</sup> ASQ, sme 12.1/001/026, 7 juin 1756, Lettre de M. Lauvens sur l'état des missions des Cahokias. Il est surprenant que ce document important pour l'histoire agricole n'ait pas retenue davantage l'intérêt des historiens.

<sup>113</sup> V. D. Anderson, « Animals into the Wilderness : The Development of Livestock Husbandry in the Seventeenth-Century Chesapeake », *William and Mary Quarterly*, troisième série, vol. 59, no 2, avril 2002, p. 388. Soulignons cependant que les vaches modernes sont sans aucun doute plus grandes et plus voraces que celles des Français aux Illinois.



nourriture et les 1 682 porcs d'environ 4 à 5 t quotidiennement. Au total, les 4 629 bestiaux<sup>114</sup> recensés dans les cheptels des Français ont besoin d'environ 34 t de nourriture par jour, soit environ 12,4 kt par an. De plus, en tenant compte des besoins en espace des bestiaux semi-sauvages, il paraît évident qu'à la fin de la période française les activités de subsistance des Illinois étaient entravées en plusieurs endroits de l'espace colonial. Les conséquences sont telles que, durant les années 1750, les colons français vont même accuser le cheptel des Illinois de ravager leurs champs<sup>115</sup>. Ainsi, le libre pâturage des cheptels a constitué un important défi de cohabitation pour les Français et les tribus de l'American Bottom durant la période française.

Si nous venons de voir que les Français ont transformé le paysage par l'implantation d'une nouvelle gestion territoriale incluant la venue d'espèces animales et végétales allogènes, il ne faut pas oublier qu'ils ont aussi cherché à donner des vocations européennes aux éléments des milieux naturels indigènes. À ce sujet, soulignons qu'à partir de 1685 nous retrouvons une première trace d'une culture de la vigne indigène dans un mémoire de Jacques De Meules, intendant de la Nouvelle-France, adressé à Seignelay, secrétaire d'État à la Marine<sup>116</sup>. D'autre part, nous retrouvons aux Illinois des tentatives de domestication du bison dès 1712<sup>117</sup>. À l'époque de la Compagnie des Indes, les administrateurs français ont planifié constituer d'immenses cheptels de bisons pour fournir la viande et la laine nécessaires à l'approvisionnement de la Louisiane. À la fin des années 1720, l'enthousiasme

<sup>114</sup> VP, LO, 426, 1752, Recensement des Illinois.

<sup>115</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 472.

<sup>116</sup> L'intendant y écrit notamment : « Ainsi un pays comme l'Illinois, qui ne produit que des grains et du vin ». Jean Meyer *et al.*, *Histoire de la France coloniale. Tome I : Des origines à 1914*, Paris, Armand Colin, coll. « Histoires », 1991, p. 46. En 1712, cette culture ne fait plus aucun doute : « nous avons du raisin médiocrement bon, il vient sur des tailles qui montent au haut des arbres. Nous en avons quelques fois fait du vin pour dire la messe, faute d'autre vin ». AC, C13A, 2, fol. 775, 9 novembre 1712, Kaskaskias. Extrait d'une lettre du P. Gabriel Marest. Ensuite, la rareté et la cherté des alcools ont fait que la culture des vignes sauvages s'est popularisée auprès des habitants. Même si le pouvoir royal émit des interdictions avec 500 livres d'amende à ce sujet à partir des années 1720, plusieurs ont continué de cultiver la vigne aux Illinois. Le commis du magasin a notamment produit une barrique et un quart de « vin du pays » pour sa consommation personnelle en 1729-1730. Deux barriques de « vin du pays » ont aussi été achetées par un aubergiste en 1741. Un vignoble et un bâtiment avec une cave sont même signalés sur les terres de Jean-Baptiste Crély en 1748. C. Vidal, *Les implantations...*, p. 350-351.

<sup>117</sup> À cette époque, le Père Marest souligna qu'« On s'est efforcé d'appivoiser les bœufs sauvages, mais on n'a jamais pu y réussir ». JR, vol. 66, p. 292. En 1721, Charlevoix rapporte à son tour cet intérêt pour la domestication du bison aux Illinois. Pierre François Xavier de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale*, vol. 3, Paris, Nyon fils, 1774, p. 403.

était tel qu'on songeait même à en planter au Canada<sup>118</sup>. Si les administrateurs ont formé des expéditions à leurs frais pour étudier, capturer et apprivoiser ce bovidé<sup>119</sup>, leurs agents sont forcés d'admettre leur incapacité à domestiquer ces farouches animaux dans les années 1730 et 1740<sup>120</sup>. Leur échec n'a cependant pas empêché les Français d'espérer développer un commerce de la laine de bison puisque durant toute la période française des échantillons de laine de bison des Illinois et des rapports de qualité ont été échangés entre les autorités louisianaises et les manufactures royales en France<sup>121</sup>.

Après plus un demi-siècle d'occupation coloniale, l'espace français au sein du territoire illinois présente un paysage européenisé, des écosystèmes modifiés et une population illinoise décimée. Les champs dominent le paysage. Les sous-bois, les milieux humides et les prairies sont transformés. L'utilisation des prairies naturelles à titre de pâturage et le libre pâturage des cheptels ont grandement contribué à y réduire la quantité d'amorpha. Cette végétation initiale a été remplacée par des herbes hautes. Certaines prairies ont vu les graminées cultivées se mêler avec celles indigènes comme le Barbon de Gérard, l'herbe des Indiens et le panic érigé<sup>122</sup>. M. J. McFarland rapporte même que certaines études envisagent sérieusement que la raréfaction des chênes et la disparition du chêne blanc dans l'American Bottom à la période coloniale française soient le résultat combiné du libre pâturage des porcs et de l'activité humaine<sup>123</sup>. Si les premiers ont mangé leurs noix et ont attaqué leurs racines, les seconds les ont aussi utilisés dans la construction, l'artisanat et l'alimentation. La pénurie de bois frappe à son tour les Metchigamias et les Français de Fort de Chartres dans les années 1750. Le mûrier rouge, autrefois si abondant, commence à être remplacé par le cèdre dans la construction des clôtures. Si les pacaniers sont demeurés nombreux dans la plaine

<sup>118</sup> AC, B, 54, fol. 476, 5 mai 1730, Le président du Conseil de Marine à MM. de Beauharnois et Hocquart.

<sup>119</sup> AC, C11A, 53, fol. 356, 18 octobre 1730, Lettre de Cugnet au ministre concernant son projet d'implanter les bœufs illinois au Canada et AC, C11A, 54, fol. 221, 22 juin 1731, Nouvelles conditions accordées par Beauharnois et Hocquart à Cugnet et Gastineau Duplessis pour l'implantation de bœufs illinois dans la colonie.

<sup>120</sup> AC, B, 61, fol. 508, 13 avril 1734, Le président du Conseil de Marine à MM. de Beauharnois et Hocquart et AC, B, 473, fol. 149, 10 avril 1748, Lettre de Jean-Baptiste Machault d'Arnouville, contrôleur général, à Maurepas. Les quelques veaux que les Illinois ont réussi à capturer vivants n'ont en effet pu survivre que deux semaines en captivité. AC, C11A, 57, fol. 99, 12 octobre 1732, Lettre de Beauharnois et Hocquart au ministre.

<sup>121</sup> AC, C13A, 5, fol. 283, 25 avril 1719, Ile Dauphine. Bienville au Conseil et AC, C11A, 92, fol. 368, 24 mars 1748, Lettre de Machault au ministre Maurepas.

<sup>122</sup> Ces espèces sont tirées de G. G. Whitney, *From Coastal...*, p. 255.

<sup>123</sup> Marc D. Abrams, « Where Has All White Oak Gone? », *Bioscience*, 53, no 10, octobre 2003, p. 927-939, cité par M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 115.

d'inondation, les arbres qui ont servi de bois de construction et au chauffage comme le chêne, le noyer et le caryer ont été en grande partie refoulés vers les falaises. Seul un certain nombre de ces espèces ont été épargnées aux limites des terres à titre de bornes entre les propriétés<sup>124</sup>.

Si les chasses estivales des Illinois ont certainement été plus influentes à ce sujet, la diminution des espèces de chênes, la raréfaction du couvert forestier, la compétition alimentaire des cheptels et l'extension des activités agricoles durant la période française ont certainement joué un rôle dans l'éloignement des troupeaux d'animaux indigènes de la région. Nous savons par exemple que, durant la dernière décennie de la période coloniale, la chasse au bison ne s'effectuait plus qu'au prix de longues expéditions sur les dessus des falaises ou dans des régions plus éloignées sur le Mississippi. À cette époque, l'American Bottom n'abrite ainsi plus de grands troupeaux. Si le père Marest évoque la possibilité de s'arrêter quelques instants près de la rivière des Illinois pour chasser des troupeaux de bisons en 1712<sup>125</sup>, cette activité n'est plus possible à la fin de la période française. Les abondants troupeaux de cervidés et de bisons décrits par les Français au début du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la plaine d'inondation se sont grandement raréfiés<sup>126</sup>. S'ils constituaient une importante source de protéines pour les Français et les Amérindiens, les troupeaux de cervidés ont été partiellement remplacés par les cheptels<sup>127</sup>. La concurrence féroce entre la France et l'Angleterre pour le contrôle du commerce de fourrures aux Illinois et la participation active des tribus du Haut Mississippi à cette entreprise ont contribué à la raréfaction des mammifères à fourrure et à peaux, en particulier le cerf, dans l'ensemble des territoires illinois. Le commerce euro-amérindien a donc à son tour constitué un élément non négligeable dans la raréfaction des espèces fauniques aux Illinois<sup>128</sup>.

Si les sources d'époque et l'archéologie ne nous permettent pas de corroborer cette hypothèse pour le moment, il est fort probable que cette raréfaction animale ait aussi touché

<sup>124</sup> M. K. Brown et L. C. Dean, *The Village of Chartres...*, p. 349, 357, 475, 734 et 762, cité par M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 96 et 154.

<sup>125</sup> JR, vol. 66, p. 286 et M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 39.

<sup>126</sup> Ils finiront par disparaître de la région dans les années 1810. M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 40 et 43.

<sup>127</sup> Le remplacement des cerfs est inspiré d'*ibid.*, p. 34.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 16.

l'avifaune et les espèces aquatiques à différents niveaux selon les particularités de l'occupation humaine et les conditions environnementales locales. En effet, par les liens serrés qui lient les écosystèmes et ses composantes, il est difficile de croire que la permanence des perturbations reliées à l'activité humaine comme la déforestation et la chasse ait laissé intactes ces deux catégories animales omniprésentes dans les milieux naturels de la vallée mississippienne. À titre d'exemple, soulignons que l'historien Jacques Saint-Pierre a récemment mis en lumière l'apport de la destruction des milieux naturels dans l'explication de l'extinction de la tourte voyageuse au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle<sup>129</sup>.

Quand une partie de la population française déménagea sur la rive occidentale du Mississippi dans les années 1760, dans les terres catholiques de la « Luisiana » espagnole, le milieu naturel du Pays des Illinois démontrait certains signes d'épuisement. Après avoir analysé les différentes formes de transformations environnementales suscitées par le développement colonial européen aux Illinois, voyons maintenant la part des Illinois dans le colonialisme environnemental des Français dans leurs territoires.

#### 4.3 La part des Illinois dans le colonialisme environnemental des Français au Pays des Illinois

Les changements environnementaux ont tous eu des effets proches ou lointains sur l'alliance franco-illinoise. Le changement des milieux naturels a probablement encouragé les Illinois à axer davantage leurs activités commerciales et leur mode de vie sur la chasse. L'appropriation physique du territoire par la transformation du paysage et l'extension des villages coloniaux a peut-être aussi encouragé les tribus à exiger plus de compensations de leurs alliés français. La progressive autonomie des Français en matière d'approvisionnement alimentaire<sup>130</sup>, un phénomène qui a eu pour résultat de faire passer les Illinois d'un statut

<sup>129</sup> Jacques Saint-Pierre, « La disparition de la tourte (*Ectopistes migratorius*) », *Encyclobec*, 27 mai 2002. < <http://www.encyclobec.ca/main.php?docid=239> > (30 juillet 2010).

<sup>130</sup> Si dans les premières décennies, les Français sont dépendants des Illinois en matière d'approvisionnement alimentaire et de démographie, l'implantation des villages français et d'une agriculture commerciale vont ensuite rendre les colons autonome dans ces domaines. C. Vidal, « De l'incorporation... », p. 43.

d'alliés indispensables aux besoins primaires des Français à celui d'un partenaire pour le commerce et d'un allié militaire parmi d'autres, a peut-être également joué un rôle dans le revirement des tribus vers la production de produits destinés au commerce louisianais.

Pour les Illinois, la présence française commence à prendre forme en transformant lentement l'American Bottom. Chaque retour des tribus à leur village d'été a dû constituer un moment de constatation et de réflexion sur l'expansion de l'espace français dans cette partie de leur territoire. Les événements des années 1720 démontrent que les Illinois commencent à trouver que les Français exigent beaucoup et qu'ils empiètent un peu trop sur leurs terres par rapport à ce qu'ils donnent. La révolte du début des années 1730 marque un véritable changement de ton puisque plusieurs Illinois ont littéralement accusé les Français d'accaparer leurs terres<sup>131</sup>. Dès cette époque, les Illinois ont suspecté les Français de projeter les détruire lorsque ces derniers seraient plus nombreux<sup>132</sup>. Ainsi, la crise des années 1730 révèle la véritable nature du ressentiment d'une grande partie des Illinois à l'égard des Français. À partir de ce moment, les tensions entre les deux protagonistes de l'alliance demeureront vives pour le reste de la période française.

Cependant, il faut être prudent en jugeant l'importance de la part environnementale dans ces enjeux plus larges. Les situations conflictuelles sont très complexes et engagent bien d'autres facteurs parfois beaucoup plus déterminants dans les prises de position des tribus. C'est pourquoi il est difficile d'attribuer telle ou telle prise de position aux changements environnementaux ou encore d'insinuer que les changements environnementaux ont constitué l'élément le plus important quant à la prise de telle ou telle décision au sein des tribus. Cependant, il est possible de mettre en lumière de quelle manière la prise de position des Illinois face au colonialisme français a pu réduire l'ampleur des transformations environnementales dans la zone coloniale. En ce sens, nous proposons de décrire brièvement les lignes de conduite des Illinois devant le colonialisme français et de voir comment celles-ci ont pu constituer des obstacles à la transformation du territoire.

<sup>131</sup> AC, C13A, 15, fol. 166, 17 juillet 1732, La Nouvelle-Orléans. Salmon au ministre.

<sup>132</sup> ASQ, sme 12.1/001/043b, 3 août 1732, Lettre de M. Mercier, écrite des Tamarois, à M. Lyon.

#### 4.3.1 Les réactions de la confédération illinoise

Pour faire face aux nouveaux défis environnementaux et aux effets néfastes de la chute démographique, les Illinois ont dû prendre position et adopter certaines mesures exceptionnelles. L'historiographie a bien retenu les différentes réactions de la confédération face au colonialisme français. Elle a notamment souligné que les différentes tribus ont réussi leur conservation culturelle en pratiquant un animisme amérindien<sup>133</sup>, en conservant leur nomadisme<sup>134</sup>, leur vision de l'espace et leurs propres interactions avec les éléments du milieu naturel<sup>135</sup>. Elle a aussi noté que la confédération a conservé intact son système politique en imposant notamment sa définition du système des présents comme marqueur de l'alliance aux Français, en conservant sa structure politique décentralisée<sup>136</sup> et en rejetant la plupart des institutions françaises<sup>137</sup>. Si les Illinois semblent avoir apprécié le goût du pain, ils n'ont pas cultivé le blé de manière significative dans leurs champs. Le blé ne leur offrait aucun avantage additionnel au maïs et aux autres plantes qu'ils cultivaient déjà<sup>138</sup>. Par ailleurs, si plusieurs tribus ont possédé des animaux d'origine européenne<sup>139</sup> et ont pratiqué

<sup>133</sup> JR, vol. 58, p. 266; JR, vol. 55, p. 192; JR, vol. 64, p. 214 et Christopher Bilodeau, « "They honor our Lord among themselves in their own way" : Colonial Christianity and the Illinois Indians », *American Indian Quarterly*, vol. 25, no 3, été 2007, p. 353-354 et 365.

<sup>134</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 59-60 et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 256-262.

<sup>135</sup> Gilles Havard, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Paris, Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 118-124.

<sup>136</sup> C. Vidal, « De l'incorporation... », p. 39 et *id.*, *Les implantations...*, p. 461.

<sup>137</sup> La logique des institutions françaises, la notion de propriété et la sédentarité leur paraissaient rétrogrades à plusieurs points de vu. Les Illinois considéraient par exemple la justice européenne comme en partie dénudée de sens. AC, C13A, 7, fol. 319, 29 avril 1723, Fort de Chartres. Procès-verbal signé des officiers du poste de Fort de Chartres constatant l'intervention des chefs des villages kaskaskias en faveur de Périlland, garde-magasin, coupable de meurtre et maintenu aux fers et C. Vidal, « De l'incorporation... », p. 40. C. Vidal note également que l'achat de terre pour la culture leur est demeuré inconcevable. *Id.*, *Les implantations...*, p. 288.

<sup>138</sup> Comme la culture des plants européens est plus complexe et constitue une charge de travail bien supérieure (outils spécialisés, plus de temps d'entretien et des travaux physiques plus exigeants), elle est demeurée peu attirante auprès des femmes illinoises. Si quelques Illinois semblent avoir connu l'agriculture européenne avant 1720, aucune trace ne nous permet de croire qu'elle s'est poursuivie au-delà de cette date. PM, vol. 5, p. 489; AC, C11A, 39, fol. 354, 1718, Mémoire de Sabrevois sur diverses tribus de l'Ouest "contenant les mœurs et le négoce de ces Sauvages"; JR, vol. 66, p. 254 et P. F. X. de Charlevoix, *Histoire et description...*, p. 394.

<sup>139</sup> Les archéologues ont détecté des porcs chez les Illinois dès 1706. John A. Walthall, F. Terry Norris et Barbara D. Stafford, « Woman Chief's Village : An Illini Winter Hunting Camp », dans *Calumet & fleur-de-lys : archaeology of Indian and French contact in the midcontinent*, sous la dir. de John A. Walthall et Thomas E. Emerson, Washington (D.C.), Smithsonian Institution Press, 1992, p. 137. Le Père Marest mentionne en 1712 que

un catholicisme amérindien, rien n'indique qu'ils aient reproduit la relation particulière que les Européens entretenaient avec ces animaux. Les Illinois n'ont, par exemple, jamais considéré les animaux comme des non-humains ou comme des êtres inférieurs. Leur interaction avec le monde animal provenait de la chasse et des représentations spirituelles. Ils les voyaient comme des êtres méritant le respect et estimaient en obtenir leurs faveurs qu'en suivant des rituels bien précis. Si les bêtes allogènes ont constitué une nouveauté sans doute bien surprenante, les Illinois les ont définies et leur ont attribué un statut particulier à partir de leurs propres repères et schémas de représentation. Pour formuler cette définition, ils ont soigneusement étudié le comportement des nouveaux animaux, une étape qui leur permet d'identifier l'animal et reconnaître ses caractéristiques spécifiques. Il est probable que les Illinois n'aient pas utilisé les nominations européennes pour les identifier. Certains historiens qui ont étudié la question de la perception des Amérindiens sur les bestiaux ont émis l'hypothèse qu'ils y ont vu de puissants manitous dociles et protecteurs à l'égard des Blancs<sup>140</sup>.

Certains animaux d'origine européenne comme la volaille et le cheval ont revêtu un intérêt particulier pour les Illinois. Si l'élevage des premiers devait leur sembler assez familier (les dindes sauvages fréquentaient abondamment les villages illinois avant l'arrivée des Français), les seconds ont suscité une véritable révolution dans la pratique de la chasse et de la guerre. L'essor du cheval dans les tribus illinoises a aussi encouragé la mise en place d'un mode de vie semblable à celui de plus en plus pratiqué par les tribus de l'ouest du Mississippi, notamment les Osages : c'est-à-dire un nomadisme principalement orienté vers la chasse aux troupeaux de gibiers, plus particulièrement la chasse au bison<sup>141</sup> et au cerf. C'est dans ce contexte que la tendance observée dans le mode de subsistance des Illinois, à la fin de la période française, semble celle d'un détournement partiel de l'agriculture au profit d'une intensification des activités de chasse<sup>142</sup>. En ce sens, loin de représenter un accès à la

---

plusieurs Kaskaskias « élèvent des poules et des cochons, à l'exemple des Français ». AC, C13A, 2, fol. 775, 9 novembre 1712, Kaskaskia. Extrait d'une lettre du P. Gabriel Marest, missionnaire à l'Immaculée Conception.

<sup>140</sup> V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, p. 17-21 et 30-42.

<sup>141</sup> Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages en Louisiane, 1751-1768*, éd. par Philippe Jacquin, Paris, Aubier-Montaigne, 1980, p. 16 et M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 287.

<sup>142</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 149-150, 176 et 286.



sédentarité ou un agent de francisation, l'adoption du cheval a renforcé le nomadisme illinois. Cet emploi du cheval démontre bien la capacité d'incorporation et d'appropriation des éléments européens dans les tribus.

Seule le domaine matériel semble avoir été un secteur plus touché par l'acculturation dans les communautés illinoises. Mais ici encore, le rapport à l'objet propre aux Illinois demeura typiquement amérindien<sup>143</sup> et la confédération illinoise demeura maîtresse de ses fournisseurs en fréquentant à la fois les joueurs du commerce européen (autant les marchands français que britanniques) et du commerce panamérindien. S'ils ont utilisé quelques concepts étrangers dans leurs activités diplomatiques et leurs transactions avec les Français<sup>144</sup>, les Illinois ne les ont pas utilisés entre eux. Le maintien de leur intégrité culturelle, de leurs valeurs et de leur mode de vie a été tel que, durant la période française, les administrateurs français ont plus craint l'indianisation des colons que le contraire<sup>145</sup>. Il y eut bien sûr quelques exceptions puisque certains Illinois se sont plus fortement francisés, en particulier les Illinoises mariées avec des Français<sup>146</sup> et les enfants métis issus d'un mariage interethnique. Comme pour leurs mères, l'acceptation de ces derniers dans la société française dépendait en grande partie de leur capacité à s'imprégner du mode de vie français<sup>147</sup>. Les métis nés d'une relation

<sup>143</sup> Les Illinois n'ont sélectionné que les objets qu'ils jugeaient utiles à leurs activités quotidiennes. C. Vidal, « De l'incorporation... », p. 46. L'accumulation de richesses devait par ailleurs être limitée par le nomadisme puisque les déplacements sur de longues distances exigent une certaine aisance dans la mobilité ainsi un avoir en biens proportionnel à la force de traction du groupe.

<sup>144</sup> AC, C13A, 7, fol. 319, 29 avril 1723, Fort de Chartres. Procès-verbal signé des officiers du poste de Fort de Chartres constatant l'intervention des chefs des villages kaskaskias en faveur de Périlland, garde-magasin, coupable de meurtre et maintenu aux fers et AC, C13A, 7, fol. 322, 9 mai 1723, Fort de Chartres. Procès-verbal signé des officiers du poste de Fort de Chartres constatant l'intervention des chefs des villages kaskaskias en faveur de Périlland, garde-magasin, coupable de meurtre et maintenu aux fers.

<sup>145</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 490 et 495. Pour un exemple de la crainte des autorités à ce sujet, voir AC, C13A, 3, fol. 815, 25 décembre 1715, Ile Dauphine. Duclos au ministre.

<sup>146</sup> Si elles ont facilement échappé à la francisation durant les premières décennies de la période française, la séparation des villages et le développement colonial ont contribué à l'accroissement de la francisation des épouses illinoises durant la seconde moitié de la période. Les épouses devaient alors se plier au modèle français pour être acceptées dans la communauté coloniale. Ce qui impliquait d'importants changements, notamment dans la sphère linguistique, culturelle, spirituelle, sexuelle, alimentaire et médicinale. Cette transformation pouvait être telle que certaines comme Marie Rouensa ont même fini par développer de sévères préjugés à l'égard de leur ethnie d'origine. Si le niveau de francisation a varié selon les femmes et les couples, il n'en demeure pas moins qu'à la fin de la période les villages français aux Illinois ne présentent plus une société métisse, mais une société française avec des éléments autochtones francisés. PM, vol. 5, p. 492-494; AC, C13A, 3, fol. 815, 25 décembre 1715, Ile Dauphine. Duclos au ministre et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 494-502.

<sup>147</sup> La grande majorité des enfants métis semblent avoir intégré le mode de vie des Français. Ils ont été élevés et ont raisonnés comme des petits Français. Cependant, certaines traces nous laissent croire que certains métis sont

interethnique non conjugale, généralement jugés comme turbulents et nuisibles à l'alliance franco-illinoise par les chroniqueurs d'époque, ont été plus systématiquement rejetés par la société française et se sont à peu près tous indianisés<sup>148</sup>. De manière générale, les tentatives de prise de contrôle de la confédération des Français ont donc échoué.

Au-delà de ces réactions de l'intérieur, la confédération illinoise ne s'est pas contentée de subir plus ou moins passivement les changements introduits par les Français. Elle a affirmé ses limites à l'empiètement colonial. Et lorsque les tensions ont été fortes, elle a attaqué les intérêts français au cours de six révoltes distinctes. Outre les révoltes de 1720 et de 1730-1733 (supra, section 4.2), le Pays des Illinois a connu quatre périodes de révoltes (le début des années 1740<sup>149</sup>, 1747<sup>150</sup>, 1751-1752<sup>151</sup> et 1763-1765<sup>152</sup>) de nature panamérindienne. Des soulèvements dans lesquels plusieurs partis illinois ont été impliqués de manière plus ou moins importante. Au total, ces six révoltes qui ont marqué l'alliance entre les deux

---

retournés vers leurs origines amérindiennes, l'animisme et le nomadisme. AC, C13A, 23, fol. 241, 1738, Le R. P. Tartarin; Université d'Ottawa, *Kaskaskia manuscripts, 1714-1816*, éd. de Margaret Kimball Brown et Lawrie Cena Dean, Rochester (N.Y.), Eastman Kodak Co., 1975-1981 (KM), 25:6:20:1 et KM, 28:11:13:1.

<sup>148</sup> AC, F3, 24, fol. 235, 1732, Mémoire concernant les Illinois; AC, C13A, 23, fol. 241, 1738, Le R. P. Tartarin; AC, C13A, 20, fol. 83, 3 mai 1735, La Nouvelle-Orléans. Bienville et Salmon au ministre; AC, C11A, 92, fol. 298, 2 novembre 1748, Lettre de Vaudreuil de Cavagnial au ministre et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 500-502.

<sup>149</sup> AC, C13A, 27, fol. 85, ap. mai 1742, Note. Renseignements sur les agissements de certains chefs illinois et certains villages pendant les mois d'avril et mai 1742; AC, C11E, 16, 258, 12 octobre 1742, Lettre de M. de Beauharnois au ministre; AC, C13A, 27, fol. 81, 30 juillet 1742, La Nouvelle-Orléans. Bienville au ministre; AC, C13A, 29, fol. 89, 30 octobre 1745, La Nouvelle-Orléans. Vaudreuil au ministre et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 516.

<sup>150</sup> AC, C13A, 31, fol. 98, 19 septembre 1747, La Nouvelle-Orléans. Vaudreuil au ministre; AC, C11A, 87, fol. 175, 1747-1748, Journal concernant ce qui s'est passé d'intéressant dans la colonie de novembre 1747 à octobre 1748; AC, C13A, 32, fol. 63, 24 mai 1748, La Nouvelle-Orléans. Vaudreuil au ministre et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 516-517.

<sup>151</sup> AC, C11A, 97, fol. 392, 11 février 1750, Copie d'une lettre de Benoist de Saint-Clair, commandant au pays des Illinois, à Raymond, commandant au fort des Miamis; AC, C11A, 95, fol. 289, 15 octobre 1750, Lettre de La Jonquière au ministre; AC, C11A, 97, fol. 82, 25 septembre 1751, Lettre de Jonquière au ministre; AC, C13A, 35, fol. 167, 10 octobre 1751, La Nouvelle-Orléans. Vaudreuil au ministre; AC, C13A, 36, fol. 66, 8 avril 1752, La Nouvelle-Orléans. Vaudreuil au ministre; C. Vidal, *Les implantations...*, p. 516-520 et J. B. Bossu, *Nouveaux voyages...*, p. 80-81.

<sup>152</sup> AC, C11A, 105, fol. 416, 1763, Déposition de nommé Charlot, Sauvage francisé et élevé à la religion catholique, envoyé ici par Pontiac; AC, C11A, 105, fol. 410, novembre 1763, Réponse de Pierre-Joseph Neyon de Villiers, commandant au fort de Chartres, en présence de Messieurs Bobé, Laissart et Jenkins; AC, C13A, 44, fol. 92, 13 mars 1764, Fort de Chartres. Neyon, commandant aux Illinois, à Abbadie; AC, C13A, 44, fol. 94, 20 avril 1764, Fort de Chartres. Neyon à Loftus; AC, C13A, 44, fol. 131, 12 août 1764, Les Illinois. Saint-Ange, commandant aux Illinois, à Abbadie; AC, C13A, 44, fol. 129, 30 septembre 1764, La Nouvelle-Orléans. Abbadie au ministre et Louis Chevrete, « Pontiac », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, 2000. < <http://www.biographi.ca/index-f.html> > (26 février 2010).

protagonistes ont représenté plus d'une dizaine d'années d'instabilité et de conflit parfois violents.

Parmi les différentes formes de manifestation du mécontentement de la confédération (attaques verbales, moqueries, insultes, blessures, incendies, etc.), le cas des attaques sur les bovins et les porcs est particulièrement intéressant. Bien que cette réaction ne découle pas toujours de problèmes exclusivement liés à l'utilisation étrangère du territoire, mais aussi de conjonctures plus larges, elle demeure significative parce qu'elle démontre que ces animaux semblent avoir gagné une valeur symbolique en lien avec la présence française dans la région<sup>153</sup>. Pour les Illinois, les coups sur le bétail étaient donc un moyen efficace d'attaquer la présence française sans pour autant tuer directement des Français. Au-delà du geste, c'était s'attaquer à la colonisation elle-même<sup>154</sup>. Les attaques sur les cheptels permettaient donc à des Illinois d'exprimer leur mécontentement sans pour autant mettre en péril l'alliance et ont permis plusieurs « gains » significatifs chez les Illinois<sup>155</sup>. Il est d'ailleurs à remarquer que, dans l'intensification des moyens de pression, ce type de dissuasion s'est trouvé tout juste avant l'agression directe. Lors de la révolte du début des années 1730, les Prêtres du Séminaire ont en effet noté que les Illinois ont d'abord commencé par faire des menaces à l'endroit des possessions françaises : « ils nous menacent de mettre le feu à nos maisons, de tuer nos bestiaux »<sup>156</sup>. Insatisfaits des résultats, les Illinois ont ensuite monté d'un cran leurs

---

<sup>153</sup> En Europe, ces animaux sont des piliers de la production agricole et constitue une base importante de l'approvisionnement alimentaire. Si l'arrivée de porcs et de volaille dans les colonies constitue une première étape de l'expansion européenne, l'implantation coloniale se traduit aussi par l'établissement de champs cultivés et du grand bétail. Les bœufs et des chevaux sont en effet indispensables pour labourer et faire des charrois. Si les porcs et la volaille ont symbolisé l'époque des pionniers français aux Illinois, la prospérité agricole s'est manifestée avec les grands bestiaux. V. D. Anderson, *Creatures of Empire...*, p. 70-71, 77-79, 84, 90-91 et 170-171.

<sup>154</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 87.

<sup>155</sup> La révolte du début des années 1730 a, par exemple, mené à une séparation des villages très profitables pour les Illinois. Les autorités françaises ont dû offrir de grandes quantités de présents en guise de dédommagements. AC, C13A, 14, fol. 68, 25 juillet 1732, La Balise. Périer au ministre et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 470-472. Les colons ont même dû ouvrir les futures terres agricoles des Cahokias pour arriver à un compromis. ASQ, sme 12.1/001/028, 20 avril 1743, Lettre à M. Mercier à M. de Vaudreuil sur les biens de la mission des Cahokias. Les Illinois ont aussi obtenu gain de cause dans certaines de leurs revendications commerciales puisque si l'un des sujets de discorde concernait l'exploitation des mines, certaines se retrouvent sous le contrôle des Illinois durant la décennie suivante. AC, C13A, 26, fol. 11, 25 avril 1741, La Nouvelle-Orléans. Bienville et Salmon.

<sup>156</sup> ASQ, sme 12.1/001/043, 6 juin 1732, Lettre de M. Mercier, écrite des Tamarois, à M. Lyon.

moyens de pression puisqu'en 1732 le Père Doutreleau note que « l'année passée ils tuèrent des bestiaux, [et que] cette année, ils ont tué un homme »<sup>157</sup>.

Même si la correspondance officielle en parle rarement, les attaques de la confédération sur les bovins et les porcs des Français semblent avoir été assez fréquentes durant tout le Régime français. Dans les années 1750, Macarty dénonce que « Les françois se plaignent qu'on Leurs tue de temps En temps des Bettes a Cornes; des Cochons; jespere que Les chefs parleront avec plus de force dorreenavant Et jé Les soutiendray<sup>158</sup> ». Le caractère banal de ces agressions plus ou moins isolées explique peut-être qu'elles soient quasi absentes de la correspondance officielle<sup>159</sup>. De plus, le grand nombre de bestiaux aux Illinois a certainement contribué à rendre moins alarmantes les attaques dispersées des Illinois sur les cheptels. Notons que dans le cas des chevaux, les sources parlent plus souvent de vol comme moyen de pression<sup>160</sup>. Le grand intérêt des Illinois envers cet animal explique certes cette préférence et peut, selon nous, à lui-même constituer un motif au vol. Selon C. Vidal, le vol de chevaux serait une seconde pratique apparemment très courante dans la petite colonie qui, par sa nature banale, aurait été très peu rapportée par les administrateurs<sup>161</sup>.

#### 4.3.2 Les réactions différenciées des tribus

Si ces pratiques sont communes à la confédération, il ne faut pas sous-estimer le fait que les tribus ont parfois privilégié des lignes de conduites très différentes face au colonialisme

<sup>157</sup> AC, C13A, 15, fol. 169, 20 juin 1732, Illinois. Le Père Doutreleau à d'Artaguiette.

<sup>158</sup> Theodore Calvin Pease et Ernestine Jenison, eds., *Illinois on the eve of the Seven Years' War, 1747-1755*, Springfield (I.L.), Illinois State Historical Library, coll. « Illinois State Historical Library », vol. 29, Série française, vol. 3, 1940, p. 451. Ce passage laisse penser que l'usage de violence contre les cheptels des Français a aussi servi à des Illinois lors de querelles entre individus qui n'impliquaient pas nécessairement l'ensemble de la tribu.

<sup>159</sup> Les autres traces de l'emploi de ce moyen de dissuasion sont issus d'un contexte de révoltes illinoises.

<sup>160</sup> Les escarmouches entre les deux protagonistes lors du soulèvement de Pontiac en sont un excellent exemple. Dans un contexte où les Illinois sont vexés par l'attitude peu guerrière des Français contre les Britanniques après la guerre de Sept Ans, les habitants ont été victimes de dénigrement et de plusieurs vols de chevaux : « Les Péorias et Kaokias qui sont en village près de ce fort [Fort de Chartres], continueront toujours leurs insolences vis-à-vis les françois, et leur font des tords considerables par les enlevements de chevaux qu'ils font fort souvent; il y a un mois qu'ils partirent pour la chasse d'été, et emmenèrent un grand nombre de chevaux ». AC, C13A, 44, fol. 131, 12 août 1764, Les Illinois. Saint-Ange, commandant aux Illinois, à Abbadie.

<sup>161</sup> C. Vidal, *Les implantations...*, p. 472.

français. De plus, si des tendances particulières ont pu être observées dans chacune des tribus<sup>162</sup>, il ne faut cependant pas croire que les membres de ces tribus ont agi en bloc. Certains historiens ont déjà pratiqué l'analyse des divergences internes dans les confédérations amérindiennes<sup>163</sup>, cependant l'historiographie ne s'est pas encore penchée sur les débats, les affrontements et les déchirures qu'ont engendrés ces prises de position dans les communautés illinoises. Certains facteurs de déstabilisation comme le choc démographique, la fusion des tribus, les écarts de conduite et les divisions religieuses<sup>164</sup> ont constitué des points de tension au sein des communautés. Comme au XVIII<sup>e</sup> siècle les tribus étaient le résultat de fusion ou d'intégration de plusieurs autres tribus disséminées, les communautés illinoises ont regroupé des individus ayant eu des expériences parfois très divergentes avec les Français<sup>165</sup>. Dans ce contexte particulier, l'unité tribale a elle-même dû constituer un défi.

Pour surmonter ces dissensions et leur difficulté à obtenir un consensus sur la manière dont devait se dérouler l'alliance avec les Français, les Illinois ont utilisé de manière plus évidente deux lignes de conduite à partir de la révolte du début des années 1730<sup>166</sup> : soit une favorisant l'expression d'une hostilité et l'autre recherchant une consolidation de la paix. En effet, à partir des années 1730, les Illinois les plus opposés à la présence française se sont

---

<sup>162</sup> Pour arriver à les discerner, nous avons collecté dans les sources d'époque et l'historiographie tous indices sur le comportement de chacune des tribus. Lors d'incidents entre les deux protagonistes, nous avons cherché à connaître la tribu d'appartenance des Illinois impliqués dans les événements. Soulignons que les écrits des missionnaires (qui vivaient souvent au sein des villages illinois) et les documents concernant les révoltes illinoises ont constitué des mines d'information exceptionnelle à ce sujet.

<sup>163</sup> Nous pensons notamment à l'ouvrage de Daniel K. Richter sur les fractions iroquoises. *Id.*, *The Ordeal on the Longhouse : the Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Chapel Hill (N.C.), University of North Carolina Press, 1992, 436 p.

<sup>164</sup> La compétition des missionnaires dans les tribus a suscité des réactions parfois hostiles chez les animistes et les chamans. JR, vol. 64, p. 162 et JR, vol. 65, p. 66. Les *Relations des Jésuites* démontrent aussi l'existence de tensions parfois vives entre les convertis et les Illinois animistes. Comme en Huronie et dans plusieurs autres « terres de mission », les offensives missionnaires ont ainsi eu des effets de division au sein des tribus illinoises dans l'exercice d'activités quotidiennes. Comme ailleurs, cette opposition prend des airs de confrontation et de divisions aux Illinois. Les gestes d'hostilités entre les animistes et les convertis ont été de la moquerie à la séparation des villages en passant par les insultes, le lancement de défis, l'exclusion ou encore la confrontation violente. JR, vol. 64, p. 170-174 et 190-202; JR, vol. 65, p. 66 et 78 et JR, vol. 66, p. 166, 230, 234, 238 et 246.

<sup>165</sup> P. F. X. de Charlevoix, *Histoire et description...*, p. 398-399 et ASQ, sme 12.1/001/080, 1699-1700, Lettres du Père Gravier à Mgr de Québec sur les Tamarois.

<sup>166</sup> Pour des preuves de la présence de cette double ligne de conduites aux Illinois, voir ASQ, sme 12.1/001/043a, 6 juin 1732, Lettre de M. Mercier, écrite aux Illinois, à M. Lyon; AC, C13A, 17, fol. 286, 28 avril 1733, Saint-Joseph, mission des Kaskaskias. Le R. P. Boullenger à Bienville; AC, C13A, 17, fol. 287, 25 avril 1733, Kaokias, Le R. P. Mercier à Bienville; AC, C13A, 18, fol. 142, 22 avril 1734, La Nouvelle-Orléans. Bienville au ministre et C. Vidal, *Les implantations...*, p. 463.

tournés vers des soulèvements panamérindiens pour manifester leur hostilité envers les colons. Durant la participation de ses membres à ces soulèvements, le reste de la confédération s'est généralement abstenu de prendre parti dans le conflit. En équilibre à cette manifestation d'opposition, les chefs de paix ont aussi été en mesure de manifester des gestes de fidélité ou de présenter une voie de réconciliation aux Français<sup>167</sup>.

Par ailleurs, les stratégies de conservation tribale ne semblent pas avoir réussi à maintenir la cohésion des tribus reconstituées. Comme les tribus ont cohabité durant des périodes plus ou moins prolongées les unes avec les autres, il est réaliste d'envisager que certains regroupements se soient réalisés lors des séparations, créant ainsi des tendances plus ou moins partisans d'une tribu à l'autre. Par les alliances, les séparations, les déplacements, les relations matrimoniales ou d'autres processus sociaux<sup>168</sup>, les convertis d'un groupe plus traditionnel ont, par exemple, déménagé dans un groupe plus ouvert au christianisme. Cela est notamment arrivé en 1712 lorsqu'un groupe de convertis péorias s'est installé chez les Kaskaskias<sup>169</sup>. Bien que peu abordés par l'historiographie portant sur les Illinois, les efforts de conservation et les ruptures au sein des tribus et à travers la confédération ont respecté les règles sociétales amérindiennes. En dernière analyse, ils ont contribué au maintien de l'alliance franco-illinoise. Pour se préserver de l'impérialisme et conserver l'alliance avec les Français, l'affirmation illinoise s'est donc avérée un mélange d'échange, d'incorporation, de rupture et de résistance qui respectait les fondements des sociétés tribales.

Les Péorias ont été les plus hostiles à la présence et à l'influence française aux Illinois. Souvent décrits comme l'arc traditionnel, ils ont rabroué efficacement l'entreprise missionnaire dans leur village et ont constitué des obstacles majeurs à la conversion dans les autres tribus<sup>170</sup>. Les rares Péorias convertis au christianisme ont subi de fortes pressions sociales et plusieurs formes d'intimidation de la part de la majorité traditionaliste<sup>171</sup>. Le

---

<sup>167</sup> L'implication des Illinois aux révoltes panamérindiennes du début des années 1740, de 1747, de 1751 et de la première moitié des années 1760 semble corroborer cette hypothèse d'une double ligne de conduite.

<sup>168</sup> ASQ, sme 12.1/001/080, 1699-1700, Lettres du Père Gravier à Mgr de Québec sur les Tamarois.

<sup>169</sup> JR, vol. 66, p. 264.

<sup>170</sup> ASQ, sme 12.1/001/043b, 3 août 1732, Lettre de M. Mercier, écrite des Tamarois, à M. Lyon.

<sup>171</sup> C'est ce qui a notamment incité plusieurs convertis à rejoindre les Kaskaskias en 1712.



départ des Kaskaskias vers l'American Bottom en 1701 a certainement accentué l'isolement des convertis péorias dans la région de la rivière des Illinois<sup>172</sup>. La migration des Péorias dans les tribus de l'American Bottom en 1723 n'est certainement pas étrangère à l'intensification des tensions dans l'alliance autour de 1730. Les épisodes de violence contre les missionnaires et les Français durant la période française sont généralement le fait de guerriers péorias<sup>173</sup>. Durant les révoltes illinoises, leurs guerriers ont participé activement aux attaques sur le cheptel français<sup>174</sup>. Leur opposition était telle qu'il fallut attendre leur départ sur la rivière des Illinois en 1733 pour que la paix soit rétablie dans l'American Bottom. Cependant, les Péorias ont soutenu et participé à plusieurs révoltes panamérindiennes durant les années 1740 à 1760.

Ce comportement hostile a certes rendu instable leur alliance avec les Français<sup>175</sup>. Une situation de fait qui a certainement contribué à décourager l'établissement d'un village mixte ou français dans leur territoire<sup>176</sup>. Considérant que les Péorias ont été parmi les premiers à accueillir les Français sur la rivière des Illinois et qu'ils ont alors eu le temps de prendre conscience des désagréments (notamment bactériologiques) de la cohabitation, nous croyons que cette ligne de conduite était délibérée. Leur politique mélangée d'attitude hostile et de préservation du commerce avec les Français apparaît ainsi comme une manière de profiter de l'alliance tout en restreignant au minimum les contacts avec les Français. Les Péorias ont

<sup>172</sup> Le père Gravier émet de fortes craintes à cet égard dans JR, vol. 65, p. 102.

<sup>173</sup> JR, vol. 65, p. 100-102 et JR, vol. 64, p. 162, 172 et 192-200. Ce sont les Péorias qui ont tué La Giroffé, qui ont tiré sur le Père Gravier et qui ont pillé la demeure du forgeron dans leur village en 1706. AC, C13A, 1, fol. 592, 2 mars 1706, Kaskaskia. Le P. Jean Mermet aux jésuites du Canada et JR, vol. 66, p. 50-62. Ce sont encore eux qui ont tué un Français à Cahokia en 1732 et qui ont menacé de massacrer les Français de cette localité l'année suivante. AC, C13A, 17, fol. 287, 25 avril 1733, Kaokias. Le R. P. Mercier à Bienville.

<sup>174</sup> Ils ont notamment volé plusieurs chevaux aux Français en 1764. AC, C13A, 44, fol. 131, 12 août 1764, Les Illinois. Saint-Ange, commandant aux Illinois, à Abbadie.

<sup>175</sup> Si pour les punir les autorités coloniales ont notamment tenté d'écarter périodiquement la tribu des échanges commerciaux, les Péorias ont toujours su racheter la paix et profiter de leurs contacts avec les autres tribus ou encore avec certains coureurs de bois récalcitrants pour pourvoir à une partie de leur besoin en objets européens. En dépit de leur hostilité, l'alliance a donc toujours été maintenue. G. Havard, *Empire et métissages...*, p. 576 et JR, vol. 66, p. 264-266.

<sup>176</sup> Seuls quelques soldats français et voyageurs ont fréquenté plus ou moins périodiquement le Fort de Pimiteoui situé à proximité de leur village. Charlevoix n'y compte que quatre français en 1721 et Vaugine de Nuisement qu'une petite garnison d'un officier et de huit soldats à la fin de la période française. P. F. X. de Charlevoix, *Histoire et description...*, p. 384 et Vaugine de Nuisement, *Journal de Vaugine de Nuisement (ca 1765) : Un témoignage sur la Louisiane du XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. critique par Steve Canac-Marquis et Pierre Rézeau, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 41.



préférent demeurer dans une zone particulièrement exposée aux raids iroquois, sakis, sioux et renards plutôt que de cohabiter avec les Européens. Quand ils n'ont guère eu le choix de désertir périodiquement leur village, ils ont continué à repousser volontairement la présence des Français autour de leur village d'accueil dans l'American Bottom. Le fait qu'ils aient préféré s'installer à Cahokia, le village le plus faiblement habité par les Français, démontre encore une fois l'importance qu'ils ont accordée à la distance à prendre avec les Français. Si leur ligne de conduite a empêché tout développement colonial et agricole européen à la rivière des Illinois, elle a aussi permis aux Péorias d'échapper à une partie des épidémies et, possiblement, d'attirer chez eux les partis récalcitrants à la présence française de la confédération illinoise. Quoi qu'il en soit, à la fin de la période française, les Péorias comptent environ 1 300 individus tandis que les trois tribus illinoises de l'American Bottom comptaient à ce moment près de 1 000 individus, à savoir un écart de 30 %<sup>177</sup>.

Les Cahokias ont sensiblement adopté la même attitude que les Péorias, mais n'ont pas préconisé une exclusion aussi prononcée de la présence française dans leur village. Si les plus opposés de cette tribu ont souvent rejeté les malheurs de leur communauté sur les Blancs, particulièrement au sujet des décès et des maladies, les chefs Cahokias ont collaboré avec les Français durant toute la période française. Comme les Péorias, les Cahokias semblent avoir été particulièrement insensibles aux entreprises missionnaires<sup>178</sup>. La migration des Péorias dans leur village en 1723<sup>179</sup> a considérablement durci leur position face aux Français puisque la révolte des années 1730 a principalement été orchestrée à Cahokia. Cette hostilité jumelée des deux tribus semble avoir constitué le noyau de l'opposition aux Français à cette époque. Les révoltes et les actes de violence ont forcé les autorités françaises à sanctionner les

<sup>177</sup> J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 321.

<sup>178</sup> Noël Baillargeon, « Mercier, Jean-Paul », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, 2000. < <http://www.biographi.ca/index-f.html> > (10 février 2010). Les Prêtres du Séminaire ont essuyé des insultes quotidiennes et ont réalisé peu de conversions dans cette tribu. ASQ, sme 12.1/001/082, Mémoire sur les prétentions des Jésuites à la mission des Tamarois, sur les fonds fournis pour les prêtres invalides; ASQ, sme 12.1/009/017, ca 1700, Mémoire de l'abbé Joseph de la Colombière sur l'établissement des Tamarois et ASQ, sme 12.1/001/043c, 16 octobre 1732, Lettre de Mercier, écrite des Tamarois, à Lyon.

<sup>179</sup> Notons que cette migration a fait bondir la population illinoise de ce village de 1140 à 1800 personnes. J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 261 et 321.

Cahokias<sup>180</sup>. La solution à long terme négociée avec les autorités françaises a été d'acheter à grands frais la séparation des villages à Cahokia. Malgré la séparation, les Cahokias sont demeurés antipathiques aux Français en participant à plusieurs mouvements anti-français dans les décennies suivantes<sup>181</sup>.

Ainsi, l'approche des Cahokias semble avoir été particulièrement opportuniste envers l'alliance. Leur hostilité et leur résistance au christianisme semblent avoir visé davantage le marchandage des politiques de présents qu'à décourager l'installation de Français dans leur village. L'augmentation soudaine de la population coloniale dans le village français de Cahokia après la séparation des villages de 1735 démontre que la tribu a néanmoins constitué un obstacle important à la colonisation française dans cet établissement durant près de trois décennies. C'est peut-être aussi ce qui explique l'absence de traces de cheptel destiné à la multiplication avant 1750 à proximité de ce village (*supra*, section 4.2.2). Si la moindre présence d'éléments pathogènes européens a soutenu la préservation numérique des Cahokias, il semble que le départ des Péorias en 1733 ait anormalement diminué leur nombre par rapport à la période précédant l'arrivée de cette tribu en 1723<sup>182</sup>. Cela suggère qu'un certain nombre des Cahokias, sans doute les plus traditionalistes, soit parti avec les Péorias sur la rivière des Illinois ou ait migré ailleurs dans le Haut Mississippi. Séparés des Français, les Cahokias passeront de 470 à 200 individus entre 1733 et 1765<sup>183</sup>.

À l'opposé des Péorias et des Cahokias, les Metchigamias ont présenté un intérêt très marqué pour la proximité des Français. Le fait qu'ils aient migré vers l'American Bottom et qu'ils se soient intégrés chez les Kaskaskias spécifiquement pour se rapprocher des Français

---

<sup>180</sup> Le commandant d'Artaguiette a notamment suspendu provisoirement la distribution des présents destinés aux Cahokias et a installé un petit fort avec une garnison dans leur village. Mais, de la même façon que les Péorias, les Cahokias sont arrivés à combler leurs besoins en marchandises par le biais de leurs alliés ou de marchands récalcitrants. AC, C13A, 18, fol. 142, 22 avril 1734, La Nouvelle-Orléans. Bienville au ministre; AC, C13A, 19, fol. 45, 22 avril 1734, La Nouvelle-Orléans. Salmon au ministre; AC, C13A, 40, fol. 135, 12 décembre 1758, La Nouvelle-Orléans. Kerlerec au ministre et JR, vol. 66, p. 264-266.

<sup>181</sup> Notamment celle du début des années 1740. AC, C13A, 27, fol. 85, postérieur à mai 1742, Note. Renseignements sur les agissements de certains chefs illinois et certains villages pendant les mois d'avril et mai 1742.

<sup>182</sup> Avant le départ des Péorias en 1733, Cahokia abritait 1 480 Illinois et après cet événement, sa population a chuté à 470 personnes.

<sup>183</sup> J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 261 et 321.

au début du XVIII<sup>e</sup> siècle laisse peu de doute à ce sujet<sup>184</sup>. Les opportunités commerciales avec les Français semblent les avoir particulièrement intéressés. Dans les sources, cette tribu a été identifiée comme celle s'étant le mieux comportée avec les Français<sup>185</sup>. Si les Metchigamias ont généralement évité les conflits avec les Français, quelques indices laissent croire qu'ils ont pu représenter une menace potentielle lors de certaines rébellions<sup>186</sup>. Les Metchigamias ont aussi incorporé plus d'éléments de la culture française et se sont mélangés davantage avec les Français que les deux groupes précédemment étudiés<sup>187</sup>.

Les Metchigamias ont toujours cherché à participer activement au commerce translouisiannais. Cette tribu a profité de sa proximité et de ses liens privilégiés avec le siège administratif français pour s'interposer à titre d'intermédiaire commercial entre les Français et certaines nations amérindiennes voisines<sup>188</sup>. En profitant de leurs réseaux commerciaux, les Metchigamias ont approvisionné les Français en chevaux, en huile d'ours et en graisse animale<sup>189</sup>. Ils ont aussi mis en valeur leur chasse et leur artisanat. Leur statut d'intermédiaire a été aussi doublé d'un statut de représentation des autorités françaises auprès des nations alliées<sup>190</sup>. Les Metchigamias ont ainsi développé un lien privilégié avec les administrateurs français<sup>191</sup>. Parfaitement conscients du rôle de cette tribu dans l'alliance franco-amérindienne,

---

<sup>184</sup> P. F. X. de Charlevoix, *Histoire et description...*, p. 398-399.

<sup>185</sup> AC, C13A, 40, fol. 135, 12 décembre 1758, La Nouvelle-Orléans. Kerlerec au ministre. Chikagou, un de leurs chefs, a même eu l'occasion de séjourner à Paris avec cinq autres Amérindiens en 1725. V. de Nuisement, *Journal de Vaugine...*, p. 38-39; AC, C13A, 40, fol. 135, 12 décembre 1758, La Nouvelle-Orléans. Kerlerec au ministre et JR, vol. 68, p. 202.

<sup>186</sup> Notamment celle du début des années 1730. AC, C13A, 17, fol. 287, 25 avril 1733, Cahokia. Le R. P. Mercier à Bienville.

<sup>187</sup> Les rapports archéologiques attestent par exemple l'emprunt de matériaux et de forme européenne dans la confection des poteries chez les Metchigamias. Cette tribu aurait aussi adopté plusieurs objets européens et aurait démontré une certaine disposition à l'entreprise missionnaire. De plus, plusieurs filles metchigamias ont épousé et vécu toute leur vie avec des Français. M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 143 et 157.

<sup>188</sup> Les Metchigamias ont notamment entretenu des contacts privilégiés avec les Quapaws, leurs anciens voisins de la rivière Arkansas avant leur migration vers l'American Bottom au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. JR, vol. 65, p. 264 et M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 155-157.

<sup>189</sup> Ces deux derniers étaient un composant alimentaire et une graisse mécanique que les Français appréciaient particulièrement.

<sup>190</sup> Les Metchigamias ont notamment reçu les différentes ambassades de passage au Fort de Chartres et ont parlé au nom des administrateurs de Fort de Chartres auprès des autres nations durant leurs activités commerciales.

<sup>191</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 143-147 et 155-157.

les autorités françaises et les missionnaires ont certainement accordé une attention toute particulière au processus d'acculturation de cette tribu<sup>192</sup>.

Comme les fouilles archéologiques sur l'ancien village des Metchigamias ont révélé une rareté significative d'outils agricoles et une abondance d'outils de chasse, on comprend que cette tribu avait misé gros sur les échanges commerciaux. Les Metchigamias ont ainsi changé leurs activités de subsistance de manière parallèle à l'établissement du commerce et à la présence française aux Illinois. Ils ont aussi utilisé une partie de leurs terres agricoles comme source de revenus en les vendant aux colons durant la seconde moitié de la période française. Le fort déclin démographique de leur communauté a certainement contribué à réduire leur besoin en matière de terres agricoles<sup>193</sup>. Ainsi, les Metchigamias ont constitué un groupe particulièrement fidèle, ouvert et intéressé aux Français. Cette attitude leur a conféré un statut particulier très profitable commercialement et a favorisé la prospérité des villages français environnants, soit Fort de Chartres, Saint-Philippe et Prairie-du-Rocher. Cependant, leur proximité avec les Français s'est avérée très périlleuse démographiquement. Si les Metchigamias comptent environ 1 000 personnes en 1701, ils ne sont plus qu'environ 680 à se déplacer au Fort de Chartres en 1720 et environ 395 à se trouver sur le même site en 1733. En 1765, ils finirent par ne regrouper qu'environ 200 personnes<sup>194</sup>.

Les Kaskaskias qui ont constitué le groupe le plus métissé avec la population française, ont démontré très tôt un intérêt marqué pour les Français et ont participé activement au commerce franco-amérindien à titre d'intermédiaires et de producteurs de biens. Ils ont aussi adopté plusieurs éléments de la culture européenne et se sont montrés ouverts au christianisme<sup>195</sup>. Si l'opposition des chamans et des animistes a parfois été virulente<sup>196</sup>, cette tribu a rassemblé un grand nombre de convertis. S'ils n'ont pas autant agi comme porte-

---

<sup>192</sup> On sait notamment que le service religieux a été assuré par le curé de Fort de Chartres dans leur village jusqu'à la fin de la période française.

<sup>193</sup> M. J. McFarland, *The Watery World...*, p. 143-145, 149-153 et 156.

<sup>194</sup> J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 321 et 343.

<sup>195</sup> AC, C13A, 2, fol. 775, 9 novembre 1712, Kaskaskia. Extrait d'une lettre du P. Gabriel Marest, missionnaire de l'Immaculée Conception.

<sup>196</sup> Le Père Marest faillit avoir le crâne fendu d'un coup de hache assigné par un chaman qui malmenait une jeune convertie en 1712. JR, vol. 66, p. 234.

parole des autorités françaises que les Metchigamias, ils ont certainement représenté les marchands et les habitants du village français de Kaskaskia. Cette tribu a donc favorisé la prospérité de la métropole française aux Illinois. Cette tribu s'est rapidement imposée comme intermédiaires avec les nations voisines. Elle a aussi participé activement au commerce lucratif d'huile d'ours et des produits confectionnés à partir de la laine et du cuir de bison. Les Kaskaskias ont élevé des chevaux et de la volaille pour les vendre aux Français<sup>197</sup>. Dans les premières décennies de la présence française, ils ont été continuellement engagés à titre de chasseur par les Français. C'est donc surtout grâce aux Kaskaskias que se sont développés les établissements français aux Illinois durant les premières décennies. Après la séparation des villages de 1720, les deux groupes sont demeurés intimement liés par des mariages, des amitiés et par des liens commerciaux, politiques et militaires<sup>198</sup>.

À de nombreuses reprises, les Kaskaskias se sont montré d'excellents modérateurs et de bons réconciliateurs dans l'alliance franco-illinoise<sup>199</sup>. Fait étonnant, les chefs ont parfois même pris la défense de leurs parents français devant les autorités françaises<sup>200</sup>. Même s'ils ont contribué à la montée du conflit entre les Illinois et les Français au début des années 1730<sup>201</sup>, ce sont leurs guerriers qui sont intervenus auprès des Cahokias pour rétablir la sécurité des colons<sup>202</sup>. Cependant, les conflits des années 1740 à 1760 nous démontrent que

---

<sup>197</sup> AC, C13A, 40, fol. 135, 12 décembre 1758, La Nouvelle-Orléans. Kerlerec au ministre et P. F. X. de Charlevoix, *Histoire et description...*, p. 394-395.

<sup>198</sup> P. F. X. de Charlevoix, *Histoire et description...*, p. 403.

<sup>199</sup> Leurs chefs ont souvent été choisis pour représenter les intérêts illinois et ont toujours été majoritaires dans les ambassades envoyées en Nouvelle-Orléans. AC, C13A, 1, fol. 592, 2 mars 1706, Kaskaskia. Le P. Jean Mermet aux jésuites du Canada et AC, C13A, 5, fol. 338, 13 septembre 1726, Ile Dauphine. Présents à attribuer aux chefs des Illinois et Kaskaskias descendu à l'Ile Dauphine. Ce sont eux qui ont aussi permis l'évacuation du Père Gravier du village des Péorias en 1705. AC, C13A, 1, fol. 592, 2 mars 1706, Kaskaskia. Le P. Jean Mermet aux jésuites du Canada et JR, vol. 66, p. 50-62.

<sup>200</sup> Des chefs Kaskaskias escortés par une trentaine de guerriers ont notamment exigé l'acceptation d'un dédommagement à l'amérindienne pour couvrir le crime de Périlland, un garde-magasin marié à une Kaskaskia qui avait tué un autre français. AC, C13A, 7, fol. 319, 29 avril 1723, Fort de Chartres. Procès-verbal signé des officiers du poste de Fort de Chartres constatant l'intervention des chefs des villages kaskaskias en faveur de Périlland, garde-magasin, coupable de meurtre et maintenu aux fers et AC, C13A, 7, fol. 322, 9 mai 1723, Fort de Chartres. Procès-verbal signé des officiers du poste de Fort de Chartres constatant l'intervention des chefs des villages kaskaskias en faveur de Périlland, garde-magasin, coupable de meurtre et maintenu aux fers.

<sup>201</sup> AC, C13A, 17, fol. 248, sans date, Fort de Chartres. Saint Ange à Bienville et AC, C13A, 17, fol. 287, 25 avril 1733, Cahokia. Le R. P. Mercier à Bienville.

<sup>202</sup> AC, C13A, 18, fol. 142, 22 avril 1734, La Nouvelle-Orléans. Bienville au ministre.

deux fractions ont émergé chez les Kaskaskias face à la montée des tensions dans l'alliance franco-illinoise vers la fin de la période<sup>203</sup>.

Par ailleurs, par leur statut central au sein de la confédération, leurs prises de position modérées et leurs liens privilégiés avec les communautés françaises de l'American Bottom, les Kaskaskias ont exercé une attraction sur les différents partis profrançais ou prochrétiens de la confédération illinoise. Les Kaskaskias ont tellement absorbé de partis illinois différents que, déjà en 1721, le père Charlevoix présente leur village comme peu peuplé de Kaskaskias et principalement constitué d'Illinois provenant d'autres tribus<sup>204</sup>. L'approche profrançaise et prochrétienne des Kaskaskias leur a donc permis d'attirer des membres d'autres communautés et a certainement freiné le déclin démographique de la tribu. Ce sont les nombreuses migrations d'autres groupes chez les Kaskaskias qui expliqueraient les fortes fluctuations mis à jour par J. Zitomersky sur cette tribu. Selon lui, la population des Kaskaskias, estimée à 1 615 en 1701, a chuté à 535 personnes en 1722<sup>205</sup> avant de monter à 1 000 personnes en 1723 et de redescendre à 825 personnes en 1732. L'année suivante leur nombre aurait bondi à 930 personnes avant de descendre à 500 personnes en 1758 et finir en hausse à 750 personnes en 1765. S'il paraît évident que d'autres communautés sont venues gonfler leurs rangs, leur identification n'est cependant pas toujours simple<sup>206</sup>. Si à la fin de la période française les Kaskaskias rassemblent la plus grosse population tribale de l'American Bottom, c'est aussi à peine plus que la moitié des Péorias<sup>207</sup>.

En permettant de comprendre à quel point l'aspect environnemental a été déterminant dans l'expérience coloniale au Pays des Illinois, ce dernier chapitre a démontré un nouveau visage de l'aventure coloniale dans le Haut Mississippi. Les éléments humains, animaliers et

---

<sup>203</sup> AC, C13A, 27, fol. 85, postérieur à mai 1742, Note. Renseignements sur les agissements de certains chefs illinois et certains villages pendant les mois d'avril et mai 1742; AC, C13A, 45, fol. 53, 21 février 1765, Les Illinois. Saint-Ange, commandant aux Illinois, à Abbadie et AC, C13A, 45, fol. 58, 7 avril 1765, Les Illinois. Saint-Ange, commandant aux Illinois, à Abbadie.

<sup>204</sup> P. F. X. de Charlevoix, *Histoire et description...*, p. 398-399.

<sup>205</sup> Selon J. Zitomersky, la majorité de ces pertes se sont produites après 1712 quand plusieurs épidémies ont fait rage. À elle seule, la rougeole aurait tué environ 200 illinois en 1714.

<sup>206</sup> L'historien comptabilise, par exemple, ensemble les Kaskaskias et les Metchigamias établis provisoirement chez eux entre 1723 et 1732.

<sup>207</sup> J. Zitomersky, *French Americans-Native...*, p. 261, 321-342 et 345.

végétaux européens ont modifié durablement les écosystèmes de l'American Bottom et ce chamboulement n'a pas laissé les écosystèmes indifférents. La faune et la flore indigène ont dû s'adapter à ces éléments étrangers. Les tribus alliées ont dû innover et évoluer dans un milieu défavorable à leur préservation numérique et culturelle. Par son approche agricole et environnementale de la colonisation française aux Illinois, le chapitre a également ouvert de nouvelles avenues d'analyse pour l'étude des relations euro-amérindiennes. S'il a rappelé la faible acculturation de la confédération illinoise, il a aussi permis de renouveler les connaissances sur la dynamique interne de la confédération et sur les stratégies adoptées par les différentes tribus vivant dans l'espace colonial. Finalement, nous avons vu que souvent divergents, les stratégies et les lignes de conduite des communautés illinoises ont eu un impact majeur sur les variations démographiques au sein de la confédération. Ils ont également influencé le rythme d'expansion des différents villages français sur les territoires ancestraux des Illinois.



## CONCLUSION

Le fil conducteur de notre recherche a été d'étudier dans une perspective humaine et agro-environnementale le développement colonial au Pays des Illinois. Après avoir démontré le caractère évolutif des écosystèmes et des occupations humaines de l'American Bottom, le mémoire s'est attardé plus spécifiquement aux différents processus d'adaptation et de transformation des éléments naturels et des groupes humains au cours de la période d'implantation européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle. En plus de revoir les résultats de l'historiographie sur le développement agricole français et d'ouvrir une perspective environnementale dans un espace spatio-temporel où la question a été peu étudiée, la recherche a cherché à mesurer l'impact des relations euro-amérindiennes sur la vitesse de transformation des milieux naturels anciens.

Le développement colonial français aux Illinois a ainsi servi de moteur de transformation dans les écosystèmes de l'American Bottom. Cette transformation environnementale s'est d'abord manifestée par un épuisement progressif des ressources indigènes. L'arrivée d'un nouveau modèle de gestion territoriale de type européen avec le développement d'une agriculture européenne aux Illinois a mis en place les conditions propices à la création de nouveaux écosystèmes métissés. Profitant de l'abondance et des faiblesses des écosystèmes indigènes, les éléments animaliers et végétatifs européens importés dans la zone se sont propagés dans les milieux naturels voisins et ont contribué à l'expansion de la transformation écologique. Ces changements ont suscité d'importantes répercussions dans les sociétés amérindiennes de l'American Bottom. Si le choc bactériologique et la transformation des moyens de subsistance ont constitué des défis d'adaptation hors pair, ces sociétés ont aussi fait preuve de continuité, d'originalité et de résistance à travers la mise en place d'une nouvelle réalité territoriale.

Notre étude a soulevé plusieurs points intéressants largement sous-estimés par l'historiographie. Les crises du bétail du début des années 1720 et des années 1730 ne sont pas que de simples disputes de voisinage, ni de simples « petits incidents liés au vagabondage du bétail<sup>1</sup> », ce sont des témoignages exceptionnels des effets de l'impérialisme écologique européen en marche dans l'American Bottom et de la réaction des Illinois face à ce phénomène. Il est d'ailleurs étonnant que Morgan J. McFarland ait passé si près de ces événements sans en voir l'importance dans l'analyse de la dynamique écologique en cours<sup>2</sup>. De leur côté, les révoltes illinoises nous en apprennent plus que ce que l'historiographie actuelles a supposé des relations franco-illinoises. Elles ont en effet permis de mieux comprendre les mécanismes d'affirmation et de conservation en place au sein de la confédération et au sein même des tribus. À leur tour, ces stratégies tribales ont permis d'identifier de quelles manières les tribus ont influencé le développement colonial et l'expansion de la présence française sur leurs territoires.

Nos observations suggèrent que si le développement colonial français aux Illinois est demeuré plus lent que dans les colonies britanniques nord-américaines, les transformations écologiques suscitées par la venue d'éléments européens ont, elles aussi, été plus graduelles. Par sa présentation par village, l'étude démontre également qu'il n'y a pas eu qu'un seul modèle de développement colonial français aux Illinois, mais plusieurs expériences de développement local qui se sont modelées aux écosystèmes environnants, au bagage historique des populations qui les avaient habitées et aux ambitions des communautés nouvellement installées. Par ailleurs, l'analyse différenciée des réactions tribales a permis de constater qu'il n'y a pas eu qu'un seul modèle de réaction proprement amérindienne face à l'impérialisme environnemental et culturel des Français aux Illinois, mais plusieurs types de réactions différentes, indépendantes et parfois même divergentes selon les tribus, les familles et les individus qui composaient les communautés illinoises.

---

<sup>1</sup> Cécile Vidal, « De l'incorporation à l'exclusion : les relations entre Amérindiens, Européens et Anglo-Américains dans la vallée du Mississippi de 1699 à 1830 », *Tocqueville Review / Revue Tocqueville*, vol. 25, no 2, 2004, p. 42.

<sup>2</sup> Morgan J. McFarland, *The Watery World : The Country of the Illinois, 1699-1778*, Thèse de doctorat, Cincinnati (O.H.), University of Cincinnati, 2005, p. 94-95.

Plusieurs des apports de cette étude gagneraient à être davantage étudiés et à faire l'objet d'enquêtes plus spécifiques. Ainsi, des travaux archéologiques pourraient notamment aider à quantifier les changements environnementaux, puis à estimer le nombre de bestiaux relâchés dans les milieux naturels de l'American Bottom et élevés par les Illinois. Par ailleurs, des recherches sur la transmission bactériologique à partir de groupes amérindiens réfugiés aux Illinois permettraient de mieux évaluer l'importance du choc microbien dans la chute démographique illinoise. Enfin, des recherches sur les différentes stratégies visant à préserver l'expression d'opinion caractéristique du système politique horizontal amérindien et à préserver l'unité tribale et confédérative de ces sociétés permettraient aussi de raffiner davantage l'analyse des structures politico-sociales amérindiennes. Ceci permettrait de mieux comprendre les différentes lignes de conduite adoptées par les communautés illinoises au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Sources

#### 1.1 Sources manuscrites

Bibliothèque et Archives Canada, *Fonds des Colonies, 1540-1898*, 867 bobines de microfilm.

Série B. Lettres envoyées.

Série C11A. Correspondance générale du Canada.

Série C11E. Correspondance générale des limites et des postes.

Série C11G. Correspondance générale de Raudot-Ponchartrain.

Série C13A. Correspondance générale de la Louisiane.

Série C13B. Correspondance générale de la Louisiane, suppléments.

Série C13C. Correspondance générale de la Louisiane, divers.

Série D2C. Troupes des colonies.

Série E. Dossiers personnels.

Série G1. Dépôt des papiers publics des colonies.

———. *Fonds du ministère de la Guerre, 1698-1814*, 33 bobines de microfilm.

Série A1. Correspondance générale.

Huntington Library, *The Vaudreuil Papers (French Colonial Manuscripts), 1740-1753*.

VP, LO, 426, 1752, Recensement des Illinois.

Musée de la civilisation du Québec, *Archives du Séminaire de Québec*.

Série 12. Le rayonnement spirituel, Sous-série 12.1. Les missions, 1678-1857.

Université d'Ottawa, *Kaskaskia Manuscripts, 1714-1816*, éd. de Margaret Kimball Brown et Lawrie Cena Dean, Rochester (N.Y.) : Eastman Kodak Co., 1975-1981, 14 bobines microfilms.

#### 1.2 Sources iconographiques

Library of Congress, *American State Papers*, coll. « American Memory », 2005. < <http://memory.loc.gov/ammem/amlaw/lwsp.html> > (8 août 2010).

JCB (John Carter Brown Library) Archives of Early American Images, coll. « LUNA collection », 2009. < <http://www.lunacommons.org/luna/servlet/JCB~1~1> >.

### 1.3 Sources imprimées

BOSSU, Jean Bernard, *Nouveaux voyages en Louisiane, 1751-1768*, éd. par Philippe Jacquin, Paris, Aubier-Montaigne, 1980, 188 p.

CHARLEVOIX, Pierre François Xavier de, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale*, Paris, Nyon fils, 1774, vol. 3, 543 p.

BROWN, Margaret Kimball et Lawrie Cena DEAN, *The Village of Chartres in Colonial Illinois, 1720-1765*, Nouvelle-Orléans, Polyanthos, 1977, 1042 p.

MARGRY, Pierre, éd., *Relations et mémoires inédits pour servir à l'histoire de la France dans les pays d'outre-mer*, Paris, Challamel, 1867, 376 p.

———. éd., *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1754*, Paris, Maisonneuve, 1870-1888, 6 vol.

MONTIGNY, Dumont de, *Regards sur le monde atlantique, 1715-1747*, Sillery, Septentrion, coll. « V », 2008, 476 p.

NUISEMENT, Vaugine de, *Journal de Vaugine de Nuisement (ca 1765) : Un témoignage sur la Louisiane du XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. critique par Steve Canac-Marquis et Pierre Rézeau, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, 191 p.

PEASE, Theodore Calvin et Ernestine JENISON, eds., *Illinois on the eve of the Seven Years' War, 1747-1755*, Springfield (I.L.), Illinois State Historical Library, coll. « Illinois State Historical Library », vol. 29, Série française, vol. 3, 1940, 977 p.

PEASE, Theodore Calvin et Raymond C. WERNER, eds., *The French Foundations, 1680-1693*, Springfield (I.L.), Illinois State Historical Library, coll. « Illinois State Historical Library », vol. 23, Série française, vol. 1, 1934, 426 p.

THWAITES, Reuben Gold, *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland (O.H.), Burrows, 1896-1901, 73 vol.

## 2. Ouvrages de références

DECHÊNE, Louise et R. C. HARRIS, dir., *Atlas historique du Canada. Des origines à 1800*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1987, vol. 1, 198 p.

*Encyclopaedia Universalis*, 2010. < <http://www.universalis.fr/> > (27 juillet 2010).

ENGLISH, John et Réal BÉLANGER, eds., *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, 2000. < <http://www.biographi.ca/index-f.html> > (10 février 2010).

Institut Historica-Dominion, *L'Encyclopédie canadienne*, 2010. < <http://www.thecanadianencyclopedia.com/> > (13 mars 2010).

## 3. Études

### 3.1 Études sur le Pays des Illinoïis et les tribus illinoïises

ALVORD, Clarence Walworth, *The Illinois Country, 1673-1818*, intro. de Robert M. Sutton, 2<sup>e</sup> éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1920), Chicago, University of Illinois Press, coll. « The Sesquicentennial History of Illinois », vol. 1, 1987, 524 p.

BAUXAR, Joe Joseph, « The Prehistoric Period », *Illinois Archeological Survey, Bulletin*, no 1, 1959, p. 40-58.

- . « History of the Illinois Area », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15, *Northeast*, sous la dir. de Bruce Trigger et de William C. Sturtevant, Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1978, p. 594-601.
- BELTING, Natalia Maree, *Kaskaskia Under the French Regime*, Nouvelle-Orléans, Polyanthos, 1948, 140 p.
- BILODEAU, Christopher, « "They honor our Lord among themselves in their own way" : Colonial Christianity and the Illinois Indians », *American Indian Quarterly*, vol. 25, no 3, été 2007, p. 352-377.
- BLASINGHAM, Emily J., « The Depopulation of the Illinois Indians », *Ethnohistory*, vol. 3, no 3 (été), p. 193-224 et vol. 3, no 4 (automne), 1956, p. 361-412.
- BRIGGS, Winstanley, *The Forgotten Colony : Le Pays des Illinois*, Thèse de Ph. D. (histoire), Chicago, University of Chicago, 1985, 387 p.
- . « The Enhanced Economic Position of Women in French Colonial Illinois », dans *L'héritage tranquille. The quiet heritage : Proceedings from a conference on the contributions of the French to the Upper Midwest, November 9, 1985*, sous la dir. de Clarence A. Glasrud, Moorhead (M.N.), Concordia College, 1987, p. 62-69.
- . « Slavery in French Colonial Louisiana », *Chicago History*, vol. 18, no 4, hiver 1989-1990, p. 66-81.
- . « Le Pays des Illinois », *William and Mary Quarterly*, troisième série, vol. 47, no 1, janvier 1990, p. 30-56.
- BROWN, Margaret Kimball, « La colonisation française de l'Illinois : une réévaluation », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, no 4, printemps 1986, p. 583-591.
- CALLENDER, Charles, « Illinois », dans *Handbook of North American Indians*, vol. 15, *Northeast*, sous la dir. de Bruce Trigger et de William C. Sturtevant, Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1978, p. 673-680.



DELÂGE, Denys, Compte rendu de l'ouvrage de Joseph Zitomersky, *French American-Native Americans in Eighteenth-Century French Colonial Louisiana. The Population Geography of the Illinois Indians, 1670s-1760s*, Lund (Suède), Lund University Press, coll. « Lund Studies in International History », no 31, 1994, dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 50, no 3, 1997, p. 481-482.

DUREAU, Agnès, « Les Français de l'Illinois de 1778 à 1792 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 1, no 4, mars 1948, p. 495-500.

EKBERG, Carl J., *Colonial Ste. Genevieve : An Adventure on the Mississippi Frontier*, Missouri, The Patrice Press, 1985, 541 p.

———. « Black Slavery in Illinois 1720-1765 », *Western Illinois Regional Studies*, vol. 12, no 1, printemps 1989, p. 5-17.

———. *French Roots in the Illinois Country : The Mississippi Frontier in Colonial Times*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1998, 359 p.

———. *Stealing Indian Women : Native Slavery in the Illinois Country*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 2007, 236 p.

EKBERG, Carl J. et Anton J. PREGALDIN, « Marie Rouensa-8cate8a and the Foundations of French Illinois », *Journal of the Illinois State Historical Society*, vol. 84, no 3, automne 1991, p. 146-160.

FARIBAULT-BEAUREGARD, Marthe, *La population des forts français d'Amérique (XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Montréal, Éditions Bergeron, 1982-1984, 2 vol.

FRANKE, Judith A., *French Peoria and the Illinois Country, 1673-1846*, Springfield (I.L.), Illinois State Museum Society, 1995, 120 p.

HAUSSER, Raymond E., « The Illinois Indian Tribe : From Autonomy and Self-Sufficiency to Dependency and Depopulation », *Journal of the Illinois State Historical Society*, vol. 69, no 2, mai 1976, p. 127-138.

- LESSARD, Renald, Jacques MATHIEU et Lina GOUGER, « Peuplement colonisateur au pays des Illinois », dans *Proceedings of the twelfth meeting of the French Colonial Historical Society Ste. Geneviève, Missouri, May 1986*, sous la dir. de Serge Courville et Philip P. Boucher, Lanham (M.D.), University Press of America, 1988, p. 57-68.
- MARTIN, Terrance J., « Animal Remains from the Cahokia Wedge site », dans *Archaeology at French Colonial Cahokia*, sous la dir. de Bonnie L. Gums, Springfield (I.L.), Illinois Historic Preservation Agency, coll. « Studies in Illinois Archaeology », no 3, 1988, p. 221-234.
- MARTIN, Terrance J. et Rory J. BECKER, « Fort St. Joseph and a Consideration of Animal Exploitation Pattern at French Colonial Sites in Upper Canada and the Illinois Country », communication présentée au 34<sup>e</sup> Congrès de la French Colonial Historical Society / Société d'histoire coloniale française, Québec, mai 2008.
- MCFARLAND, Morgan J., *The Watery World : The Country of the Illinois, 1699-1778*, Thèse de Ph. D. (histoire), Cincinnati (O.H.), University of Cincinnati, 2005, 327 p.
- MORGAN, M. J., *Land of Big Rivers : French and Indian Illinois, 1699-1778*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2010, 287 p.
- MORGAN, M. J., « The French in the Illinois Country, 1699-1735 : Using Historical Geography to Understand European-Indian History », dans John Heppen et Samuel M. Otterstrom, *Geography, History, and the American Political Economy*, Lanham (M.D.), Lexington Books, 2009, p. 19-42.
- VIDAL, Cécile, *Les implantations françaises au pays des Illinois au XVIII<sup>e</sup> siècle (1699-1765)*, Thèse de Ph. D. (histoire), Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Centre d'études nord-américaines, 1995, 680 p.
- . « L'apport des Manuscrits de Kaskaskia à l'histoire du Pays des Illinois pendant la période française (1708-1765) », *Le Gnomon, Revue internationale d'histoire du notariat*, no 109, 1997, p. 11-29.
- . « Africains et Européens au pays des Illinois durant la période française (1699-1765) », *French Colonial History*, vol. 3, 2003, p. 51-68.

———. « De l'incorporation à l'exclusion : les relations entre Amérindiens, Européens et Anglo-Américains dans la vallée du Mississippi de 1699 à 1830 », *Tocqueville Review / Revue Tocqueville*, vol. 25, no 2, 2004, p. 35-54.

———. « Antoine Bienvenu, Illinois Planter and Mississippi Trader : The Structure of Exchange between Lower and Upper Louisiana », dans *French Colonial Louisiana and the Atlantic World*, sous la dir. de Bradley G. Bond, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2005, p. 111-133.

———. « Le Pays des Illinois, six villages français au cœur de l'Amérique du Nord, 1699-1765 », dans *De Québec à l'Amérique française : Histoire et mémoire*, sous la dir. de Thomas Wien, Cécile Vidal et Yves Frenette, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 125-138.

ZITOMERSKY, Joseph, *French Americans-Native Americans in Eighteenth-Century French Colonial Louisiana : The Population Geography of the Illinois Indians, 1670s-1760s*, Lund (Suède), Lund University Press, coll. « Lund Studies in International History », no 31, 1994, 412 p.

### 3.2 Études complémentaires

ABRAMS, Marc D., « Where Has All White Oak Gone? », *Bioscience*, 53, no 10, octobre 2003, p. 927-939.

ACKERKNECHT, Erwin H., *Malaria in the Upper Mississippi Valley, 1760-1900*, Baltimore (M.D.), Johns Hopkins Press, Supplements to the Bulletin of the History of Medicine, no 4, 1945, 142 p.

ANDERSON, Virginia DeJohn, « Animals into the Wilderness : The Development of Livestock Husbandry in the Seventeenth-Century Chesapeake », *William and Mary Quarterly*, troisième série, vol. 59, no 2, avril 2002, p. 377-408.

———. *Creatures of Empire : How Domestic Animals Transformed Early America*, Oxford (N.Y.), Oxford University Press, 2004, 322 p.

- ARUNOTAI, Narumon et Marie ROUE, « Les savoirs traditionnels des Moken : une forme non reconnue de gestion et de préservation des ressources naturelles », *Revue internationale des sciences sociales*, no 187, 2006, p. 145-158.
- AXTELL, James, *The Invasion Within : The Contest of Cultures in Colonial North America*, New York, Oxford University Press, 1985, 389 p.
- BAILLARGEON, Noël, « Mercier, Jean-Paul », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, 2000. < <http://www.biographi.ca/index-f.html> > (10 février 2010).
- BARNOSKY, Anthony D. *et al.*, « Assessing the Causes of Late Pleistocene Extinctions on the Continents », *Science*, vol. 306, no 5693, 1 octobre 2004, p. 70-75.
- BEAULIEU, Alain, *Convertir les fils de caïn. Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994, 177 p.
- BERLO, Janet C. et Ruth B. PHILLIPS, *Native North American Art*, Oxford (N.Y.), Oxford University Press, coll. « Oxford History of Art », 1998, 291 p.
- BIANCHI, Serge *et al.*, *La terre et les paysans en France et en Grande-Bretagne, du début du XVII<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1999, 346 p.
- BONNICKSEN, Thomas M., *America's Ancient Forests : From the Ice Age to the Age of Discovery*, New York et Toronto, John Wiley & Sons Inc., 2000, 594 p.
- BROWN, Lauren, *The Audubon Society Nature Guides : Grasslands*, New York, Alfred A. Knopf, 1985, 606 p.
- CHAPPELL, Sally A. Kitt, *Cahokia : Mirror of the Cosmos*, Chicago, University of Chicago Press, 2002, 238 p.
- CHEVRETTE, Louis, « Pontiac », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, 2000. < <http://www.biographi.ca/index-f.html> > (26 février 2010).

- CRONON, William, *Changes in the Land : Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill and Wang, 1983, 241 p.
- CROSBY, Alfred W., *The Columbian Exchange : Biological and Cultural Consequences of 1492*, Westport (C.T.), Greenwood Press, 1972, 268 p.
- . *Ecological Imperialism : The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge (R.-U.), Cambridge University Press, 1986, 368 p.
- DAY, Gordon M., « The Indians as an Ecological Factor in the Northeastern Forest », *Ecology*, vol. 34, no 2, avril 1953, p. 329-346.
- DECHÊNE, Louise, *Habitants et marchands de Montréal au XVII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Boréal, 1988, 532 p.
- DELÂGE, Denys, *Le Pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Québec, Boréal, 1991, 416 p.
- DELCOURT, Paul A. et Hazel R. DELCOURT, « Vegetation maps for eastern North America : 40,000 YR B.P. to the present », dans *Geobotany II*, sous la dir. de Robert C. Romans, New York, Plenum Press, 1981, p. 123-165.
- DENEVAN, William M., « Native American Populations in 1492 : Recent Research and a Revised Hemispheric Estimate », dans *The Native Population of the Americas in 1492*, sous la dir. de William M. Denevan, 2<sup>e</sup> éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1992), Madison (W.I.), University of Wisconsin Press, 2010, 386 p.
- DESCOLA, Philippe, « L'ethnologue, l'Amazonie et les bêtes sauvages », *L'Histoire*, no 338, janvier 2009, p. 88-91.
- DIAMOND, Jared, *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, trad. de l'anglais par Agnès Botz et Jean-Luc Fidel, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2006, 648 p.

DURKHEIM, Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : Le système totémique en Australie*, prés. par Michel Maffesoli, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 2008, 648 p.

DUVAL, Kathleen, « Indian Intermarriage and Métissage in Colonial Louisiana », *William and Mary Quarterly*, troisième série, vol. 65, no 2, avril 2008, p. 267-304.

ECCLES, W. J. et John E. Foster, « Traite des fourrures », *L'Encyclopédie canadienne*, 2010.  
< <http://www.thecanadianencyclopedia.com/> > (23 septembre 2010).

EMERSON, Thomas E. et R. Barry LEWIS, dir. publ., *Cahokia and the Hinterlands : Middle Mississippian Cultures of the Midwest*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 2000, 376 p.

FIEDEL, Stuart J., *Prehistory of the Americas*, Cambridge (R.-U.), Cambridge University Press, 1987, 386 p.

FISHER, G. Timothy, « Chronology of glacial Lake Agassiz meltwater routed to the Gulf of Mexico », *Quaternary Research*, vol. 59, no 2, mars 2003, p. 271-276.

FISK, Harold Norman, *Geological Investigation of the Alluvial Valley of the Lower Mississippi River*, sous la dir. du Mississippi River Commission, War Department, Corps of Engineers of U. S. Army, Baton Rouge, Louisiana State University, 1944, 178 p.

GREER, Allan, *Catherine Tekakwitha et les Jésuites : La rencontre de deux mondes*, trad. de l'anglais par Hélène Paré, Montréal, Boréal, 2007, 368 p.

———. *La Nouvelle-France et le Monde*, Montréal, Boréal, 2009, 312 p.

HALL, Gwendolyn Midlo, *Africans in Colonial Louisiana : The Development of Afro-Creole Culture in the Eighteenth Century*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1992, 434 p.

HAVARD, Gilles, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Paris, Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, 858 p.

- \_\_\_\_\_. « L'historiographie de la Nouvelle-France en France au XXe siècle : nostalgie, oubli et renouveau », dans *De Québec à l'Amérique française : Histoire et mémoire*, sous la dir. de Thomas Wien, Cécile Vidal et Yves Frenette, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 95-124.
- HILGARD, Eugene Woldemar, *Botanical features of the prairies of Illinois in ante-railroad days*, Urbana, University of Illinois, Manuscript at the Illinois Historical Survey, s. d.
- HUDSON, Charles M., *Knights of Spain, Warriors of the Sun : Hernando De Soto and the South's Ancient Chiefdoms*, Athens (G.A.), University of Georgia Press, 1997, 561 p.
- HURT, R. Douglas, *Indian Agriculture in America : Prehistory to the Present*, Lawrence (K.S.), University Press of Kansas, 1987, 290 p.
- JENNINGS, Francis, *The Invasion of America : Indians, Colonialism, and the Cant of Conquest*, New York, Norton Library, 1975, 369 p.
- JENSEN, Richard, *Illinois : A History*, Urbana, University of Illinois Press, 2001, 191 p.
- JONES, David S., *Rationalizing Epidemics : Meanings and Uses of American Indian Mortality since 1600*, Cambridge, Harvard University Press, 2004, 294 p.
- KING, Frances B., *Plants, People and Paleoecology. Biotic Communities and Aboriginal Plant Usage in Illinois*, Springfield (I.L.), Illinois State Museum, Scientific Papers, vol. 20, 1984, 224 p.
- KOWTKO, Stacy, *Nature and the environment in pre-Colombian American life*, Westport (C.T.), Greenwood Press, 2006, 210 p.
- KRICK, Brian et Ted LAWRENCE, « Canadienne Cow », CFAGRF (Canadian Farm Animal Genetic Resources Foundation), 2010. < <http://www.cfagr.com/> > (23 septembre 2010).



- KRECH III, Shepard, *The Ecological Indian : Myth and History*, New York, W. W. Norton & Company, 1999, 318 p.
- LEAKEY, Richard et Roger LEWIN, *La sixième extinction : Évolution et catastrophes*, trad. de l'anglais par Vincent Fleury, Paris, Flammarion, 1997, 339 p.
- MALIN, James Claude, *The Grassland of North America : Prolegomena to Its History*, nouv. éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1947), Gloucester, Peter Smith, 1967, 490 p.
- MANCALL, Peter C., « Pigs for historians : *Changes in the Land* et Beyond », *William and Mary Quarterly*, troisième série, vol. 67, no 2, avril 2010, p. 347-375.
- MANN, Charles C., « Nouveau Monde, profits & pertes : l'héritage de Jamestown », *National Geographic*, mai 2007, p. 1-25.
- MARSH, George Perkins, *Man and Nature; or, Physical Geography as Modified by Human Action*, Cambridge (M.A.), Belknap Press of Harvard University Press, 1965, 2<sup>e</sup> éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1864), 472 p.
- MARSH, James, « Mercantilisme », *L'Encyclopédie canadienne*, sous la dir. de l'Institut Historica, 2010. < <http://www.thecanadianencyclopedia.com/> > (13 mars 2010).
- MARTIN, Paul Schultz et Herbert Edgar WRIGHT, dir. publ., *Pleistocene Extinction : The Search for a Cause*, New Haven (C.T.), Yale University Press, 1967, 453 p.
- MATTHEWS, Robley K., *Dynamic Stratigraphy*, New Jersey, Prentice-Hall, 1974, 370 p.
- MCNEILL, John Robert, « Observations on the Nature and Culture of Environmental History », *History and Theory*, vol. 42, no 4, décembre 2003, p. 5-43.
- MERCHANT, Carolyn, *Ecological Revolutions : Nature, Gender, and Science in New England*, Chapel Hill (N.C.), University of North Carolina Press, 1989, 379 p.
- MEYER, Jean *et al.*, *Histoire de la France coloniale. Tome I : Des origines à 1914*, Paris, Armand Colin, coll. « Histoires », 1991, 846 p.

NEELY, R. Dan et Carla G. HEISTER, *The Natural Resources of Illinois : Introduction and Guide*, Illinois, Illinois Natural History Survey Special Publication 6, 1987, 224 p.

NELSON, John C. *et al.*, « Presettlement and Contemporary Vegetation Patterns Along Two Navigation Reaches of the Upper Mississippi River », chap. 7 dans *Perspectives on the Land Use History of North America : A Context for Understanding Our Changing Environment*, sous la dir. de Thomas D. Sisk, U. S. Dept. of the Interior, U. S. Geological Survey, Biological Resources Division, 1998.

PARSON, Amanda, « American Bottom », *Illinois History*, Northern Illinois University Libraries, février 2002, p. 21-23.

POITRINEAU, Abel et Gabriel WACKERMANN. s. d. « Agricole révolution », *Encyclopaedia Universalis*, 16 p. < <http://www.universalis.fr/> > (27 juillet 2010).

POSTEL-VINAY, Olivier. « La fin de l'exception humaine », *L'Histoire*, no 338, janvier 2009, p. 92-97.

POUSSOU, Jean-Pierre, *La terre et les paysans en France et en Grande-Bretagne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, CNED-SEDES, 1999, 607 p.

PUZELAT, Michel, *La vie rurale en France, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, SEDES, coll. « Campus Histoire », 1999, 191 p.

RAMENOFISKY, Ann F. et Patricia Kay GALLOWAY, « Disease and the Soto Entrada », dans *The Hernando de Soto Expedition : History, Historiography, and "Discovery" in the Southeast*, sous la dir. de Patricia K. Galloway, Lincoln (N.E.), University of Nebraska Press, 1997, p. 259-279.

RENOLDS, John, « The Agricultural Resources of Southern Illinois », *Publication of the Illinois State Historical Library*, 23, 1917, p. 141-161.

RICHTER, Daniel K., *The Ordeal on the Longhouse : the Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Chapell Hill (N.C.), University of North Carolina Press, 1992, 436 p.

RINDOS, David, *The Origins of Agriculture : An Evolutionary Perspective*, New York, Academy Press, 1984, 325 p.

ROSTAIN, Stéphen et Aad H. VERSTEEG, « Une hache de pierre amérindienne emmanchée découverte dans la rivière Suriname », *Mededelingen Surinaams Museum*, vol. 55, 1999. < <http://home.wxs.nl/~vrstg/guianas/suriname/bijlfr.htm> > (10 septembre 2010).

ROTHMAN, Hal K., « Environmental History in the American West », *OAH Magazine of History*, vol. 9, no 1, automne 1994, p. 28-32.

SAINT-PIERRE, Jacques, « La disparition de la tourte (*Ectopistes migratorius*) », *Encyclobec*, 27 mai 2002. < <http://www.encyclobec.ca/main.php?docid=239> > (30 juillet 2010).

SCARPINO, Philip, *Great River : An Environmental History of the Upper Mississippi, 1890-1945*, Columbia (M.O.), University of Missouri Press, 1985, 219 p.

SCHLARMAN, Joseph Henry, *From Quebec to New Orleans : The Story of the French in America. Fort de Chartres*, Belleville (I.L.), Buechler, 1929, 569 p.

SILVER, Timothy, « Learning to Live with Nature : Colonial Historians and The Southern Environment », *Journal of Southern History*, vol. 73, no 3, août 2007, p. 539-552.

SMITH, Donald B., *Le « Sauvage » pendant la période héroïque de la Nouvelle-France (1534-1663) d'après les historiens canadiens-français des XIXe et XXe siècles*, Québec, Édition Hurtubise HMH, coll. « Cultures amérindiennes », 1979, 137 p.

STITES, Sara Henry, *Economics of the Iroquois*, Lancaster (P.A.), New Era Printing, 1905, 159 p.

SUTTON, Ann et Myron SUTTON, *The Audubon Society Nature Guides : Eastern Forests*, New York, Alfred A. Knopf, 1985, 638 p.

TRIGGER, Bruce G., *Les Indiens, la fourrure et les Blancs : Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, trad. de l'anglais par Georges Khal, nouv. éd. (1<sup>ère</sup> 1985), Montréal et Paris, Boréal et Seuil, 1990, 543 p.

———. *Les enfants d'Aataentsic : L'histoire du peuple huron*, nouv. éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1976), Montréal, Libre Expression, 1991, 972 p.

TURNER, Frederick Jackson, *The Frontier in American History*, New York, H. Holt, 1920, 375 p.

VIAU, Roland, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, préf. de Norman Clermont, Montréal, Boréal, 2000, 318 p.

WEBB, Walter Prescott, *The Great Plains : A Study in Institutions and Environment*, Boston, Ginn and Company, 1931, 525 p.

WALTHALL, John A., dir. publ., *French colonial archaeology : the Illinois country and the western Great Lakes*, Urbana, University of Illinois Press, 1991, 290 p.

WALTHALL, John A. et Thomas E. EMERSON, dir. publ., *Calumet & fleur-de-lys : archaeology of Indian and French contact in the midcontinent*, Washington (D.C.), Smithsonian Institution Press, 1992, 312 p.

WHITE, Richard, *Land Use, Environment, and Social Change : The Shaping of Island County, Washington*, Seattle (D.C.), University of Washington Press, 1980, 234 p.

———. « American Environmental History : The Development of a New Historical Field », *Pacific Historical Review*, vol. 54, no 3, août 1985, p. 297-335.

———. *The Middle Ground. Indians, Empires and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge (N.Y.), Cambridge Press, 1991, 544 p.

WHITNEY, Gordon G., *From Coastal Wilderness to Fruited Plain : A History of Environmental Change in Temperate North America from 1500 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, 488 p.

WIEN, Thomas, « Les travaux pressants : Calendrier agricole, assolement et productivité au Canada au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, no 4, printemps 1990, p. 535-558.

WILLIAMS, Chuck. « Lessons from Pigeon », *Natural Areas Journal*, vol. 22, no 3, 2002.

ZITOMERSKY, Joseph, « Ville, État, implantation et société en Louisiane française : la variante “mississippienne” du modèle colonial français en Amérique du Nord », dans *Colonies, territoires, sociétés : l'enjeu français*, sous la dir. d'Alain Saussol et Joseph Zitomersky, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1996, p. 23-49.

#### 4. Sites internet

The French Colonial Historical Society / La société d'histoire coloniale française, janvier 2008. < <http://www.frenchcolonial.org/> > (2 mai 2008).

Illinois State Geological Survey, *Ice Age Residents of Illinois*, 22 décembre 2008. < <http://www.isgs.illinois.edu/education/ice-age-res/ice-age-res.shtml> > (19 avril 2009).

———. *Statewide Downloadable Maps*, 6 avril 2009. < <http://www.isgs.illinois.edu/maps-data-pub/statewide.shtml> > (6 juin 2009).

———. *Why We Study Glacial and Quarternary Geology*, 8 mai 2008. < <http://www.isgs.illinois.edu/research/glacial-geology/whyglacquat.shtml> > (19 mai 2009).

Illinois State Museum, 2006. < <http://www.museum.state.il.us/> > (16 mai 2009).

———. « Environment », *RiverWeb : American Bottom*, s. d. < <http://www.museum.state.il.us/RiverWeb/landings/Ambot/> > (4 mai 2009).

———. « Historic », *Museumlink Illinois*, 2000. < [http://www.museum.state.il.us/museumlink/nat\\_amer/post/](http://www.museum.state.il.us/museumlink/nat_amer/post/) > (16 mai 2009).

———. « Prehistoric », *Museumlink Illinois*, 2000. < [http://www.museum.state.il.us/muslink/nat\\_amer/pre/index.html](http://www.museum.state.il.us/muslink/nat_amer/pre/index.html) > (16 mai 2009).